

# Adieu Pierre Fédida

*Edmundo Gómez mango*

L'association psychanalytique de France est en deuil. La disparition de Pierre Fédida, survenue le 1<sup>er</sup> novembre 2002, impose à notre association la douloureuse tâche de commencer à évaluer le poids de notre dette envers lui et le devoir responsable de nous approprier la richesse de l'héritage qu'il nous lègue. Il était devenu au cours des années, non seulement par son œuvre mais surtout par sa présence, un vivant pilier de notre institution. De sa personne – « l'analyste en personne » - était une de ses réflexions passionnantes – irradiait un charme rare et imposant. Tous les membres de l'APF, tous les analystes en formation, ont été touchés, d'une manière ou d'une autre, par l'enseignement, par la pensée, par la personne même de Pierre Fédida. On n'oubliera pas sa voix puissante, sa résonance qui emportait loin, qui animait ses conférences et ses séminaires. Il possédait un style, mot que nous aimons à l'APF, son style, c'est-à-dire ; la façon particulière dont la passion de l'analyse affectait sa pensée, s'incarnait dans son discours et dans sa personne. Peut-être le trait le plus saillant de son style surgissait dans une tension constante dans sa parole écrite ou parlée, entre d'une part la rigueur et la puissance de pénétration d'une pensée forgée dans la discipline de la philosophie et, d'autre part, ce que j'appellerais une associativité clinique de la parole, qui cherchait la rencontre inusuelle, originale des mots et des idées ou qui se laissait surprendre par elle. Cette

Associativité psychanalytique féconde qui animait son langage, le rendait parfois difficile à suivre, demandait à son interlocuteur de se laisser imprégner par elle, de s'abandonner à son mouvement, pour pouvoir ainsi avoir accès à cette région étrange, cet arrière-pays où les mots se mettent à rêver, où les idées rejoignent les métaphores, ou la pensée épouse l'imagination créatrice. On avait parfois l'impression qu'il donnait à écouter la naissance de la pensée, qu'il invitait l'interlocuteur à partager avec lui le *status nascendi* de la parole et de l'idée. C'est dans ce lieu et dans ce temps privilégié de son discours que se sont forgés non pas tant des concepts mais quelque chose de plus intense et de plus convoquant : des figures psychiques, des figures du psychisme, tel que « le site de l'étranger », « l'analyste en personne », « le mouvement de l'informe », « la mémoire de l'infantile », « l'épos du langage », « l'absence du visage en face », « la présence réminiscente du transfert », « l'angoisse aux yeux », et tant d'autres. Sa fidélité à l'APF a été sans faille. Il a contribué à former des générations d'analystes, il était un des analystes formateurs les plus appréciés de nos « élèves ». Je lui dois une des expériences les plus riches de ma vie institutionnelle : l'avoir rencontré pendant quelques années au comité de formation de l'APF. Discuter avec lui sur les entretiens d'admission, l'écouter rapporter sur le travail d'une supervision,

faire partie avec lui d'une commission de validation de contrôle, celles qui se prolongent tard dans la nuit au siège de la place Dauphine, c'était toujours une expérience analytique intense. Bien sûr le conflit n'était pas exclu. Il apparaissait souvent même, et Pierre Fédida l'appréciait, estimant le désaccord autant que l'accord, sachant que la vie de la pensée tient plus à la contradiction qu'à la soumission ; mais ce qui prédominait, ce que je retiens de ces années fécondes de travail avec lui et avec les autres membres de ce comité, c'est la force de transmission de la psychanalyse dont il est animé. C'est là où se dévoilait, peut-être le plus intensément Pierre Fédida comme formateur d'analystes.. Il a contribué à faire du comité de formation un site privilégié de la transmission de la psychanalyse, un site de formation des analystes formateurs.

Il a occupé toutes les places importantes de notre institution, il a été son président, il s'est engagé dans une réforme profonde du règlement intérieur et de nos statuts, il a animé, depuis son entrée à l'APF en tant que membre jusqu'aux derniers jours de sa vie, avec une fidélité remarquable, un ou plusieurs séminaires au sein de notre association.

Le rayonnement de sa pensée et de son action dans le milieu universitaire français était intense. Professeur à l'Université Paris VII, créateur du Laboratoire de psychopathologie, du Centre d'études du vivant, il établit aussi des liens féconds et durables avec les milieux universitaires et psychanalytiques latino-américains, notamment ceux de la ville de Sao Paulo, au Brésil. Il collaborait activement avec la Fédération psychanalytique européenne et avec l'Association internationale de psychanalyse.

Il nous laisse une œuvre écrite importante, variée, riche : d'innombrables articles publiés dans les revues de psychanalyse, littéraires, universitaires ; des livres qui nous ont accompagné dans notre vie de psychanalyste :

- *L'absence*
- *Crise et contre-transfert*
- *Le site de l'étranger*
- *Par où commence le corps humain*
- *Les bienfaits de la dépression ;*

L'analyste en personne s'est absenté. Nous gardons de lui, avec nous, sa présence, les germes de sa pensée et de son enseignement, les fruits de sa transmission, son œuvre, son amitié.

Merci Pierre Fédida, adieu.

## HOMMAGE À DOMINIQUE MAUGENDRE

*Lors des obsèques de notre collègue et ami Dominique Maugendre,  
Daniel Widlöcher a lu ce texte :*

Au moment où Dominique Maugendre vient de nous quitter et où nous nous retrouvons ce matin pour le saluer une dernière fois, au nom de l'Association Psychanalytique de France tout entière, membres et élèves, je tiens à exprimer notre peine et porter témoignage de ce que nous venons de perdre avec lui.

Ayant accompli une grande partie de sa formation en dehors de notre association, il désira la rejoindre et, depuis plus de quinze ans, il fut un participant actif et engagé dans la vie de notre groupe. Dans les nombreuses tâches qu'il assuma, en particulier celle de secrétaire général puis de vice-président, il sut témoigner d'un intérêt profond pour l'avenir du groupe. Il fut un collaborateur avisé, lucide, dénué d'esprit partisan, témoignant toujours d'une grande convivialité, sans pour autant perdre toute l'acuité de son esprit critique.

Nous le connûmes tous dans les activités scientifiques dont il fut un participant très fidèle, tant dans ses contributions personnelles que dans sa participation aux débats. Il était amicalement enclin à l'esprit de controverse. Il savait ajouter une pointe d'originalité et apporter la preuve d'une grande culture et d'une liberté de penser qui me rendaient toujours curieux de ses interventions et attentif au soupçon de différence qu'il allait introduire dans le cours de la discussion.

Cet esprit, nous l'avons retrouvé au cours de ces deux dernières années dans un groupe de débat clinique avec Jean-Yves Tamet et Edmundo Gómez Mango. Tous les participants ont pu noter combien il savait avec tact et gentillesse entrer dans la pensée du présentateur pour apporter sa vue personnelle, combien il savait rebondir sur telle ou telle intervention pour développer une vue originale et féconde. Il y a encore à peine quelques semaines, nous fûmes ainsi nombreux à retrouver Dominique et apprécier son esprit original et clair, ni dogmatique ni énigmatique mais simple et créatif.

L'an dernier, il publia son livre " Musique - Conversations ". C'était en effet une sorte de conversation avec lui-même, ou plutôt, à la manière de Diderot, un conte philosophique où il s'exprimait à travers le dialogue, se mettant en scène dans une fragmentation féconde et subtile de lui-même." Ceci n'est pas un conte " écrivait Diderot ; ceci n'est pas un essai sur la musique. Il nous a laissé ainsi un vivant témoignage de ce détachement de l'esprit qui, dans un mouvement d'altérité et de négation, sait faire vivre ce qu'il y a de plus créatif en lui.

# *Journée des membres : Évaluation, transfert, méthode* *Introduction à la discussion de la matinée :*

Laurence Kahn

## *Evaluation, productivité, transfert*

1) L'idée du thème retenu par le Conseil pour cette Journée des Membres est venue du caractère convergent d'un certain nombre de débats, en particulier dans les rencontres internationales. Au sein de la Fédération Européenne de Psychanalyse, l'évaluation est apparue en effet comme l'un des axes du programme scientifique de David Tuckett, ce qui s'est matérialisé sous la forme des *Working Parties*. Le projet était de promouvoir une recherche qui évaluerait nos modèles théoriques (1), nos techniques, nos résultats thérapeutiques, nos systèmes de formation. Par ailleurs, lors du Congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse qui s'est tenu à Nice en juillet 2001, le rapport conclusif de Otto Kernberg portant sur ses quatre années de présidence insistait, en particulier, sur l'évaluation de nos méthodes et de nos modes de formation (2). Dans les deux cas, le terme d'évaluation est appelé en regard de ce qui est considéré comme une crise de la psychanalyse et de ses issues.

De quelle crise s'agit-il ? Elle serait de deux natures : d'une part, une crise interne qui découlerait des divergences théoriques très profondes qui affectent le monde analytique, avec, pour effet, une hypertrophie des concepts et la nécessité de s'interroger sur la nature du noyau consensuel commun à l'ensemble de la communauté psychanalytique dans le contexte de ce pluralisme théorique. Cette question qui serait née avec l'extension de la psychanalyse ne date pas d'hier : elle a été soulevée dans une longue série d'articles, depuis celui de Wallerstein et Sampson en 1971, repris par Rangell, Joseph, puis très régulièrement par Wallerstein, jusqu'aux textes plus récents de Wallerstein et Fonagy (3).

À cette crise interne se nouerait, par ailleurs, une crise environnementale se traduisant, d'une part, par la réduction du nombre de patients qui font une demande

d'analyse proprement dite, mais aussi, et peut-être surtout, par la diminution du nombre de candidats faisant une demande de formation dans les instituts de formation. Il s'agirait d'une " crise de prestige culturel et social " de l'analyse qui se marquerait par la pression de demandes d'une nouvelle sorte adressée aux praticiens, dans le contexte de l'efflorescence de ce que Joseph nomme "les mouvements anti-rationnels".

Face à ces deux formes de crise, la recherche sur l'évaluation de nos modèles, de nos méthodes et de nos pratiques permettrait d'engager la psychanalyse sur le terrain d'une plus grande rigueur : une rigueur qui obéirait aux critères scientifiques de la confrontation aux données des faits cliniques avec débat sur les standards communs de ce qu'il convient de nommer "psychanalyse"; une rigueur nécessaire pour permettre une ouverture sur le dehors telle que la psychanalyse puisse témoigner de son efficacité.

Dans cet argumentaire, on constate le lien organique toujours établi entre les preuves de la compétence, l'évaluation et l'évolution de l'analyse.

1. Cf. l'introduction à la discussion de l'après-midi de cette même journée par Laurence Apfelbaum, qui participait au *Working Party* sur la théorie.

2. O. Kernberg, "Presidential Address", *Int.J. Psycho-Anal.*, n° 83, 2002, p. 197- 203

3. Je me suis principalement référée aux textes suivants R. S. Wallerstein, "Psychoanalysis as a Science : A Response to the New Challenges.1 The *Psychoanalytic Quarterly*, 1986, n° 55, p. 414-451; du même auteur "One Psychoanalysis or Many?", *Int.J. Psycho-Anal.*, 1988, n° 69, p. 5-21 (adresse présidentielle de Wallerstein au Congrès de Montréal); du même auteur encore "Psychoanalysis: The Common Ground", *Inf. J. Psycho-Anal.*, 1990, n° 71, p. 3-20; R. Steiner, "Hermeneutics Or Hermes-Mess?", *Int.J Psycho-Anal.*, 1995, n° 76, p. 435-445; R. Emde et P. Fonagy "An Emerging Culture For Psychoanalytic Research?", *Int.J. Psycho-Anal.*, 1997, n° 78, p. 643-651; R. Wallerstein, "The New American Psychoanalysis : A Commentary", *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1998, n° 46, p. 1021-1043; R. Wallerstein, M. Valley et P. Fonagy, "Psychoanalytic Research and the IPA : History, Present Status and Future Potential" *Int.J. Psycho-Anal.*, 1999, n° 80, p.91-109.

la psychanalyse vers ses extensions a été le thème du congrès de la FEP qui s'était tenu à Madrid en avril 2000 ("La psychanalyse dans un monde en bouleversement"); il a été celui du congrès de l'IPA à Nice ("La psychanalyse : méthode et pratiques"), et sera, d'une certaine manière, celui du congrès de l'IPA qui se tiendra à Toronto en juillet 2003 ("Travailler aux frontières").

L'un des enjeux de ces débats internationaux, me semble-t-il, tient dans le fait que l'extension des pratiques et les modifications apportées à la technique doivent être légitimées quant à leur bien-fondé. Or une telle légitimation repose en grande partie sur l'évaluation des résultats thérapeutiques. De sorte que les problèmes soulevés par la méthode analytique elle-même sont régulièrement recouverts par les problèmes soulevés par la méthode d'investigation des résultats obtenus. Cette méthode d'investigation, pour être scientifique, suppose, entre autres, que soient formalisées les procédures de traitement, que soient codifiées les données de départ et d'arrivée, que celles-ci soient regroupées en banques de données, et qu'enfin soient établies des règles permettant de les réduire, les ordonner et les récapituler (4).

De telles enquêtes, concernant les effets thérapeutiques, ont été mises en oeuvre à plusieurs reprises. Leur visée était-elle auparavant de défendre la scientificité de la psychanalyse en amalgamant scientificité de l'investigation et preuves scientifiques de la vérité du modèle ? Mais prenons l'exemple actuel de l'étude de 763 cas du Anna Freud Center, effectuée et publiée conjointement par Mary Target, actuellement responsable du *Working Party* de la FEP consacré aux problèmes de la formation, et par Peter Fonagy, responsable du programme scientifique de l'IPA (5). Cette recherche qui refuse le principe du cas singulier est basée sur une description standardisée - psychologique, psychanalytique, psychiatrique - et cherche à juger de l'efficacité des traitements d'enfants sur l'anxiété et la dépression, les désordres émotionnels et les retards globaux de développement. Les éléments diagnostiques de départ sont eux-mêmes évalués à partir du DSM III et du HCAM (échelle d'adaptation de la *Hampstead Clinic*), les paramètres pris en considération étant l'âge, le milieu socioculturel, la

longueur du traitement ainsi que son intensité (nombre de séances par semaine).

Selon les auteurs eux-mêmes, les résultats ne peuvent être évalués en fonction de la disparition des symptômes mais au regard de la transformation du fonctionnement psychique. Néanmoins, ils font état du peu d'incidence des modèles analytiques dans leur recherche et, surtout, de la butée que représente l'évaluation du fonctionnement psychique. Qu'est-ce qu'une guérison ? Le mieux, selon eux, est de s'en tenir à ce que les patients considèrent eux-mêmes comme pertinent du point de vue de leur "mieux-être".

Pourquoi m'attarder sur cet exemple ? Parce qu'on y voit effectivement se rétrécir le champ d'investigation de la méthode en tant que processus au profit de la réflexion sur la méthodologie qui devrait permettre d'en approcher la description scientifique. Mais que, inversement, on voit s'élargir le champ des applications à évaluer, que ce soit au chapitre "Modification de la technique pour améliorer le résultat" ou bien au chapitre "Quelle est la relation entre un "bon" travail analytique et un résultat positif ? ". C'est dans ce contexte, celui de l'aménagement du cadre, que s'impose plus largement la nécessité d'une validation inaugurale des modifications techniques, en général légitimées par le diagnostic de départ porté sur l'état du patient. L'invocation du nombre croissant de cas-limites dans la demande adressée aux psychanalystes participe de la démarche.

Or je ne suis pas sûre que, passé le temps de la critique des textes scientifiques publiés - critique portant par exemple sur les décisions classificatoires

4. Avec mesures et théories des mesures, méthodes de test des hypothèses théoriques et de leur impact, relation entre élaboration qualitative et mesures quantitatives etc... L'affaire ne date pas d'aujourd'hui. Dans un article intitulé

"Questions à propos de la recherche sur le processus analytique" (*Int. J. Psycho-Anal.*, n° 52, p. 11-50), Wallerstein et Sampson posaient en 1971 les bases d'une recherche en psychanalyse formalisée, codifiée et systématique dans ces termes-là.

5. Voir P. Fonagy et M. Target, "Predictors of Outcome in Child Psychoanalysis : A Retrospective Study of 763 Cases at the Anna Freud Center, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1996, n° 44, p. 27-77 ainsi que *The Problem of Outcome in Child Analysis : Contributions from the Anna Freud Center, Psychoanalytic Inquiry*, 1997, n° 17, p. 58-73

pour constituer les groupes de références, les décisions évaluatives pour ordonner les résultats et...-, nous ne soyons pas confrontés à des problèmes d'évaluation tout à fait équivalents. Et dans ce cas, comment argumentons-nous la relation entre le diagnostic (ou bien quelle autre sorte d'évaluation ?), le bien-fondé de l'aménagement du cadre et le résultat espéré ? Car bien évidemment le résultat intervient également dans nos évaluations cliniques et nos projets thérapeutiques. Ceci est une de nos difficultés que, certes, l'évaluation en termes quantitatifs, telle qu'elle est ici conçue, manque. Mais ceci ne nous dispense pas de poser le problème.

II) Pour continuer à brosser le tableau des problèmes posés par la notion d'évaluation, je voudrais revenir en arrière sur un point dont les conséquences me paraissent très importantes. Point qui apparaît sous la forme de l'opposition récurrente dans les textes entre "recherche empirique" et "recherche herméneutique" : la recherche empirique étant dite "empirique" parce qu'elle s'appuie sur des données empiriques, la recherche herméneutique renvoyant, quant à elle, à "l'art de l'interprétation". Le rôle joué par les travaux de Popper puis de Grünbaum dans cette orientation me semble ici majeur. Popper, on le sait, a contesté la prétention de la psychanalyse à être une science en arguant du fait que les démonstrations analytiques sont d'une nature telle qu'aucun fait empirique ne peut les réfuter. La psychanalyse contrevient donc à toutes les règles de la scientificité dans la mesure où elle est infalsifiable structurellement (6). Grünbaum, quant à lui, adresse une critique plus radicale : ce n'est pas tant que la psychanalyse n'est pas suffisamment une science, elle n'est pas une science du tout dans la mesure où son argumentation scientifique ne relève en vérité que d'une confirmation clinique douteuse. Ce que Grünbaum appelle "l'argument par la concordance", le *Tally Argument*, correspond au fait que la véracité des interprétations ne serait prouvée que par leur efficacité thérapeutique. Il souligne le caractère tautologique d'une telle démarche qui se satisfait de ce que l'idée contenue dans l'interprétation concorde, coïncide, avec la réalité psychique dont elle fait l'hypothèse, ceci ayant valeur de confirmation de la théorie (7). Par ailleurs, Grünbaum insiste sur le fait que le champ d'observation analytique est contaminé

par l'action de l'observateur - l'analyste - de sorte que les théories qui prétendent être confirmées par les changements thérapeutiques obtenus tombent toujours sous le coup de la critique d'un changement résultant de la seule suggestion. C'est la validité de l'explication causale qui serait ici anéantie.

Si la trame de la critique de Grünbaum concerne le sophisme inductif et la contamination par la suggestion, sa toile de fond est l'argument formulé par Wittgenstein selon lequel Freud a pris la justification par des raisons pour une explication par des causes. Or l'analyse ne met pas au jour des systèmes de causes, indépendantes des motifs du locuteur et indifférentes à son système de description, mais seulement des raisons qui certes donnent une signification mais sont causalement inertes. Cette critique est ancienne, qui vise la possible inscription de la psychanalyse dans le champ des "sciences de la nature", alors qu'en vérité l'analyse ne pourrait relever que des "sciences de l'esprit", dans leur dimension phénoménologique et anthropologique. En effet, si *expliquer* porte sur une réalité indépendante de nous, c'est-à-dire sur des expériences sensorielles combinables concernant un objet distinct du sujet et réunies sous forme de lois - ce qui est le cas des sciences de la nature, dont le modèle est la physique -, *comprendre* concerne, à l'inverse, une réalité qui est fondée sur l'expérience interne et par laquelle nous tentons d'appréhender une intériorité, celle de l'autre à travers celle de soi-même. Dilthey a été parmi les premiers à développer une théorie de l'empathie en tant qu'assise anthropologique de l'interprétation.

Or ces deux arguments, irréfutabilité et impossibilité d'accéder à l'ordre de la causalité, ont rencontré de plein fouet tout un courant, dit courant herméneutique, de la psychanalyse américaine. Celui-ci, sous la plume de Schafer ou de Spence par exemple, soutient que la psychanalyse n'est effectivement pas une science mais un "art de

6. K. Popper, *Le réalisme et la science*, Hermann, Paris, p. 181-191, cf. D. Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Paris, Éd. O. Jacob, 1996, chap. VIII "Naturaliser l'inconscient", et P-H. Castel, *Introduction à L'interprétation du rêve de Freud*, Paris, PUF, 1998, passim

7. A. Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, PUF, 1996

l'interprétation". Il s'agit d'une discipline qui s'appuie sur des données de nature purement subjective et sur un fonctionnement de la parole et du récit.

Cette congruence entre la critique de la scientificité de la psychanalyse et le développement du courant herméneutique a, dans le même moment, conféré au "relativisme" un rôle central. Qu'il s'agisse de la prise en compte du rôle des différences culturelles dans l'interprétation ou la prise en compte de la constitution personnelle dans le choix de la référence méta psychologique, chaque fois le caractère "relatif" des modèles, relatif aux paramètres socioculturels ou aux "préférences" personnelles, vient sur le devant de la scène. Il y va donc de la disparition de la validité universelle du modèle de l'appareil psychique. Or c'est bien une telle universalité que revendique Freud, fondée sur le postulat de l'unité de la nature.

Dans la perspective herméneutique, la cure est conçue comme le lieu d'une construction dans laquelle le récit et sa dimension narrative sont les seuls ressorts du changement. La référence à la narrativité et à l'identité narrative selon Ricoeur n'est jamais loin. Par exemple, lorsque Roy Schafer propose le concept "d'empathie narrative", c'est pour souligner que ce qui se raconte dans une cure est non pas une "répétition" du passé refoulé mais une "co-création" sous forme de "co-narration", la cure valant alors comme élargissement des schémas narratifs. La fonction du traitement est la recréation du passé dans la nouvelle relation analytique, négociée dans l'intersubjectivité des deux partenaires de la situation (8). La résistance n'est plus une bataille entre pulsion et défense, mais entre anciens et nouveaux "schémas relationnels".

Le rôle ainsi accordé aux "stratégies narratives" débouche nécessairement sur le renoncement à la quête d'un "grand métanarratif", c'est-à-dire d'un grand récit métalinguistique. La métapsychologie n'est pas un métalangage ayant valeur d'universalité, elle appartient seulement aux mythes explicatifs utilisés par l'humanité pour donner un sens au monde et à la vie. Sur la critique des thèses du courant herméneutique, je renvoie aux travaux de Jean Laplanche qui a clairement fait apparaître comment

à la dérive "mytho-symbolique" correspond en vérité un système de liaison, situé sur le versant de la censure (9). Au service de la résistance, celui-ci laisse pour compte le travail de déliaison de l'analyse en faisant *de facto* barrage à l'irruption énigmatique du sexuel dans la parole.

III) Il me semble que, historiquement, la convergence de la critique de Grünbaum, d'un côté, et du courant herméneutique, de l'autre, a déclenché ou, en tout cas, renforcé l'appel à l'argument de la scientificité de la psychanalyse (10). Wallerstein le dit lui-même : l'évaluation scientifique cherche à faire barrage à cet "assaut" venant de ces deux horizons différents, avec la notion que ce n'est pas le matériau - psychologie, sciences dures ou sciences molles - qui détermine la scientificité, mais la méthode elle-même, c'est-à-dire son caractère rationnel. Mais, ce faisant, la critique de la psychanalyse comme mythologie croise effectivement le pluralisme des théories métapsychologiques. Car l'argument, ensuite développé par Wallerstein (11), est à peu près le suivant : si des analystes tels que Schafer et Kohut ont pu être "contenus" dans l'Association Psychanalytique Américaine, alors que Rado et Horney en avaient été exclus pour non-orthodoxie, si les Kleinien, les Annafreudiens et le *Middle Group* peuvent cohabiter dans la même société britannique, c'est parce qu'en fait il y a deux niveaux dans le fonctionnement analytique. D'une part, le traitement des données

8. D'où la question de la self *disclosure* dans la filiation post-sullivanienne, en particulier chez Greenberg : l'engagement personnel de l'analyste dans la cure se manifeste sous la forme d'une "enaction" mutuelle, c'est-à-dire d'une forme de communication inconsciente et de suggestion bilatérale par lesquelles patient et analyste agissent l'un sur l'autre, verbalement et non verbalement avant toute prise de conscience

9. En particulier J. Laplanche, "La psychanalyse comme anti-herméneutique", *Revue des Sciences Humaines*, n° 240, oct.-déc. 1995, p. 13-24, "Narrativité et herméneutique; quelques propositions", *Revue Française de Psychanalyse*, 1998/3, p. 889-893 ainsi que "Interpréter avec Freud" et "La psychanalyse entre déterminisme et herméneutique" in *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992, p. 21-36 et 385-416

10. On trouvera un compte rendu du livre de M. Edelson, *Psychoanalysis : A Theory in Crisis*, Chicago, 1988, par Wallerstein dans le *Journal of the American Association*, n° 39, 1991, p. 810-814

11. Compte-rendu par Wallerstein, *The New American Psychoanalysis : A Commentary' Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 46, 1998, p. 1021-1043

cliniques de la séance s'effectue sur l'axe des éléments fondamentaux de la théorie analytique définie par Freud en 1914 : transfert et résistance, conflit et défense etc.... D'autre part, l'analyste reconstruit, explique et donne corps aux données de base de l'expérience analytique grâce à des métaphores et des symboles qui se situent dans un autre plan. Ces métaphores feraient la texture des théories dans leur pluralisme.

La conséquence d'un tel argument est que, si les édifices métapsychologiques ne sont conçus que comme des fictions métaphoriques permettant la créativité, il ne reste effectivement plus, comme terrain commun, que l'évaluation scientifique en termes quantitatifs.

Disons que ceci était à peu près l'état du débat à la charnière des années 1990. A l'heure actuelle, la controverse s'est sans doute encore tendue, en particulier du fait de l'entrée en force de la *Two-person-psychology*. Celle-ci est ainsi nommée par opposition à la *One-person-psychology*, laquelle renvoie au modèle classique freudien, c'est-à-dire au modèle du conflit intrapsychique dans la cure, le transfert étant essentiellement le fait d'un des deux partenaires, le patient. La *Two-persons-psychology*, elle, s'appuie sur le modèle interpersonnel, constructiviste, d'une interaction des deux partenaires de la situation analytique, celle-ci devant constamment être contextualisée et le transfert n'étant plus le fait d'une personne mais l'amalgame des deux personnes que sont l'analyste et le patient. Je renvoie ici au compte-rendu de la table ronde qui s'est tenue au Congrès de San Diego autour de l'oeuvre de Merton Gill.

L'autre facteur de cette tension accrue tient à la radicalisation de certaines positions concernant les modalités et les critères d'adaptation de la situation analytique. Je pense en particulier à l'une des pointes extrêmes de cette position soutenue à Nice par Arnold Goldberg. En appui sur le grand vent de la post-modernité, celui-ci est parti de la question : "qu'est-ce que la pertinence d'une règle et quelle est la pertinence de la règle fondamentale de la méthode analytique ?(12)", pour aboutir à la réponse simplifiée - inspirée de *Qu'est-ce qu'une règle ?* de Wittgenstein - suivante : si la règle, le sens de la règle dépend du jeu de langage dans lequel elle s'inscrit, est-il permis de concevoir

l'existence d'une seule règle ? Sur fond d'effondrement de l'universalité - car nous n'avons jamais affaire qu'à des jeux de langage locaux -, il a défendu le principe des reconfigurations perpétuelles de la règle en fonction des contextes cliniques. Toutes les règles que nous établissons sont établies par rapport à des besoins et des exigences personnels, et par rapport aux besoins des patients ; la rigidité de la pratique doit par conséquent être interrogée, avec, à l'horizon, d'une part, la notion de "négociation" du cadre avec le patient et, d'autre part, la représentation-but du "bien du patient". Mais que la définition du bien du patient puisse engager un métalangage par rapport au langage de la pratique n'a jamais été abordé par lui.

Entre le *Charybde* de la mise en pièce de la métapsychologie et le *Scylla* de la réponse par l'évaluation scientifique quantitative, le débat ne peut que se durcir. Dans cette situation, l'impulsion d'une nouvelle forme de recherche, "la recherche conceptuelle", tente de redonner sa place à l'étude et à la confrontation des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Mais Daniel Widlöcher qui en a soutenu l'enjeu dans son adresse présidentielle au congrès de Nice, n'a pas manqué de souligner la difficulté de la confrontation et du débat au sujet de la valeur qualitative des concepts".(13)

**IV)** À ce point de mes lectures et de la reprise de mes notes de congrès, je suis retournée vers les textes de Freud d'où la notion d'évaluation n'est nullement absente.

Je souhaiterais tout d'abord reposer les questions abordées à partir de deux citations. La première, datant de 1920, est extraite de "Sur la préhistoire de la technique analytique".(14) Freud écrit : "Dans un livre récent de Havelock Ellis, sexologue émérite et critique

12. A. Goldberg, "Postmodern Psychoanalysis", In1.J. Psycho-Anal., n° 82, 2001, p.123-128 + texte sur la négociation, cité par Wallerstein???

13. D. Widlöcher, "Presidential Address", Inf..). *Psycho-Anal.*, n° 83, 2002, p. 205-210; on trouvera un compte-rendu du livre de A.U. Dreher, *Foundations for Conceptual Research in Psychoanalysis*, Londres, Karnac, 2000, dans l' *Int.J. Psycho-Anal.*, n° 83, 2002, p. 712-716.

14. S. Freud, "Sur la préhistoire de la technique analytique", *OCF-P*, XV, p. 265-268



distingué de la psychanalyse, intitulé *"The Philosophy of Conflict and others essays in war-time, second series"* (Londres, 1919) se trouve un article : *"Psycho-Analysis in relation to sex"*, qui s'efforce de prouver que l'œuvre du créateur de l'analyse devrait être évaluée non comme un travail scientifique, mais comme une production artistique. Nous ne sommes pas loin de voir dans cette conception un nouveau tournant pris par la résistance et une récusation de l'analyse, bien qu'elle soit revêtue d'amabilité et même d'excessive flatterie. Nous sommes enclins à la contredire avec la dernière détermination."

Dans ce texte, Freud précise qu'il ne va pas s'occuper, cette fois, de la contradiction sur le terrain de la science. Il reprend les textes de Wilkinson cités par Ellis sur "l'impression" et l'idée incidente - *l'Einfall* -, et les met en relation avec la lettre de Schiller à Körner, citée dans *L'interprétation du rêve*, où Schiller explique comment l'entendement du poète doit "baisser la garde" pour laisser le champ libre aux idées incidentes, source de la création de l'artiste. Puis il en vient à l'article de Ludwig Börne "L'art de devenir écrivain original en trois jours" (15), livre de chevet de sa jeunesse qui s'appuyait sur le même rôle des idées incidentes. Dans ce texte, Freud insiste sur le fait que la méthode analytique s'enracine dans une théorie de la "productivité" (terme employé par lui) de la pensée, qui est aussi bien celle de l'artiste. Notion que l'on retrouve jusqu'à la fin de l'œuvre, par exemple en 1938, dans l'Abrégé, où l'association libre est définie comme augmentation de "la capacité productive" de nos organes sensoriels et de leur rendement.

Mais, à de nombreuses reprises, Freud s'occupe de "la contradiction sur le terrain de la science". Dans *l'Auto-présentation*, par exemple où il insiste sur l'injustice grossière qui consiste à ne pas considérer la psychanalyse comme une science de la nature et où il refuse précisément l'assimilation de l'analyse à l'art au prétexte que ses concepts seraient incertains.

Dans l'ensemble, quelque texte que l'on considère, les arguments de Freud sont toujours les mêmes. Premièrement, la psychanalyse est une science qui part de l'observation, et c'est en cela qu'elle se distingue de la philosophie, chaque système

philosophique étant un système conceptuellement clos, achevé dès le départ. Deuxièmement, accéder dès le commencement à la clarté des concepts supérieurs est chose impossible : référence est faite à la zoologie et à la botanique qui n'ont pas commencé par des définitions correctes de l'animal et de la plante, à la biologie qui ne peut encore donner une définition précise du vivant, et à la physique qui n'aurait jamais évolué si elle avait dû attendre que ses concepts de matière, de force, de gravitation atteignent la clarté et la précision désirables. Troisièmement, le territoire, en psychanalyse comme en science, se gagne morceau par morceau, dans un aller et retour entre observation et affinement du modèle (16). La psychanalyse est toujours *"open to revision"*.

C'est pour cette raison que Freud parle lui-même de la "psychanalyse comme science empirique", sous-titre de l'un des paragraphes de l'article "Psychanalyse" destiné au lexique des sciences sexuelles de Max Marcuse (1923). On y lit : "La psychanalyse n'est pas un système, comme ceux de la philosophie (etc...). Elle s'attache aux faits de son domaine de travail, cherche à résoudre les problèmes immédiats de l'observation, s'avance en tâtonnant et en suivant l'expérience, est toujours inachevée, toujours prête à aménager ou modifier ses doctrines. Elle supporte, aussi bien que la physique ou la chimie, que ses concepts suprêmes soient sans clarté, ses présuppositions provisoires, et elle attend de son travail futur une détermination plus rigoureuse de ceux-ci" (17). La position de Freud, ainsi centrée sur l'empiricité de l'expérience, ne diffère pas de celle des scientifiques quant à la formation de leurs hypothèses scientifiques : celles-ci relèvent toujours d'un processus qui réalise comme une co-évolution des principes explicatifs et des résultats que ceux-ci sont capables de générer.

15. Texte lui-même référé aux écrits de Jean-Paul (Richter), romantique allemand que Freud mentionne dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*.

16. S. Freud, *Freud présenté par lui-même*, Gallimard, p.97

17. S. Freud, "Psychanalyse" et "Théorie de la libido", OCF-P, XVI, p. 203-204

Cela dit, en 1934, Freud répondait au psychologue Saul Rosenzweig qui lui avait envoyé ses observations expérimentales comme une méthode pour étudier le refoulement, le principe de plaisir et le principe de réalité: "Cher Monsieur, j'ai examiné avec intérêt vos études expérimentales en vue de la vérification des affirmations psychanalytiques. Je ne peux accorder beaucoup de valeur à ces confirmations parce que la richesse des observations dignes de confiance sur lesquelles reposent ces affirmations, en fait quelque chose d'indépendant de la vérification expérimentale..." (18).

Mais alors à quelle sorte d'évaluation Freud se réfère-t-il ? Il y a deux mots en allemand pour dire évaluation : *Schätzung* et *Wertung*. *Schätzung* va plutôt dans le sens de l'"estimation" dans l'ordre de la culture et des idéaux, avec les composés "sous-estimation" et "surestimation" : c'est le prix accordé aux biens, aux idées, aux personnes. *Wertung*, dont la racine est *Wert*, la valeur, concerne en revanche la valeur du point de vue de la fonction psychique : la première grande bataille de la psychanalyse s'effectue dans *L'interprétation du rêve* autour du rêve et de son "évaluation", celle-ci portant sur la reconnaissance de sa *valeur* d'acte psychique à part entière.

Par ailleurs on remarque que cette notion de valeur est conquise en relation directe avec celle de "productivité psychique" : contre les psychiatres d'un côté, qui réduisent le rêve à un sous-rendement en le tenant sous la curatelle des altérations somatiques, et, de l'autre côté, contre les Romantiques qui lui ont accordé un "sur-rendement". Dans ce contexte, sont constamment associés deux mots, *Wertung* et *Leistung*, *Leistung* ayant au moins le double sens de "opération" et de "rendement". En vérité, c'est un mot qui, même dans les traductions les plus homogènes, requiert des traductions très variées qui vont d'opération à productivité ou rendement en passant par efficace, efficience, voire même prouesse d'action.

Mais *Wertung* n'est pas engagé dans la seule bataille tournée vers les contradicteurs de la psychanalyse. Ainsi, dans les "Remarques sur la théorie et l'interprétation du rêve" (1923) (19), la question de "l'évaluation" du rêve (*Wertung*) est posée par rapport à sa valeur du point de vue du

processus même de la cure : question ouverte par la suggestion, par la fonction du rêve de confirmation, qui traîne la jambe derrière le traitement, ou bien par le rêve à haute pression de résistance, celui qui réduit l'analyste à donner quelques interprétations de symboles. Dans tous les cas, l'évaluation du rêve est prise en compte dans le plus vif de l'action du transfert. Évaluer le rêve, c'est évaluer la productivité du travail du rêve en relation avec la productivité du transfert, c'est-à-dire, en fait, évaluer la productivité du conflit intrapsychique.

Par exemple, dans les textes techniques, on voit comment, si l'on veut juger les "résultats" du travail analytique, ce qui importe est le rendement de la cure, la "productivité de la méthode" (cette fois, dans "Chances d'avenir", Freud parle de la "*Fruchtbarkeit der Methodik*"), c'est-à-dire le dépassement des résistances. Et c'est dans ce contexte que l'évaluation est solidaire du développement du transfert : d'où la nécessité d'une juste évaluation du temps propice de l'interprétation par opposition à l'analyse sauvage ; d'où, également, la recommandation dans "Sur le début du traitement" de ne commencer à interpréter que quand un transfert productif (*Leistungsfähig*) est en place. C'est-à-dire un transfert qui est non seulement "solidement établi" mais qui est capable de faire se rencontrer l'ours blanc et la baleine. Autrement dit, un transfert où oeuvre à plein le jeu conjugué de la poussée du refoulé et de la résistance. Et c'est également presque toujours dans ce contexte que l'évaluation de l'efficace du travail analytique est interrogée au regard de l'efficace de la suggestion

Nous voyons combien nous ne sommes nullement exemptés des difficultés posées par le problème de l'évaluation : si, d'un côté, Freud peut écrire dans "Chances d'avenir" : "Je n'ai pas à repousser devant vous l'objection que, dans la pratique actuelle de la cure, la force probante en faveur de la justesse de nos présuppositions s'estompe ; vous n'oubliez pas que ces preuves sont à trouver autre part et qu'une intervention thérapeutique ne peut être menée

18. cité par Wallerstein et Fonagy, *Int.J. Psycho-Anal.*, n°80, 1999, p. 91-92

19. S. Freud, "Remarques sur la théorie et l'interprétation du rêve", OCF-P, XVI, p. 167-179

comme une investigation théorique" (20), de l'autre côté, la question de l'évaluation fait régulièrement retour à propos du problème de la conduite du traitement, du maniement du transfert et des possibilités de perlaboration.

V) De ce point de vue, nous ne sommes pas très éloignés de ce que la position développée au congrès de Nice par Jean-Luc Donnet engage en terme d'évaluation (21). Son orientation est à peu près la suivante : si l'on comprend la notion de méthode à partir du couple indissociable formé par l'association libre et l'interprétation - référence est faite à Freud -, on voit comment le réglage de la fonction interprétative décourage tout schéma objectif de la méthode et comment l'esprit de la méthode ne peut pas être distingué de la production de l'investigation (22). C'est dans ce contexte, poursuit Jean-Luc Donnet, que joue l'opposition entre site analytique et situation analysante : l'actualisation d'un site particulier, c'est-à-dire, en fait, d'un cadre, correspond à la meilleure utilisation des possibilités analysantes offertes par ce site pour ce patient. Cette orientation recoupe celle développée par Daniel Widlöcher qui, dans son exposé introductif du Pré-Congrès sur la formation, proposait de réfléchir en termes de *standard optimum* : "quel est le meilleur cadre que je peux offrir à ce patient pour qu'il tire au mieux parti de l'expérience analytique", avec l'idée que le débat autour des standards est de nature éthique avant d'être de nature technique et théorique.

Cette position amène Jean-Luc Donnet à penser que la diversité des sites analytiques est une virtualité offerte, mais que la volonté de les unifier formellement risque d'engendrer un excès d'objectivation, dont le poids, dans la pratique clinique, serait celui de l'illusion de maîtrise. La seule unité de la méthode analytique qui soit envisageable est l'unité de sa valeur processuelle. De ce point de vue, la méthode ne peut pas être scientifique. Elle relève toujours du paradoxe du concept winnicottien du "trouvé-créé". En ce sens, la théorie ne peut se détacher de son ancrage subjectif. Est-ce que le meilleur traitement scientifique n'est pas le traitement analytique de ce rapport à la théorie ?

Dans la discussion qui s'est engagée autour de ces problèmes, et alors que David Tuckeff demandait qu'une place soit faite par Donnet à l'exemple clinique comme base d'une discussion sur l'évaluation empirique des décisions cliniques et de leurs effets positifs, Jean Laplanche a posé le problème de l'évaluation en retournant le problème des résultats. En opposant la productivité de la réaction thérapeutique négative à "l'accès de guérison", il a montré comment la fuite dans la guérison correspond à l'extinction de toute productivité de la situation analysante.

Si les paramètres auxquels est reliée l'évaluation sont ici profondément différents, on voit néanmoins comment l'évaluation demeure un pivot essentiel dans la théorie de la pratique : évaluation des possibilités d'investissement de la situation analysante par le patient, évaluation de la capacité du patient à profiter au mieux du site - tout le problème résidant alors dans le "au mieux". De plus, peut-on s'en tenir à l'idée d'évaluer un processus dès lors que la même méthode n'investit pas la même chose selon le site ? Ainsi, comme l'a développé Dominique Clerc dans sa contribution au colloque "Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?" (23), la résistance ne trouve pas les mêmes points d'appui, ne joue pas le même rôle selon les sites ; sa fonction dans les changements obtenus dans les traitements psychothérapeutiques étant, par exemple, centrale.

De ce point de vue, la notion d'évaluation n'est pas inadéquate : elle est au point de tension maximum entre site et situation analysante. Mais, à

20. S. Freud, "Chances d'avenir de la thérapie analytique", OCF-R X, p. 63-73.

21. J-L. Donnet, "From the Fundamental Rule to the Analysing Situation", *Int.J. Psycho-Anal.*, n° 82, 2001, p.129-140 ainsi que son exposé oral. Je cite J-L. Donnet du fait de la référence à ce congrès dans la présentation d'aujourd'hui, mais une telle question est largement débattue en France à l'heure actuelle.

22. Jean-Luc Donnet renvoyait ici à la définition de la psychanalyse donnée par Freud dans l'article de l'Encyclopédie...

23. Colloque organisé par P. Fédida dans le cadre du Centre d'études du vivant, et publié sous le même titre : *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie*, PUF, 2001; le titre de la contribution de D. Clerc est : "C'est la résistance qui guérit", p. 59-69

ce point de tension, l'évaluation n'est-elle pas un pari impossible puisqu'elle porte non seulement sur le réglage de la fonction interprétative au regard du couple cadre/processus, mais également sur ce que nous considérons, nous, comme productif. Il me paraît important de prendre la mesure du fait que cette difficulté est au centre du débat anglo-saxon, par exemple lorsque sont reliées assez directement la productivité et la perception d'un résultat. Ainsi, un "nouveau récit" au sens schafferien du terme est productif. Il l'est puisqu'il est créateur d'une nouvelle version, laquelle permet de sortir d'une impasse thérapeutique, ce mouvement étant accompagné d'un effet d'élation chez les deux partenaires de la situation analytique. En ce sens, la notion de productivité n'est nullement confortable.

Il faudrait évidemment ouvrir largement le débat dans la mesure où toutes ces questions concernent également la formation de l'analyste. Qu'est-ce que nous évaluons dans l'admission des candidats à la formation, dans chaque validation de cure supervisée, dans chaque homologation de cursus ? Si nous renonçons à résoudre cette question sur le mode des évaluations purement quantitatives (avec toujours, en toile de fond, l'homothétie entre la fréquence des séances et l'intensité du processus, l'une et l'autre garantissant la profondeur de la régression ; mais, là encore, il ne faut pas négliger le fait que cette dimension existe dans nos évaluations), et si nous admettons que, effectivement, la méthodologie de recherche sur cette matière absorbe en général la matière elle-même, comment parvenir à mettre en débat la notion même d'évaluation ?



## *Introduction à la discussion de l'après-midi :*

Laurence Apfelbaum

Dans le cadre du *working party* sur la théorie mis en place par la Fédération Européenne, un programme de réflexion a été proposé : il s'agit, en résumé, de "comparer les différents modèles théoriques qui sont utilisés dans la pratique clinique (1)". A partir de là, une série de voies de travail est proposée, sous forme de questions qui concernent, d'une part les relations entre les théories et la clinique, et d'autre part les dimensions inconscientes du choix d'un modèle théorique.

En gros, si tout va bien, on pourra peut-être se faire une idée de la teneur des divergences et de leurs conséquences cliniques, pour permettre un choix théorique plus éclairé. En disant cela, je simplifie à dessein le projet dont les organisateurs sont beaucoup plus au fait que moi quant à ses complexités ; mais d'abord, je voudrais partir de la question qui nous est familière, si clairement posée ce matin par Laurence Kahn : comment évaluer le poids de la théorie sur la clinique et celui de la clinique sur la théorie, alors que la méthode d'investigation qui fait la théorie **est**, la méthode thérapeutique elle-même. Ou, dans les termes de Catherine Chabert, lors d'une récente conférence : "le modèle scientifique freudien est classiquement déterminé par la dialectique et l'interaction entre les données de l'expérience et les constructions théoriques, sans que soit jamais établi définitivement le primat des unes sur les autres (2)". Or, dans la formulation du *handbook* de l'IPA, cette interaction est partiellement escamotée : " Le terme "psychanalyse " se réfère à une théorie de la structure et du fonctionnement de la personnalité, ainsi qu'à une technique psychothérapeutique spécifique"(3). Spécifique, je suppose, de la théorie qui la promeut et dont elle est l'application logiquement déductible. On a largement dérivé par rapport à la définition que donnait Freud en 1923 de la psychanalyse dans un des "deux articles d'encyclopédie ":

" La psychanalyse est le nom 1) d'une procédure d'investigation des processus mentaux qui sont pratiquement inaccessibles autrement, 2) d'une méthode (basée sur cette investigation) pour le traitement des troubles névrotiques, et, 3) de la collection d'information psychologique obtenue de cette manière, et qui se trouve progressivement accumulée pour former une nouvelle discipline scientifique (4) ".

Je dois dire que le programme du *working party* laisse une marge de manoeuvre entre ces deux définitions, puisqu'il ne prend pas pour établi le rapport entre théorie et clinique, mais propose de trouver des repères de cette interaction. D'ailleurs, entre la première formulation du programme émanant des instances de la Fédération, et sa reprise par le président du *working party* même, le mot " **méthodologie**" a disparu (du moins dans la lettre en Anglais initialement adressée aux membres du groupe). Ce qui permet de penser qu'on va s'interroger sur la **méthode** des uns et des autres, plutôt que de chercher d'emblée à trouver des instruments d'évaluation homogènes et généraux de la pratique, qui permettraient d'évaluer les contributions théoriques selon leurs résultats. Mais, sans préjuger des discussions qui se tiendront \* voir post-scriptum il me semble qu'il s'agit quand même de tenir une perspective en grand écart, entre deux positions qui évaluent différemment l'importance de la théorie elle-même : l'une, très freudienne, qu'en enlevant ou en modifiant une partie de l'édifice, on tend à déformer ou à s'écarter radicalement du champ de la psychanalyse. " Ces éclectiques se refusent à admettre que, tout inachevée qu'elle puisse encore

1 Texte de présentation du *working party* sur la théorie par David Tuckett

2 C.Chabert : " Le lit des invités "" , Entretiens de l'APF, juin 2000

3 Roster. Article 3, section N

4 Freud. Deux articles d'encyclopédie, 1923

être, la psychanalyse forme un tout dont il est impossible de soustraire quelque élément (5) ; l'autre, que la psychanalyse n'étant justement pas un corpus fini ou une théorie terminée, de nouvelles percées - que les Anglo-saxons appellent "paradigmes"- sont inévitables, souhaitables, et probablement intégrables dans nos connaissances communes, comme progrès.

Dans le premier cas, on est confronté à la nécessité de savoir reconnaître les points d'incompatibilité, avec déjà la difficulté inhérente à l'œuvre freudienne elle-même (cf. les discussions sur " *l'articulation des topiques* " (je cite ici le programme du *working party* dans sa formulation par la FEP), ou sur l'opposition qui revient régulièrement d'un premier Freud et celui d'après 1920, etc). Au-delà des conflits ou refus dont la part irrationnelle le dispute à la nécessité, il faut bien admettre que d'une certaine façon tout se tient, et qu'en introduisant certains types de modification, les conséquences théoriques et cliniques sont imprévisibles. Un exemple frappant, de l'histoire relativement récente, est la boule de neige impliquée par la notion d'empathie, si populaire aux Etats Unis. Il ne s'agit pas seulement d'une opposition empathie/neutralité, psychanalyse à visage humain/autoritarisme. En fait, depuis le mouvement initié par Kohut, c'est la méthode elle-même qui se trouve modifiée, insidieusement, en tant que mode d'observation. Dès lors qu'il s'agit de comprendre l'autre, plutôt que de laisser émerger des indices de rejets de l'Inconscient soumis à la déformation, les éléments de connaissance pour le patient et l'analyste sont déplacés. Réaction en chaîne sur une série de notions : le conflit intrapsychique (qui devient volontiers déficit maternel), la réaction thérapeutique négative (qui devient défaut d'empathie de l'analyste), la fantasmatisation oedipienne (qui se résout en interaction dyadique), le devenir conscient (qui devient expérience correctrice), le refoulement qui se translate vers le clivage, etc. Tous ces glissements n'ont pas échappé à la communauté analytique américaine, et les textes critiques sont légion (6) qui signalent des conséquences cruciales, notamment le passage de la notion d'interprétation à celle de " clarification " et à la prééminence de la prise en compte du manifeste. Pour ma part, je suis frappée de l'écart qui apparaît

entre la façon dont Freud pouvait dire à propos du mélancolique qu'il " *nous décrit correctement sa situation psychologique. Il a perdu le respect de soi et doit avoir pour cela une bonne raison* (7) ", et la façon dont depuis Kohut on affirme que le patient a raison. Sur le plan théorique, l'affaire pourrait se résumer en un mot : *Selfpsychology*. Pourtant l'on n'a pas forcément perçu d'emblée pourquoi l'introduction de cette notion de *Self* devait être inintégré. Kohut lui-même ne le prétendait pas au départ, et entendait faire admettre des réformes, motivées, comme la plupart des mouvements de ce type, par une extension du champ de la psychanalyse, en l'occurrence aux états limites qui sont ainsi devenus un mode universel du fonctionnement psychique. En fin de course, quand même, il a reconnu la disparité des champs, en affirmant qu'il considérait sexualité et agression non pas comme les dérivés directs des pulsions, mais comme des phénomènes secondaires à la frustration et au déficit de l'environnement. Là, des postulats fondamentaux du Freudisme tombaient, comme le montrent une série d'articles récents de l'IJPA qui " évaluent " rétrospectivement la place de Kohut dans la psychanalyse américaine. Néanmoins, s'il est relativement aisé de peser les conséquences de l'introduction de cette unité irréductible qu'est le *Self* kohutien, on est forcément amené à se demander pourquoi le *Self* winnicottien n'a pas eu les mêmes effets et se trouve, lui, intégré, du moins en apparence, comme référence classique. Ce qui revient à dire que l'on n'est pas simplement dans un repérage d'orthodoxie, mais dans une définition des "changements de paradigmes" possibles sans attenter à la psychanalyse comme formant un tout.

Du second point de vue que j'évoquais, celui de l'inachèvement théorique qui implique nécessairement une marche vers le progrès, par intégration ou substitution de théories nouvelles à des hypothèses dépassées, on fait comme si toutes les théories étaient égales et qu'on devait apprécier

5. Freud, 34ème conférence : " Eclaircissements, applications, orientations ", 1916

6. pour exemple : I.Balter, J.Spencer, Observation and theory in *psychoanalysis* : The Self psychology of Heinz Kohut. *Psychoanalytic Quarterly*, 60, 1991

7. Freud, *Deuil et Mélancolie*, 1915

leur valeur heuristique en fonction de ce qu'elles permettent de comprendre ou d'obtenir. C'est l'enjeu actuel par exemple de la prolifération théorique autour de la question d' "impasse", le mot étant utilisé en français outre-Atlantique, alors que nous l'utilisons assez peu ici. L'impasse est définie comme ce moment d'aveuglement contre-transférentiel qui a paralysé le discours vrai du patient - nous sommes là dans le cadre de la *two-person psychology*, de la création à deux où le poids de l'analyste, de ce qu'il dit mais aussi de ce qu'il est, est au moins aussi déterminant que celui du patient -. Sortir de l'impasse signifie sortir de la quadrature du cercle, inventer (généralement par une transgression des règles habituelles) une transaction qui surprenne l'un et l'autre des protagonistes, et relance un processus nouveau, dégagé de la répétition. (On rejoint la question de la productivité évoquée ce matin, ici, productivité du contre-transfert ; avec en prime le résultat, qu'on peut considérer comme positif puisqu'il est attesté par la satisfaction du patient d'avoir été enfin compris). Lorsque l'on prend l'évaluation de la nouveauté théorique sous cet angle, le consensus régnant est celui de l'inévitabilité de la subjectivité de l'analyste, non pas seulement dans son interaction avec le patient, mais avec l'analyse elle-même, observation et théorie confondues. On peut essayer de se rassurer en se disant qu'après tout, les analystes ont beau avoir des options théoriques différentes, ils n'en pratiquent pas moins de la même manière finalement, quand ils sont confrontés à la détresse clinique. Sauf qu'il s'agit là d'un lieu commun consolateur, largement démenti par le constat, également soutenable, que des analystes ont beau avoir des opinions théoriques supposées semblables, ils n'en pratiquent pas moins extrêmement différemment. Néanmoins, l'idée que la confrontation à la clinique pourrait nous réunir, voire nous rendre semblables, est probablement le soubassement implicite le plus puissant pour l'idée qu'on pourrait évaluer la pertinence des théories en fonction de leurs résultats. Elle a généralement pour corollaire que les options théoriques sont des "préférences" (le mot peut pratiquement être considéré comme officiel tant il revient dans le programme du *working party*, comme prise en compte de la subjectivité), inconsciemment motivées - ou plutôt préconsciemment -, ce qui peut

assez ressembler à de l'œcuménisme bien tempéré. Pour en revenir à Robert Wallerstein, évoqué ce matin, il a écrit un texte dans l'IJPA qui poussait cette position jusqu'à ses conséquences les plus radicales : dans "Une psychanalyse ou plusieurs (8)" il évoquait les deux mouvements qui traversent le mouvement psychanalytique, tantôt vers la constitution d'un courant majoritaire, le *mainstream*, tantôt vers la diversité, avec des décalages temporels d'un continent à l'autre. " *Etant donnée l'acceptation de ces réalités, c'est à dire d'une psychanalyse polythéorique (..) comment se fait-il que nous fassions du travail clinique peu ou prou similaire apportant chez nos patients des changements cliniques eux aussi peu ou prou similaires ?* ". A l'appui de ce constat de notre caractère somme toute raisonnable à tous, il reprenait une discussion déjà engagée sur un même matériel clinique pour faire la comparaison des interprétations proposées : d'abord celle d'une analyste kleinienne qui avait rapporté une séance d'opposition silencieuse de la part d'un patient, puis celle que ferait un tenant de l'*ego-psychology*, et celle qu'avait énoncée Kohut dans un débat précédent sur ce cas ; elles différaient bien entendu les unes et les autres quant au contenu (mauvais sein dans un cas, situation oedipienne d'exclusion dans l'autre, dépréciation narcissique enfin), mais étaient toutes acceptables au sens gloverien de l'efficacité de l'interprétation inexacte. En gros, dans les trois cas, l'analyste aurait manifesté sa compréhension du trouble du patient à propos de l'annulation d'une séance. Preuve qu'avec des options théoriques différentes on est quand même sensible aux mêmes urgences transférentielles. On est quand même frappé par le minimalisme auquel aboutit cette recherche du similaire. Ce qui finit par être explicitement proposé lorsque Wallerstein s'appuie sur un livre de George Klein (9) de 1976 qui fait la distinction entre la théorie générale et la théorie clinique ; seule la seconde qui demeure proche et au

---

8. Robert Wallerstein, *One psychoanalysis or many?*, IJPA, 69, 1988

9. George Klein, *Psychoanalytic theory : An exploration of essentials*, New York International Universities Press, 1976



ras de l'expérience clinique est réellement nécessaire et possiblement unitaire. Elle seule peut permettre un rassemblement de données empiriquement testables, reflétant l'activité quotidienne de l'analyse. Quant aux théories générales, celles qui constituent notre pluralisme parfois inconciliable, il s'agit en fait de métaphores explicatives de grande envergure qui nous permettent à chacun de trouver une forme de cohérence, de système de réassurance que George Klein juge quant à lui inutiles, et devant même être éliminées par " théorectomie ". Voilà pourquoi je parlais des conséquences radicales d'un lieu commun apparemment inoffensif et simple qui consisterait à partir de ce que nous aurions forcément en commun, à savoir l'expérience clinique... et à s'y maintenir.

D'une certaine façon, nous voici donc revenus à la case départ, celle de la complexité du rapport théorico-clinique. Et la question à l'heure actuelle est posée, du moins à la FEP, en termes de modèles. En fait, le mot de modèle, pour désigner un engagement théorique, est assez bien trouvé en fonction des objectifs affichés : il condense le caractère scientifique de l'élaboration, et les sous-entendus d'identification transférentielle ou idéale ou autre. Mais justement, à quoi reconnaît-on un modèle ?

S'il s'agit d'une sorte de réduction cohérente, ou d'une unité théorico-clinique indissociable, je peux en citer quelques-uns : le kleinisme (mais pourquoi pas alors l'annafreudisme?), l'Ego-psychology, probablement le lacanisme, certainement la *Selfpsychology* de Kohut. Je ne saurais où situer Winnicott. Je ne saurais non plus où situer Rosolato, Laplanche, ou Green, fréquemment cités dans la littérature anglo-saxonne comme modèles de contributions nouvelles. Et, par ignorance cette fois, encore moins Bion, ou Rapaport qui sont mentionnés dans l'énoncé programmatique de la FEP. Il va de soi, ou du moins c'est mon impression, que le projet implicite est de trouver un consensus, un accord de la " communauté " sur des notions de base, qui peuvent éventuellement porter des noms différents selon les fameuses " préférences " théoriques et demeurer dans ce cas équivalentes, ou constituer des notions nouvelles dont il convient alors d'avoir reconnu le champ d'applicabilité et, le cas échéant, de supériorité heuristique.

On peut imaginer, pour ce faire, plusieurs approches. Faut-il pour cela passer en revue tous les concepts théoriques l'un après l'autre et en faire un glossaire exhaustif, comme l'a proposé l'une des participantes au *working party*, pour parvenir à une langue commune? Le risque évidemment serait celui d'un travail sans fin, car il ne s'agit pas juste de langage ou de traduction, et l'on découvrirait très vite comment sous la bannière du transfert notamment, sont cachées des conceptions radicalement différentes.

Faudrait-il alors établir la liste des notions inaliénables et les passer au crible, ne retenir que les notions susceptibles de former un modèle cohérent, (faudrait-il alors trier dans Freud) ? C'était une des directions indiquées par Etchegoyen lorsqu'il posait une limite à la variabilité des concepts, en rappelant les bases fondamentales du transfert et de la résistance<sup>(10)</sup>, l'inconscient, la sexualité infantile, le complexe d'Œdipe, le conflit intrapsychique, et la réalité psychique.

Ou bien faudrait-il sélectionner des modèles précis à travers des comptes-rendus cliniques publiés, et demander à chacun de se situer par rapport à ce même matériel pour explorer les divergences parfois inattendues qui découlent en cascade de l'usage d'un concept plutôt que d'un autre ? C'est la manière la plus fréquente et la plus vive dont se déroulent les débats aux Etats-Unis. Le dernier en date figure dans le JAPA, dans la rubrique justement " *Controversial discussion* " où Jay Greenberg, un des fondateurs de la mouvance intersubjective vient de sonner l'alarme : il craint que ce modèle, dont la partie la plus visible est dans les transgressions qu'il autorise par rapport à la neutralité, ne devienne à son tour une technique figée, par l'influence mêlée des constructions théoriques et des comptes rendus cliniques convergeant tous vers une même sensibilité qu'il considère comme " une éthique ou une esthétique de la pratique ". Or il utilise pour poser ces questions un cas déjà publié et longuement commenté, s'inscrivant donc dans une

10. Freud : *Histoire du mouvement psychanalytique*, 1914: "Any line of investigation which recognizes these two facts and takes them as the starting point of its work has a right to call itself psychoanalysis, even though it arrives at results other than my own "

continuité de discussions. Ici, en l'occurrence, c'est un cas de Irwin Hoffman publié en 1994 et devenu depuis un cas de référence justement pour les tenants de l'Intersubjectivité. On retrouve dans d'autres controverses l'usage de cette reprise d'un cas publié. La discussion Arlow-Schwaber et ses suites en est un exemple (évoqué ici par D. Widlöcher). Un autre est celui d'un cas de Casement, publié en 82 et ayant fait l'objet de discussions récurrentes au cours des années, la plus récente étant de 98. Dans toutes ces polémiques, à la différence de la proposition de Wallerstein, il ne s'agit pas de considérer le matériel clinique comme un matériel brut, mais de s'interroger sur le type de narration ou de théorisation qui en est faite. Il me semble d'ailleurs que dans le passé, parfois nous procédions ainsi, c'est-à-dire dans la durée. C'est moins notre mode de réflexion à l'heure actuelle.

Ou encore faudrait-il choisir des exemples limites, accentuer les divergences, les situer dans leur histoire, les remous qu'elles ont pu susciter ou non dans le mouvement psychanalytique, les changements de langage qu'elles ont pu ou non imposer, et les convergences qu'elles peuvent produire après-coup (comme par exemple la notion d'identification projective partie des kleinien, et qui se retrouve, par le biais du contre-transfert, au coeur des préoccupations de l'analyse intersubjective) ? C'est vers cette dernière option que penchait Kernberg, avant son mandat de président : en 1993 il écrivait dans un article de l'IJPA, " Convergences et divergences dans la technique psychanalytique moderne(11)" que des convergences rassemblaient à leur insu les tenants de l'Ego-psychology, du kleinisme, de la relation d'objet chère aux Anglais, et des interpersonalistes : convergences sur le transfert, de plus en plus interprété, de plus en plus tôt, et ici et maintenant ; convergences aussi sur l'analyse du contre-transfert, sur la traduction des conflits inconscients en termes de relation d'objet, et sur la multiplicité des voies d'accès à l'inconscient, autres que le rêve tombé quelque peu en désuétude. Quant aux divergences qui lui paraissaient demeurer, elles concernaient la conception de la régression comme agent thérapeutique ou comme résistance, les expériences préverbales et le souvenir, et la question de la relation " vraie ", autant d'éléments permettant

permettant peut-être de distinguer selon lui l'analyse de la thérapie. L'idée serait alors qu'en laissant faire le temps, on trouverait un consensus dans le mouvement psychanalytique lui-même, ne serait-ce qu'en laissant se déployer des convergences qui, n'étant pas voulues, en seraient apparemment d'autant plus convaincantes.

Si je n'ai cité que des Anglo-saxons ou Présidents de l'IPA dans cette revue des approches proposées, c'est essentiellement pour ne pas préjuger des positions qui peuvent exister chez nous. Comment nous-mêmes procédons-nous quand nous entrons dans le débat sur la théorie, quel poids accordons-nous à un tel débat, non seulement dans nos discussions scientifiques, mais dans notre conception de la formation ? Sommes-nous si convaincus de cette notion de pluralisme poly-théorique intégrable ? Et plus fondamentalement, sommes-nous convaincus de la nécessité même d'un consensus ? Ou plus précisément, que va-t-on gagner à tenter de résoudre nos tiraillements : sommes-nous capables de débattre sans ennemis internes, sans la menace permanente d'être confrontés à ce qui nous apparaît comme erroné ? Dans notre institution, je ne sais pas comment nous nous situerons. Des conversations au fil du temps me laissent perplexes : les uns se plaignent d'un gommage des différences aboutissant à des réunions où l'on se rassemble dans un soigneux évitement des conflits, les autres dénoncent des oppositions irréductibles et arc-boutées sur des positions préétablies et donc indiscutables, et d'autres encore se félicitent de la diversité créative de l'APF comme marque distinctive.

Sur ce dernier point, je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'une marque absolument distinctive : c'est en effet pour cela aussi que j'ai pris des références si anglo-saxonnes, pour essayer de montrer que les contradictions, non seulement à l'intérieur de l'IPA mais aussi de l'Association Psychanalytique Américaine sont considérables et souvent explicites. Quant aux *working parties* de la FEP je ne sais pas encore comment ils vont procéder, mais les ambiguïtés fourmillent

---

11. Otto Kernberg, *Convergences and Divergences in contemporary psycho-analytic technique*, IJPA, 74, 1993

dans les textes de présentation, ce qui est déjà une façon peut-être de prendre la mesure des difficultés entrevues...

**\* Post-scriptum.**

Ce texte a été écrit avant que le *working party* de la FEP ne prenne vraiment corps ; depuis, sinon un corps, du moins un *corpus* s'est constitué à travers des échanges de courrier, des rencontres à dimension variable, et un travail effectué par certains membres au congrès de la FEP à Prague en 2001 et dans la suite de celui-ci, en liaison avec un des autres *working parties*, en l'occurrence celui dit " Clinique ".

L'orientation qui s'est dessinée et confirmée en toutes ces occasions a été de décrypter les " théories implicites " des analystes ; ces théories sont considérées comme implicites en ce qu'elles sont non dites voire non perçues par l'analyste lui-même, alors qu'elles sont mises à l'oeuvre dans la cure à certains moments, ou par la suite dans la communication analytique (les deux n'étant évidemment pas superposables). En d'autres termes, entre ce que nous croyons faire et ce que nous faisons, ou entre ce que nous disons faire (nos théories publiques) et ce que nous faisons, il existe toujours des écarts. Le *working party* se propose de les étudier, à partir de

matériel clinique rapporté par des analystes qui ont consenti à se prêter à cet exercice, non pas bien sûr dans un mode de supervision, mais pour tenter de comprendre comment la théorisation et des théories, souvent fragmentaires, sont mises au travail sur des registres différents, parfois complémentaires ou incohérents ou incompatibles au plan théorique. C'est donc une sorte de cartographie de tels décalages qui se dessine à travers les discussions de ce groupe, et la recherche des raisons possibles qui peuvent en rendre compte. Au passage, cela fait surgir en pleine lumière nombre de malentendus insoupçonnés dont l'explicitation ne réduit pas, loin de là des divergences manifestes, mais permet dans certains cas d'en tirer les fils théoriques beaucoup plus loin que prévu, et de ne pas les réduire à des questions de préférences.

On entrevoit en quoi ce projet qui s'attache à la théorisation privée se situe à distance des deux tendances que j'ai pu évoquer, tant en ce qui concerne l'évaluation des théories (publiques) en fonction de leur rendement thérapeutique, que la recherche d'un consensus clinique minimal. On entrevoit aussi combien il est difficile d'anticiper les mouvements de balancier ou de déplacement que peut susciter la remise sur le chantier de cette question sans cesse débattue de notre appréciation du théorique.



## *Les raisons de l'amentia*

Jacques André

Un homme, à moins que ce ne soit une femme, est allongé sur un divan. Un mur, une bibliothèque, une fenêtre lui fait face. Il parle à voix haute, à moins qu'il ne reste silencieux. Son propos se soucie peu de sa propre logique, il se laisse guider par ce qui lui vient à l'esprit. Derrière lui, assis dans un fauteuil, regardant ailleurs ou les yeux fermés, un autre homme, une autre femme, un inconnu n'écoute pas ce que dit celui qui se tient allongé, ne l'écoute pas dans l'espoir d'y entendre quelque chose. Sans doute faut-il pouvoir s'accorder un minimum de folie, tant pour se soumettre à pareille entreprise que pour y convier autrui.

Celui-ci est à peine allongé qu'il égrène son chapelet d'ordures. Insultes et grossièretés... avant de se relever et de prononcer un "Au revoir, Monsieur" aussi compassé que son costume gris. Celle-là halète plus qu'elle ne respire et laisse les mots la conduire jusqu'au bord des premières sensations génitales.

Étrange situation où "tout est signe", ce qui avec Lacan peut aussi bien se dire de la psychose. Tout est signe, les mots comme les faits et gestes. En même temps qu'elle parle, elle joue avec sa pince à cheveux, bouche avide ou vagin dental, mâchoires qui ne cessent de se fermer ou de s'ouvrir sous les yeux de celui qui se tient derrière elle. Amener l'analysant à dire ce qu'il ne sait pas, le conduire en un lieu où le psychotique est déjà installé : dans l'ignorance de la langue qu'il parle. La règle fondamentale n'a d'autre but, qu'on ne saurait confondre avec l'exigence de l'aveu. L'insu, l'ignoré n'est pas le caché. C'est l'inconscient à fleur de mots que l'économie de la règle espère induire. Il est d'autant plus aisé d'écouter la parole d'un patient comme on écoute un rêve que cette parole se laisse travailler par le travail du rêve. Ce qui n'est possible qu'au prix d'une perte, plutôt d'une mise à l'écart, celle de la réalité. Ne laisser nul : "c'est comme ça parce que c'est comme ça", où

l'analysant pourrait se rabattre, se réfugier. L'oreille de l'analyste y veille qui surprend la résistance là où les choses voudraient n'avoir d'autre signification qu'elles-mêmes et cesser de faire signe. De façon provisoire, ce que l'on nomme "réalité" pourrait ainsi se définir : sinon ce qui n'a pas de sens, mais ce dont le seul sens serait propre, non-interprétable.

Par l'instauration de la situation analytique, l'analyste chercherait à constituer les conditions de possibilité de ce qui, dans la psychose, serait une donnée immédiate : qu'on le formule du point de vue de l'inconscient, en indiquant qu'il s'y manifeste à ciel ouvert, ou du point de vue de la réalité, en remarquant qu'elle y est sinon perdue, plutôt abolie, congédiée. En refusant à la réalité jusqu'à son indice, l'écoute également flottante espère entendre se rejoindre la parole de l'analysant et le fonctionnement des processus primaires.

Si l'on suit ce raisonnement jusqu'à ses dernières conséquences, on aboutit à un décalque presque parfait, sinon de la cure et de la psychose, mais des positionnements psychiques de l'une et de l'autre. Ce trop simple constat entraîne un autre : comment le geste d'interprétation-déliation de l'analyste pourrait-il surprendre, dessaisir, bref analyser ce dont il ne serait que la copie conforme ? Quel sens y aurait-il à inviter à la déréalité quelqu'un qui n'y serait déjà que trop affronté ? Sans même en appeler au transfert et à l'opposition du narcissique et de l'objectal, le trop d'homologie interdirait à lui seul à la psychanalyse de se mêler de psychose.

Un tel raisonnement souffre à l'évidence de généralisation et d'abstraction, à l'image de cet improbable singulier : la psychose. Quand il aborde celle-ci à partir de la question de la réalité, de la perte de réalité, Freud sollicite régulièrement le même exemple : l'*amentia*, la confusion hallucinatoire aiguë,

dont il ne manque jamais de rappeler l'"auteur", ambivalence à l'appui : son vieux maître Meynert, le "sacro-saint pontife" Meynert. Entre la réalité et l'*amentia*, dans les mots de Freud, la rupture est en quelque sorte à double entrée. D'un côté, elle résulte d'un déni : le déni d'un événement, quelque chose dans la réalité d'insupportable qui fait qu'à la réalité, la psyché renonce. Et Freud d'évoquer ces images asilaires d'Epinal : la mère, tombée malade à la mort d'un enfant, qui berce inlassablement dans ses bras un morceau de bois ; ou la fiancée dédaignée qui, depuis des années, attend Désiré dans ses plus beaux atours. L'autre entrée, presque inverse, dans la question, sensiblement plus présente dans le propos de Freud, est aussi me semble-t-il ce qui motive son intérêt : *le moi, terrassé par le ça, se laisse arracher à la réalité* (1). Où la réalité est moins déniée qu'elle n'est emportée par le courant, celui du monde interne, de la réalité psychique, du débordement pulsionnel. Quand plus rien n'arrête l'éruption de l'inconscient. Les "souhaits d'enfance éternellement incoercibles" occupent toute la place, le moi se crée "autocratiquement un nouveau monde", conforme celui-là aux exigences du ça. L'idée est celle d'une psyché qui, suivant les voies formelle, temporelle et topique de la régression, se serait définitivement installée dans la situation d'accomplissement de souhait hallucinatoire, comme aux plus beaux jours de l'expérience primitive de satisfaction.

L'*amentia*, l'idée de l'*amentia* que Freud s'approprié, subit un destin original. Elle est présente du début à la fin de l'oeuvre. C'est encore elle qui sera sollicitée dans *L'avenir d'une illusion* ou le *Malaise dans la culture*, quand il s'agira de rendre compte de la religion comme système d'illusions de souhait, comme délire de masse. Mais, à cette présence continue ne correspond aucun véritable développement, aucune reprise analytique du tableau clinique de référence. La chose est évoquée en quelques mots, au plus en quelques lignes, toujours organisées autour de la même image : celle d'un inconscient ou d'un ça, l'*amentia* se décline dans les deux topiques, qui serait devenu toute la réalité psychique. Bref, la représentation d'un hallucinatoire régnant sans partage.

Rien à voir avec les réflexions très élaborées de Freud quand il raisonne à partir des tableaux cliniques psychotiques : qu'il s'agisse de la paranoïa, de la mélancolie et même de la schizophrénie : que l'on songe aux quelques pages célèbres sur le "langage d'organe" dans l'essai sur l'inconscient.

L'association régulière du nom de Meynert au mot de l'*amentia* est d'autant plus remarquable qu'il ne reste à peu près rien de la théorie de celui-ci dans la reprise qu'en fait Freud. L'ouvrage de Meynert, pour lequel on dispose d'une traduction de Christine Lévy-Freisacher (2), fait état d'une conceptualisation principalement neurophysiologique, centrée sur l'idée d'une désagrégation de l'organisation associative, le tout relié à des états très dissemblables : il y a autant de manifestations diverses, note Meynert, qu'il y a de malades. Non seulement Freud fait bon marché de toutes ces distinctions, mais l'idée qui lui tient à coeur, celle d'un accomplissement de souhait que nulle réalité entrave, lui vient, à travers l'expression de *Wunscherfüllung*, de Griesinger et non de Meynert.

À ces considérations historiques s'en ajoute une autre. Dans le champ de la psychiatrie allemande, l'entité nosographique de l'*amentia* que Meynert avait cru pouvoir isoler, sort mal en point des premières critiques de Kraepelin (en 1899). Et le coup de grâce lui est porté en 1916, par Bleuler. Il faut attendre la fin des années soixante (Painkholof), pour voir l'*amentia* faire une brève réapparition, mais dans un tout autre sens, celui des psychoses puerpérales.

L'attitude de Freud à cet égard me semble très proche de celle qu'il adopte vis-à-vis du débat sur le totémisme. Les thèses de Frazer sont aussi malmenées du vivant de Freud que le sont celles de Meynert sur l'*amentia*. Rien, là, cependant qui le pousse à remanier ses références. Qu'en penser sinon que totémisme et *amentia* valent moins en la circonstance pour eux-mêmes, dans l'autonomie de leur champ respectif : anthropologie et psychiatrie, qu'à l'intérieur de l'expérience analytique, au titre de métaphores. L'*amentia*, c'est l'image de la privation d'esprit, de la

1. OCF XVII, p.5.

2. C.Lévy-Freisacher : *Freud-Meynert, l'amentia*, PUF, 1983.

déraison, d'une folie ayant largué toutes les amarres. Il n'est pas exclu que reprenant le mot, Freud ait eu davantage à l'esprit les remarques moyenâgeuses de Saint-Thomas ou renaissantes d'Erasmus sur le sujet, que les considérations corticales de Meynert.

Se déplaçant de la nosographie psychiatrique à l'espace théorique et pratique de l'analyse, l'*amentia* gagne en force d'évocation ce qu'elle perd en valeur descriptive. Elle se charge de signifier l'hallucinatoire comme l'une des dimensions, aussi essentielle que primitive, du traitement psychique, et d'abord de l'auto-traitement. Il est frappant de voir de quelle manière Freud inscrit l'*amentia* dans la continuité de la vie psychique "normale" comme sa forme extrême. "La plus frappante et la plus extrême des psychoses" a d'abord le "mérite" d'être ce que la névrose se refuse d'accomplir. Elle est ce que la névrose n'est pas, son positif. Ce qui la laisse sur le même plan qu'elle : simplement le rapport de force entre le moi et le refoulé s'est ici complètement déplacé au détriment du moi.

Entre le rêve et l'*amentia* ainsi entendue, aucune différence de nature, et Freud n'évoque guère l'une sans mentionner l'autre. "La parenté interne de l'*amentia* avec le rêve normal ne peut être méconnue", écrit-il. L'idée, l'image plutôt, de l'*amentia* est celle d'une vie psychique qui serait entièrement passée au rêve, de jour comme de nuit, sans reste. Lorsque Freud évoque "l'anodine psychose" du rêve ou le rêve comme "psychose normale de l'être humain", c'est toujours dans un contexte où le rêve, et non la psychose, est son objet de réflexion. Nous sommes au cœur, me semble-t-il, de ce que Pierre Fédida nomme "le fonctionnement métaphorique des concepts" ; mais on pourrait également parler de leur dérivation ou de leur détournement. Le rapprochement du rêve et de la psychose nous parle du rêve, il est moins sûr qu'il nous dise quelque chose de la psychose. Entre le rêve et la version freudienne de l'*amentia*, c'est le premier qui fournit à la seconde son modèle, celle-ci n'étant jamais que le passage à l'absolu du premier.

La confrontation serait ici nécessaire avec la question du rêve dans les psychoses, de ce qui en fait la spécificité, représentations disloquées, séparées les

unes des autres par des abîmes d'angoisse ; même s'il est bien difficile de faire la part de ce qui revient au rêve lui-même et à son impossible récit. On sait les efforts de Bion pour s'approcher de cette question. Le patient psychotique ne se meut pas dans un monde de rêve, écrit-il, mais dans un monde d'objets qui généralement constitue le matériau des rêves.

Le thème de ces samedis souhaite maintenir en tension les psychoses d'une part, le paradigme de la psychose dans la cure d'autre part. Il n'est pas certain que "psychose" dans les deux cas ait même signification, et surtout se situe dans le même plan. La formule retenue en intitulé, "le paradigme de la psychose dans la cure" - et ce qu'elle évoque : la liberté de l'association, l'écoute de la parole comme on écoute un rêve, les mots traités comme des choses (par l'oreille de l'analyste), la déréalité du dispositif, voire le délire de la construction -, cette formule me semble relever d'un usage métaphorique de la notion de psychose. La psychose, ainsi entendue, offre à l'analyse le paradigme, plus justement peut-être la métaphore, des lieux psychiques de l'analyste ; quand la névrose lui propose le paradigme de l'analysable.

La distinction de la psychose, disons selon le propre et le figuré, est parfois rendue sensible par Freud lui-même. A quelques mois d'intervalle, en 1924, il commet deux articles à la fois très proches et sensiblement différents : "Névrose et psychose" et "La perte de la réalité dans la névrose et la psychose". Le premier procède à grands traits, à la recherche d'une formule qui pourrait réunir en un seul énoncé les deux registres et c'est très logiquement que l'*amentia* et le rêve, leur consubstantialité, se trouvent sollicités. Le deuxième texte est beaucoup plus nettement un texte sur les psychoses - quitte à forcer un peu l'opposition -, avec pour effet d'effacer tout simplement la référence, et au rêve, et à l'*amentia*. Le déplacement le plus significatif de l'argumentation concerne la "réalité". Là où l'image de l'*amentia* faisait tout disparaître, la psychose se contente de contraindre le moi à se retirer d'un "morceau de la réalité". L'hallucination triomphante est au centre du premier texte, le développement d'angoisse guide le mouvement du second.

L'écart entre "psychose" et "psychose", selon qu'il s'agit des psychoses ou du paradigme de *la* psychose dans la cure, n'est pas sans conséquence sur le débat post-freudien concernant l'extension de la psychanalyse au traitement des psychotiques, ou des états psychotiques. L'objet-source du "paradigme de la psychose dans la cure", c'est le refoulé. Comment en permettre l'expression ? La métaphore freudienne de la psyché qui soutient ce modèle peut être décrite (cf. NRP, n°10, 1974) comme un réseau ferroviaire ou neuronal, caractérisé par une circulation de l'énergie selon le déplacement, la condensation, l'association. Au regard, à l'écoute plutôt de ces mouvements divers, l'analyste est, comme l'on voudra, un aiguilleur ou un dérailleur.

Mais s'il s'agit des psychoses, le moi, et non plus le refoulé, est au principe du questionnement. "Dans les psychoses graves, écrit Freud, les pulsions du moi elles-mêmes se fourvoient sur un mode primaire". Et la métaphore de la psyché ne peut plus être la même. L'animalcule protoplasmique chasse les chemins de fer, au réticule se substitue la vésicule. La psyché se fait "masse protoplasmique", sorte de moi-peau aux limites du dedans et du dehors, sous la menace permanente de l'intrusion et de la désorganisation. Quelle place peut-il alors être faite à l'analyste, sinon celle de présider aux travaux de restauration ? On sait que Freud n'était guère optimiste sur le sujet, sans pour autant fermer la porte. Peut-être le renoncement à l'analyse des psychotiques n'est-il que provisoire, écrit-il dans l'Abrégé. Peut-être "ne durera-t-il que jusqu'au moment où nous aurons découvert, pour ce genre de malades, une méthode plus adaptée" - mais il disait déjà exactement la même chose 30 ans plus tôt.

Il est frappant, à la lecture de ceux qui ont poussé le plus loin l'extension de la technique psychanalytique

aux psychoses, exemplairement : Bion, Rosenfeld, Searles, que la totalité de leurs textes cliniques se situent sur le terrain des schizophrénies, là où le moi se divise, se morcelle à l'infini. Remarquable encore que leurs élaborations semblent s'inscrire dans la suite directe de l'indication laissée par Freud sur la "bizarrerie" (mot de Freud avant de devenir mot-clé de l'oeuvre de Bion), qui naît de ce que le moi peut "éviter la cassure de tel ou tel côté en se déformant lui-même en se fissurant ou en se divisant."

L'idée freudienne de l'*amentia* participe encore du modèle du refoulement même si, en la circonstance, celui-ci se trouve balayé par l'explosion pulsionnelle. Ceux qui prolongent l'interrogation pratique et théorique sur les psychoses, à partir des fissures du moi, Bion le premier, situent d'autant moins leur réflexion dans la perspective du refoulement qu'ils soulignent que l'appareil à refouler lui-même se trouve, dans ce cas de figure, au moins partiellement détruit.

Les psychanalystes des psychoses sont tous des héritiers de la deuxième topique, et d'une métaphore de la psyché-vésicule, indissociable de l'introduction du narcissisme. La confrontation avec Lacan ne manquerait pas d'intérêt. On sait la place privilégiée qu'occupent les psychoses dans sa construction théorique - que l'on pourrait presque entièrement déduire de la forclusion du Nom-du-Père. Mais cela le conduit loin de Bion et de quelques autres, dans un refus plus radical encore que celui de Freud, de l'idée d'un traitement psychanalytique des psychoses. La clôture sur elle-même de la structure *y* est pour beaucoup, ainsi que le privilège accordé à la paranoïa, il resterait à se demander dans quelle mesure la référence principale de Lacan à la première topique et à son modèle réticulaire de la psyché - la chaîne signifiante - ne joue pas également, à l'endroit de cette fermeture, un rôle essentiel.





# Emma

Joël Bernat

*" Évoquer, dans une ombre exprès, l'objet tu,  
par des mots allusifs, jamais directs,  
se réduisant au silence égal,  
comporte tentative  
proche de créer" (1).*

## **Inscription : ou les possibles destins des premiers mots**

Il y a plus de dix ans, lors d'un séminaire, la discussion abordait la question psychotique. Je ne sais plus ce que j'avais pu dire, mais en retour, un collègue me répondit que j'avais " un certain goût pour l'exotisme(2)." J'en fus gêné, intrigué, puis, après-coup, flatté. Peu après, ce collègue me téléphone pour me demander si j'ai de la place pour une de ses cousines de trente ans qui présente une "psychose hallucinatoire (3)." Et il m'informe, à peu près, des éléments suivants :

- Elle est soignée depuis une dizaine d'années, allant de traitements en hospitalisations, selon l'alliance du père et d'un psychiatre(4). Actuellement, elle est "assommée " par une lourde médication ;

- Le collègue essaie de convaincre le père pour qu'il accepte un autre abord, mais les quatre précédentes tentatives, auprès d'analystes, échouèrent assez rapidement du fait que Emma fut prise d'hallucinations, toujours les mêmes (5) (hallucinations où elle est brûlée vive, en général devant un hôpital), ce qui entraîne son hospitalisation ;

- La situation m'est dite " critique " et qu'il y a un "défi" : je suis sa dernière chance pour lui éviter une "carrière asilaire définitive" et "l'arracher à une psychiatrie lourde ". Lui ne peut pas la prendre, il s'est occupé des quatre autres sœurs... il en a assez, et puis, " elle est un peu simple, c'est la plus touchée..." ;

- Pour finir : " Vous devez savoir que tout a commencé lorsqu'elle avait cinq ans : elle a assisté à la mort de sa mère, brûlée vive devant elle, sa robe s'étant enflammée à la cheminée "... (6)

Mon accord étant donné, le collègue réussit à convaincre le père et rendez-vous sera pris par la tante d'Emma. Pourquoi la tante ? C'est elle qui a élevé Emma depuis l'âge de cinq ans et qui fait donc office de mère. Cette vieille dame vit seule et a consacré sa vie aux cinq filles de son frère.

## **La première rencontre**

Une vieille dame, maigre et sèche, accompagne Emma, jeune femme en jogging, bouffie, aux chairs flasques, au teint cireux, qui se laisse tomber dans le fauteuil et reste silencieuse. Je sens son inquiétude et lui explique ce qui a pu m'être dit à son sujet, par qui et pourquoi, puis l'encourage à me conter ses précédentes expériences thérapeutiques, dont il ressortira les points suivants :

- le silence des uns ;
- les injonctions morales des autres (" secouez-vous !") ;
- et, enfin, le fait qu'ils lui parlaient toujours de sa mère (7).

---

1. Mallarmé S., "Variation sur un sujet : Magie", in *Divagations*, Gallimard 1976.

2. Soit le goût pour ce qui est étranger, rapporté de lointains pays, de retour d'une forme d'exil...

3. Toul diagnostic est pris dans un transfert et en dit quelque chose.

4. Alliance des pères pour quelle assignation répétée ?

5. Ce qui indique l'insistance répétitive d'un "noyau de vérité".

6. Me voici *prévenu* : le lien est immédiat avec ses hallucinations.

7. Soit la conviction du thérapeute en un traumatisme originant. Mais c'est contre le transfert.

Je lui demande alors ce qu'elle attend de nos rencontres :

- elle a confiance en moi car je suis recommandé par son cousin (8) ;
- et elle veut, me dit-elle en larmes, " retrouver sa joie de vivre ".(9)

C'est cette dernière parole qui me convainc en m'évoquant celle de Lacan à St. Anne : " ce n'est pas un cas foutu !". L'on convient de quatre séances par semaines. Mais trois points sont à noter :

- je ressens une petite fille en face de moi, qui ne fait que parler du père et de ses substituts (psychiatre, cousin) ;

- fait unique jusqu'alors et toujours actuellement : je ne l'ai reçue, chaque fois, qu'une demi-heure, tant elle et moi étions " épuisés " ; ce temps se serait-il imposé de lui-même comme temps psychique commun (10), ou bien comme temps contre-transférentiel ?

- repartant de ce premier rendez-vous, Emma s'effondra de nouveau lourdement dans l'escalier, criant "au secours !". Je suis ressorti l'accompagner jusqu'en bas.

Mais je suis intrigué : deux "chutes", présentées en arrivant et en repartant : est-ce la présentation, la mise en acte de l'agonie psychotique ? Or, ce sera plutôt l'idée d'une sexualisation qui l'emporte en moi, comme si elle était nécessaire, sous la forme d'une conviction de quelque chose d'hystérique, et non pas psychotique.

Autre point : d'emblée, je sais (c'est du savoir et non de l'expérience, il y a donc du déni) que je m'engage pour un bail ; face à cette étendue sans limites me vint aussitôt l'idée que cette cure se finirait avec la mort du père. Ouf, une limite ! Aujourd'hui, outre l'aspect défensif, je mesure l'aspect écran, névrotique : derrière la figure du père, il y a celles de la mère et de la tante, son substitut. C'est donc, me dis-je maintenant, avec la disparition de la tante que cela se jouera ! (11)

#### **Premier saisissement du transfert.**

Quelques temps après, rentrant chez moi, je suis

à l'arrêt d'un feu rouge, sur une grande artère où elle habite (12). Lorsque je trouve le temps du feu un peu long, une de mes habitudes est de me demander : "est-ce un feu rouge ou un incendie?" Je suis aussitôt envahi, terrassé par une vision où mes enfants brûlent dans leur maison ; et me voici me dépêchant pour les sauver, tout en sachant par ailleurs que cela est irraisonné. À côté de ce conflit, émergeait une pensée, celle d'une *exclusion* : " on ne veut pas que je sois heureux "... Si ce on me semblait parfaitement indéterminé, l'assertion, elle, me semblait parfaitement vraie.

C'est seulement le soir que le lien se fit entre ma vision (13), Emma et la scène : je les avais totalement oubliées le jour même d'une séance (14). Ainsi, ce transfert sous forme de vision, représenterait différents éléments :

les hallucinations d'Emma, où c'est elle, l'enfant, qui brûle et non la mère ;

si ma vision représente bien quelque chose de l'hallucination, il y a néanmoins des déformations, notamment deux :

- il n'y a pas de mère représentée et un père absent (le sien ou moi), qui est *hors*, rejeté à l'extérieur de la scène : l'enfant est seul. Déformation qui dit aussi ma place transférentielle (du côté des pères, hors) ;

- cette absence de la mère indique aussi autre chose : cet événement, ou avènement, eut lieu après trois ou quatre mois de cure. Jusqu'alors, il ne fut jamais question, en séance, de la scène " traumatique ", ni même de la mère : ce n'est qu'à ce moment-là que je le réalisais.

---

8. Donc un transfert existe, mais latéral.

9. Serait-ce l'énoncé du sexuel absent ou recherché, ou bien quelque chose du côté du jeu perdu de l'enfant ?

10. Ou limite du supportable qui vient se marquer en un passage à l'acte ?

11. Mais c'est encore chercher un événement traumatique ! donc névrotisation...

12. C'est en écrivant ces notes que je m'en aperçois ! ...

13. Lors du premier jet d'écriture, c'est à moi que j'attribue l'hallucination, et non une vision, alors que c'est bien Emma qui hallucine.

14. Face à une telle évidence, une culpabilité s'est d'abord manifestée comme résistance à l'analyse de ce transfert.

En effet, Emma ne parle que de son père. Ce père qui lui envoie des messages par le biais de publicités à l'arrière des bus de ville (15), messages suscitant une terreur représentée par la guerre, le soldat pillard, violeur, assassin, la ville en feu, etc.(16) Un autre point de terreur, est une " vision" (c'est elle qui le dit, ici), en fait un cauchemar ancien et répétitif : lors d'un enterrement, son père est poignardé " à mort " par des inconnus, et plus tard, ce sera par elle... Cette image la terrorise. Mais cela lui permettra d'énoncer sa colère envers lui, liée au fait qu'il ait abandonné ses filles pour aller vivre avec sa secrétaire.

Au sujet des relations sexuelles, il y a deux éléments qui reviennent avec insistance :

- elle ne peut en avoir car son père lui interdit ;
- elle ne peut en avoir car " elle n'a jamais vu ses parents ".

Par rapport au *vu*, un aspect est agi en séance : elle ne supporte absolument pas que je la quitte des yeux (nous sommes en face à face), convaincue que, si mon regard s'en va flâner *hors* d'elle, je ne suis plus là, plus pour elle : je l'abandonne.(17)

Évidemment, à ce moment-là de la cure, le thème de l'abandon se liait, pour moi, à un élément d'histoire "réelle " : elle a perdu sa mère. J'étais dans la collusion des thérapeutes, ou dans le névrotique (l'horreur de voir sa mère brûler vive). Mais l'événement transférentiel suivant l'indiquera : la mère perdue comme objet est ici une construction névrotique ; pour Emma, c'est le lien qui est perdu, le lien comme *holding*, le lien que porte et figure le regard. Non pas "l'objet est perdu", perte subie type de la névrose, mais un agir, quelque chose d'actif : " l'objet me jette ".

En rester à la perte de l'objet est une sorte de répétition du rejet du psychosé, une forme de *être tenu / se tenir hors* transfert (18).

#### Un moment " psychotique " du transfert ?

Quelque temps plus tard ; sur ma gauche, il y a une fenêtre. Ce jour-là, je ne sais plus, là aussi, de quoi nous parlions. Mais je me suis surpris, ou plutôt

éveillé, à lui parler en faisant de ma main gauche un geste lent et répété vers la fenêtre comme si j'écartais un rideau ou un voile. À ce moment-là, je réalise que cela fait quelques séances que j'ai ce " tic "(19) chaque fois que je lui parle, tic dans lequel je ne peux pourtant pas me reconnaître : ce n'est pas moi, ce n'est pas à moi et pas même étranger, et j'en ressens, non pas une étrangeté inquiétante, mais j'éprouve une autre personne, je suis pris au corps, il y a une présence autre : " comme " une dépersonnalisation (20)?

J'en suis tellement saisi (ou bien, je suis dessaisi, "hors de moi") que j'interromps ma phrase pour lui faire part de mon étonnement : "c'est curieux, chaque fois que je vous parle, je fais ce geste vers la fenêtre, comme si j'écartais quelque chose !". En le disant, je ressens que j'expulse quelque chose.

Il s'ensuit un long silence qui me laisse le temps de me sentir "hors du coup", fou, idiot, etc. (autant d'états de détresse psychique), comme suite à un passage à l'acte ou bien le dévoilement d'un trop intime (sexuel) (21). Lorsque je la regarde de nouveau, son regard est fixé sur moi, tendu, puis elle finit par me dire : "c'est ce qu'a fait ma mère, elle m'a mise dehors, elle m'a poussée dans le jardin, elle m'a jetée, elle m'a abandonnée." Et il y a de la rage dans ses propos.

C'était la première fois qu'elle parlait aussi directement de sa mère.

15. Malgré la forme délirante (le délire porte sur l'intention) il y a un élément de vérité, car ces publicités existaient réellement.

16. Soit autant de fragments de remplacement, fragments pris à la réalité actuelle des informations télévisées par exemple, en lieu et place de fragments plus anciens, tels que la destructivité du père et son désir de meurtre sur sa fille.

17. Être désiré dans le regard de l'autre, ou le miroir du regard maternel. Mais, surtout, ces regards fixent, figent le corps, trop présent : mais pour donner forme à quoi ?

18. *Curieusement*, cette première partie de la cure fut très influencée par l'approche de Lacan. Mais cette influence va cesser, à mon insu, avec le moment suivant.

19. Soit une façon névrotique de s'approprier ce moment conte la reconnaissance du transfert. Soit une façon de "se reprendre ".

20. Comme, car je ne crois pas en avoir eu l'expérience vécue.

21. Donc un vécu de transgression.

À partir de là, bien des choses se sont éclairées sur l'omniprésence de l'exclusion et de ses modes de répétitions ou représentations agies en séance. Peut-on penser que l'omniprésence du père dans sa parole, figurant un agent d'exclusion, n'était qu'un écran contre le premier agent, n'était qu'un fragment plus récent remplaçant un plus ancien ?

En tous cas, il a donc fallu un transfert *d'acte, en acte*, et sa reconnaissance, pour qu'un transfert analytique puisse s'établir.

Longtemps après, j'ai réalisé que c'est à ce moment-là que j'ai cessé de penser la psychose avec Lacan.

#### Quelques rapides commentaires

Comment dire, partager la rencontre avec le psychosé ?

Sans névrotiser, sexualiser ou théoriser des lieux et des objets, c'est-à-dire en fait théoriser son contre le transfert ?

Sans délirer avec lui, emporté dans un exil de soi (la contamination paranoïaque, par exemple, qui pousse à faire système par l'unification des fantasmes en du Un : par exemple, les périodes de Fließ, l'orgone de Reich, l'infériorité d'organe d'Adler, le traumatisme de la naissance de Rank, etc.) ;

Sans rester à distance, à l'abri d'une clinique et d'une théorie comme autant de boucliers élaborés par d'autre.

Comment rendre compte des moments d'exil de soi, ou de colonisation (l'autre en soi), des moments de clivages, notamment des affects, autant de moments où le transfert opère. Ce sont des questions, auxquelles je ne répondrai pas aujourd'hui.

En revanche, ce que je peux affirmer est que l'étude du transfert psychotique, de même que, par exemple, celle de l'induction et du transfert de pensées, sont des voies royales pour l'approfondissement du phénomène transférentiel, et particulièrement pour le "transfert d'agirs (22) " : et il y a, d'ailleurs, à se demander s'il est spécifiquement psychotique.

#### 1 - Y a-t-il un contre-transfert spécifique dans

#### la cure du psychosé ?

a : un premier aspect serait celui de la "névrotisation de la psychose (23) ", lorsque l'analyste oppose une de ses élaborations, un savoir a priori clinique ou théorique, pour ne pas être touché, exilé, par un transfert.

L'exemple est ici celui de la "scène d'horreur " : une mère brûle. Mon collègue, les analystes précédents et moi-même sommes dans le névrotique lorsque nous élisons une scène spécifique sous couvert de traumatisme, mais qui a en fait une fonction de cadre, de bordure, c'est-à-dire de défense, tel l'objet en général, mais pour l'analyste :

– border, cadrer l'horreur ainsi objectifiée contre toute invasion : une mère, ou la miennne, brûle, et c'est mêlé de désirs, de fantasmes, de sexuel, de symbolique, tout en restituant l'horreur, l'effroi, mais un effroi élaboré et ramené à un danger et, ainsi, refouable.

– cadrer l'origine : quelque chose est posé comme traumatique, comme objet donc, et devient représentation - couvercle, tenue pour source de l'organisation psychotique : c'est un semblant posé a priori pour mettre un point, ou un terme, à l'agonie, au "sans cesse ", peu importe : ce qui vient effacer quelque chose. Car l'horreur n'est pas celle d'une scène et sa réalité, mais celle du fantasme. L'idée délirante d'Emma est le fruit de l'élaboration fantasmatique classique (que vient barrer, méconnaître l'idée du traumatisme) :

j'aime ma mère ;

ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle ;

elle ne m'aime pas, elle me hait.

La pensée : " elle a perdu sa mère et l'amour " opère

22. C'est-à-dire quand quelque chose a eu lieu mais n'a pas trouvé de lieu pour s'élaborer, être représenté, et se répète donc sous cette forme (motrice) dans le transfert à cette fin. Parfois hors, c'est-à-dire à la porte, dans la rue, etc.

23. Dans le sens d'une mentalisation, intériorisation (par jugement d'attribution) d'un conflit, mais représenté au sens de *vertreten* et non comme *Vorstellung*: le conflit est pris en propre par l'analyste, et non reconnu (jugement d'existence) dans sa dimension de transfert.

la négation de cette élaboration fantasmatique, ce qui fait de la scène un objet, une origine, et non la figuration, voire, le souvenir-écran ce cette fantasmatique.

En m'informant, en me prévenant, m'inscrit-on dans une collusion du névrotique face au psychotique ? Une position contre le transfert d'emblée, qui centre sur le souci névrotique pour l'objet, et non plus sur la question psychotique du lien. Une trace de cela est repérable dans l'élément suivant : la mère est dite "morte brûlée vive", alors que Emma me racontera qu'elle a agonisé un an ou deux aux Grands Brûlés et qu'elle allait la voir chaque dimanche avec ses sœurs et sa tante. Et c'est là que se répétait le rejet puisqu'elle ne la prenait pas dans ses bras (24). De plus, Emma ne décompensera qu'à l'âge adulte autour d'une histoire amoureuse refusée, rejetée par le père: il barre toute sexualité de sa fille, l'empêche de *s'enflammer?* (25) Ce qui répète le rejet " d'être dans les bras ".(26)

**b** : un autre aspect contre le transfert serait celui du co-délire, une sorte de contamination par non-reconnaissance d'un transfert et d'un rejet agis en séance. C'est-à-dire pas forcément un délire à deux, en masse, aux contenus de représentations partagés, mais une forme d'interprétation dont la mise en actes répéterait sur le psychosé le mécanisme du rejet : par exemple, s'en tenir à une perte d'objet (la mère perdue) répéterait et maintiendrait le rejet du lien (l'exclusion vécue par l'enfant, répétée par le centrage sur la mère). Dans notre exemple, ce qui semble s'offrir comme noyau de vérité *a priori* (27) (une mère brûle) reçoit en fait des contradictions majeures :

- ce n'est pas le vécu d'Emma : ce qui la traumatise c'est le rejet répété, le geste, l'agir, l'acte de sa mère. Elle ne perçoit pas la dimension de soin, de sollicitude, de protection, de sacrifice (la mère pense à son enfant et non à elle, et Emma ne dira jamais " maman ") ; à ne parler que de la mère, créé une insistance répétant la scène et le rejet : soit une façon de la pousser de nouveau par la fenêtre (il ne reste à Emma, en écho, qu'à se mettre hallucinatoirement dans le feu, à la place de la mère,

le feu comme lieu de l'intérêt, sinon du désir de l'analyste, son *Wunsch* (28) que Emma interprète comme geste de la mère) ;

c : L'analyste pris dans cette conviction et interprétant depuis cette position contre le transfert, produit à son tour une sorte d'opération délirante : il remplace un fragment de réalité par un autre plus récent (l'objet perdu, remplace le lien perdu), ce qui répète le rejet d'Emma. C'est-à-dire qu'à une conviction délirante répond une contre-conviction délirante, la conviction de l'analyste (dans un transfert non-reconnu en lui) : conviction d'une origine, d'un diagnostic, d'un objet. Position princeps contre le transfert, lit de conceptions, de théorisations à suivre comme autant de renforcements, de formations secondaires du fantasme.

L'analyste pris dans le transfert de la répétition du rejet centre aussi sur l'objet *feu*, qui n'est pas l'élément important puisque, pour Emma, c'est le lien, le *geste de rejet de la mère*, élément qui sera transféré. Le feu est plus lié à la question des hommes et donc du père, et ce " centrer sur " le feu rejette cette dimension du geste de la mère pour en rester à l'univers des pères, sinon du sexuel, (et donc occuper cette place dans le transfert, bien plus confortable car bien plus névrotique). Le feu est l'investissement d'un fragment contigu, dans la scène, mais déplacé comme pour le fétiche.

## 2 - Y a-t-il un transfert spécifique de la psychose, ou de l'élément psychotique ?

24. Ce qui s'est répété lors de l'accueil d'un an chez la grand-mère paternelle.

25. Cela centre, obsède, l'écoute sur le feu, insistance de l'analyste qui circule dans le transfert, et mis en actes par l'hallucination (pour faire jouir l'Autre, disait Lacan).

26. Le lien au père ne fait que reprendre et répéter celui à la mère tout en l'occultant, d'autant que le lien à la mère était non mentalisé, hors lieu, rejeté. Le père donne un lieu, mais comme substitut - donc cela ne traite rien - qui permet une tentative d'auto-guérison par le délire : mais sur la base d'un fragment plus récent (le père) qui remplace un plus ancien (la mère).

27. Donc comme *conviction (pseudo) délirante*, comme en écho à celle d'Emma : elle ne m'aime pas, ce qui se répète à l'hôpital : elle ne me prend pas dans ses bras. Ce bras qu'elle réclame pour ne pas chuter et qu'elle se cassera lors d'une chute, dans la rue, après une séance. Mais, au lieu d'halluciner...

28. En tant que construit par son savoir, ses théories sexuelles infantiles, etc.

Il y a un temps premier, plus ou moins long, ce n'est pas qu'il ne se passe rien (sinon au sens que ne s'instaure pas de névrose de transfert : mais pourquoi attendre du refoulé quand il y a du rejeté ?) ; c'est un temps pour l'installation d'une *psychose de transfert*, transfert du rejeté. Temps d'apparence vide, où ce qui se transfère est en fait la trace laissée vide dans le moi par le rejet. Ce temps se conclut par la réception d'un autre transfert mais sur un mode spécifique : non pas la saisie par l'analyste d'un *xenos*, de l'étrange/r, mais une dépersonnalisation, un éprouvé de clivage, etc., c'est-à-dire, non pas le retour d'un élément refoulé, retour dans le transfert (c'est la névrose), mais l'effectivité (de l'agir) d'un élément rejeté, en un rapport " externe " à sa trace vide (29). Reste dès lors, disait Freud, là où la situation transférentielle déroule un fragment d'histoire, agi devant nous (30), à remplacer l'ancienne suggestion par une nouvelle...

Pour rapidement conclure, disons qu'il y a du transfert avec le psychosé. Est-il pour autant spécifiquement psychotique ? Je ne le pense pas, et il serait préférable de distinguer des registres du transfert selon que les éléments transférés relèvent d'une opération de refoulement, de déni ou de rejet, modes de transfert repérables, aussi, dans la cure du névrosé.

Les éléments rejetés font préférentiellement retour sur le mode d'un transfert en actes, hors, quelque chose ayant eu lieu, mais n'ayant pas trouvé de lieu psychique pour être mentalisés, et faisant retour dans le transfert pour être représentés.

Il y a aussi beaucoup de contre-transferts théorisés ; pourquoi tant de théorisations promulguent du Un ? Le Un de la structure psychotique ou le Un du noyau psychotique, le Un de " la forclusion " ou du

" trou dans le symbolique " ? Seraient-ce des théories qui ne sont que des élaborations secondaires du contre-transfert ? Face au morcellement du psychosé, qu'oppose-t-on avec ces synthèses, voire, ces systèmes, autant de productions moïques... Pourquoi ne pas rester sur la question du transfert ? C'est-à-dire les éprouvés transférentiels du trou, par exemple, comme transfert d'une partie topique des inscriptions du rejet dans la psyché du psychosé, les autres parties étant transférées autrement et en d'autres lieux.

Pour l'entendre, je pense qu'il est important de se dégager de la clinique structuraliste qui a tracé des frontières, sinon des clivages, entre névrose et psychose, afin de retrouver une clinique et une réception du transfert plus souples : ainsi que le répétait Freud, dans la névrose, il y a aussi du rejet, et donc du délire, voire des hallucinations.

La clinique structuraliste serait une théorisation du contre-transfert : la séparation (clivante), en termes de structure (psychose, perversion et névrose), puis, selon un glissement logique, l'élection d'un mécanisme unique (forclusion, déni, refoulement), répète l'opération de rejet (le psychosé devient un parfait *xenos*, hors), et efface la possibilité de la multiplicité des mécanismes dans une psyché, et donc de la multiplicité des modes de transfert.

Je vous remercie.

---

29. Ferenczi, dans son *Journal Clinique* note ceci: les hallucinations ne sont pas des idées mais des perceptions du monde réel externe et de la psyché de l'autre (qui fonctionnent comme les restes diurnes par rapport au rêve), ce qui amène la question du côté du transfert de l'analyste. Freud avançait que ce qui est transmis par *induction* est un *Wunsch* puissant dans un rapport voilé à la conscience.

30. Freud S., " Répétition, remémoration, perlaboration ".





## *L'absurde, condition du pacte*

*Dominique Clerc*

Durant l'année 1938, Freud rédige l'*Abrégé de psychanalyse*. L'ouvrage restera inachevé. L'intention affirmée de Freud est de "rassembler les doctrines de la psychanalyse sous une forme aussi précise et concise que possible". A la lecture, on s'aperçoit que les choses vont bien au-delà : il s'agit aussi de reconsidérer le travail de pensée et de création psychiques que suppose l'analyse, et ce : *du côté de l'analyste*. La 2ème section de l'Abrégé de 1938 s'intitulera donc : "Le travail pratique"...

Le premier chapitre : "De la technique", poursuit ce qui avait été avancé à la fin du dernier chapitre de la section précédente, qui traitait de "La nature du psychisme". Freud "attaque", d'entrée de jeu, en affirmant que le rêve est une psychose. La concision dont il doit user dans cette dernière année de sa vie le porte à aller au plus direct. Et le plus direct est ceci : (il écrit) "Le rêve est une psychose, avec toutes les extravagances, toutes les formations délirantes, toutes les erreurs sensorielles inhérentes à celle-ci...". Psychose passagère, réversible, inoffensive, voire utile, mais psychose tout de même. Et cela non seulement pour des raisons qui tiennent à la symptomatologie manifeste qui rapproche le rêve et le délire, mais aussi pour ces mêmes motifs qui avaient déjà infléchi précédemment un changement dans la théorie : 1924, "l'Au-delà du principe de plaisir", motifs qui sont d'ordre topique.

En effet, s'il y a psychose du rêve c'est parce que, durant le sommeil, le moi se détache de ce sur quoi il s'étaye durant le jour. A savoir : la réalité du monde

extérieur. Gardien de l'épreuve de cette réalité dont il est le serviteur, le moi, lorsqu'il se dévêt de son uniforme et tombe dans un profond sommeil, passe, du même coup, sous la domination de ces deux maîtres que sont le ça et le surmoi.

Dans la position qu'adopte Freud, rien là qui soit gratuit : il s'agit bien, une fois encore, d'une décision : celle de remettre la théorie à l'épreuve du chantier de la pratique. Ceci, en réintroduisant la psychose dans le champ de la métapsychologie, et en ouvrant ainsi la voie à toute une réflexion sur la nature de la régression topique et sur la place qu'on doit lui accorder dans la technique de la cure.

Avec la notion de "psychose du rêve", Freud dit son espoir que la psychanalyse, dans un futur qu'il ne connaîtra pas, sera à même d'"agir sur les maladies spontanées et si redoutables que sont les maladies du psychisme, et de les guérir". Ceci est la première intention testamentaire.

La seconde est plus ferme encore : "Lorsque le moi se détache de la réalité du monde extérieur, il glisse, sous l'emprise du monde intérieur, dans la psychose." Et Freud poursuit - (c'est là ce que je voudrais souligner aujourd'hui) - : "C'est sur cette manière de considérer les choses (l'extravagance, l'absurde du délire et des erreurs sensorielles), que nous établissons notre *plan de traitement*". "Un pacte est conclu", ajoute-t-il quelques lignes plus tard. Ce *pacte-là* constitue les conditions d'existence de toute la situation analysante (je reprends ici l'expression de J. L. Donnet). Pacte entre le moi du patient (lequel

s'engage à mettre à la disposition du médecin tout ce que son "auto perception" lui livre) et le "médecin", qui, de son côté, engage et son savoir sur l'inconscient, et son *expérience*. Ceci afin que le moi soit en mesure de gouverner, à nouveau - ou *de novo* -, les territoires inconscients qui échappent à sa maîtrise. On sait comment la dérive ego-psychologique a pris appui sur de tels propos, faute d'avoir pu prendre en compte la dimension de refonte métapsychologique que Freud propose alors, dans la continuité avec "l'Analyse finie et l'analyse infinie": une métapsychologie ravivée par l'intérêt qu'il y aurait à accorder à l'intensité de la force pulsionnelle, dans la mesure où celle-ci serait déterminante dans l'occupation des territoires que les instances inconscientes établiraient entre elles.

Ainsi la fondation du pacte ne se réfère-t-elle plus seulement à la notion de refoulement, ou à celle de résistance, telles que les définit le modèle de la névrose. Elle implique, désormais, l'idée de territoires occupés ou perdus. Si le rêve est une déstructuration passagère, où la "composition" de la personnalité psychique se trouve remise en jeu de façon réversible, le *délire, lui*, est à considérer comme tentative de restauration de territoires, perdus... ou détruits. Tous deux, pourtant, rêve et délire, sont à examiner suivant le même angle, par l'analyste, dans la séance... ; l'angle est celui de l'attention portée au récit. Une attention de facture particulière, la facture du récit, quant à elle, ne variant pas. Tout récit se veut toujours vraisemblable ou convaincant : c'est là une sorte de norme. En analyse, un récit de rêve, ou de délire, joue cette partie là...: il ordonne le matériel inconscient afin de donner de la vraisemblance à ce qui, en fait, ne fonctionne que du seul point de vue des logiques de l'inconscient, d'où l'absurdité qu'il affiche à force de se vouloir vraisemblable ou convaincant (réf. M. Neyraud). Et c'est bien l'ABSURDE qu'on retrouve tout entier impliqué par l'énoncé de la règle fondamentale, que Freud expose alors en ces quelques mots : "Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui (nous ne sommes effectivement pas dans le registre de la confession et du contrat)... "nous lui demandons de dire aussi ce qu'il ne sait pas."

Ainsi se fonde le pacte : sur une inconcevable extravagance - à la mesure de l'extravagance du

délire - et sur une injonction paradoxale, qui évoque le *clivage*. Il n'y a PAS d'autre voie possible : ce qui est attendu de la règle de l'association dite *LIBRE*, c'est qu'elle se révèle en réalité comme *NON-LIBRE*, c'est-à-dire, tout au contraire, absolument déterminée par le matériel inconscient. L'absurde s'avère alors l'élément *moteur* de la règle fondamentale (essentiellement du fait de la répression que cette règle cherche à exercer sur la pensée vigile, laquelle demeure obstinément dominée par la raison consciente (voilà qui figure déjà dans le "Petit abrégé" de 1924).

La règle fondamentale ("dites aussi ce que vous ne savez pas"), et le dispositif de l'analyse (qui renforce l'éloignement d'avec les stimulations produites par la réalité extérieure), tendent à induire une régression qui ne soit pas uniquement *temporelle* ("parlez-moi de votre enfance"), mais aussi *formelle* (régression telle qu'elle se produit dans le rêve qui transforme les pensées en images, et opère la transvaluation de toutes valeurs). Donc temporelle, formelle, mais aussi : *TOPIQUE!*

Car désormais, dans le discours du patient, les représentations de mots vont valoir pour les choses elles-mêmes, et c'est LÀ que le modèle de la psychose apparaît comme modèle de référence dans la cure. La règle fondamentale lutte non seulement contre la censure, mais contre la destruction de tout ou partie des territoires du moi. Il s'agit donc, maintenant, de reconnaître les rejets du désir tels qu'ils surgissent depuis les territoires inconscients déterminés du ça et du surmoi : c'est là faire place à l'émergence du matériel inconscient, dans toute sa "primitivité" (je vous renvoie au livre de P. Fédida : *Par où commence le corps humain, retour sur la régression*). Et ce matériel là, *véhiculé* par la parole qui le "présente" (pour reprendre la formulation du figurable telle que L. Kahn la fait retravailler récemment), produit un *effet*. Dans la séance, le matériel fait effet sur l'écoute et sur l'auto perception du patient, il fera *effet, aussi*, sur l'écoute et l'auto perception de l'analyste : l'instauration de la règle associative vise *aussi* l'analyste et *règle* son écoute.

"Cessez d'écouter et laissez-vous aller à entendre" : telle pourrait être la recommandation que se donnerait tout analyste dès le début de la cure.

*L'entendre*, dissocié de l'écouter, devient alors un *lieu* particulier au *temps* de la séance : il ne s'agit plus d'écouter la séance comme on écouterait un rêve. Il s'agit plutôt *d'entendre*, dans le *hic et nunc* de la séance, comme on entend des paroles prononcées *EN rêve*, que celles-ci soient restes diurnes de paroles entendues pendant la journée, ou qu'elles soient, comme Freud le signale chez l'obsessionnel, des énoncés qui ne sont pas venus à la conscience durant le jour, et qui conditionnent pourtant les actes compulsifs auxquels le malade se trouve soumis.

Entendre ainsi, c'est faire en sorte que se déploie toute la surface perceptive de l'écoute, et que s'inscrive sur cette surface l'effet, produit par les mots entendus, tout autant que par les images qu'ils induisent. Le travail psychique, auquel l'analyste se soumet alors dans son écoute, repose sur la relation de substitution réciproque entre l'entendre et le voir (un voir qui serait d'ailleurs plutôt du côté de l'entrevoir, avec le caractère fugace que cela suppose).

Cette capacité à substituer la chose au mot, Freud l'avait déjà mise en avant, dès les écrits sur la *Métapsychologie*, en 1915, plus précisément dans le chapitre consacré à "L'inconscient", ou encore dans le "Complément métapsychologique à la théorie du rêve". Elle caractérise le traitement spécifique que les schizophrènes font subir aux représentations de mots. Elle est même la seule voie, précisait-il alors, qui puisse permettre de retrouver le chemin vers les objets disparus de la réalité, que celle-ci soit psychique ou matérielle.

Déjà, en 1907, écoutant l'absurdité du mot magique de l'homme aux rats, Freud ne voit-il pas surgir tout à coup le *Samen* (sperme) accolé à la déformation du prénom de Gisela. Ce qui lui permet alors de dire : "Il se masturbait en se la représentant". Ici, le mot proprement "délirant" : *Glejisamen* contient l'hallucination de l'acte et vaut pour la chose elle-même. Et la formulation de Freud, que notre logique ordinaire a quelque réticence à admettre - mais qui n'est pas non plus sans "effet" -, condense ce qui a été visualisé au moment d'être entendu, et re-produit, en quelque sorte à l'identique, le mouvement pulsionnel de l'homme aux rats lui-même. Mouvement contenu dans la représentation de mot, mais qui prend

véritablement *existence* dans le traitement qui est fait de celle-ci, comme d'une chose. La chose vaut alors pour le mouvement et réciproquement. Car la chose originaire et le mouvement qui tend à la rejoindre sont à jamais indissociables (ceci figure dès l'Esquisse).

L'hypothèse qu'on pourrait avancer à la lecture de la proposition faite par Freud dans l'Abrégé, telle qu'elle apparaît avec ce qui définit l'absurde comme *condition du pacte*, serait la suivante : à défaut de pouvoir retrouver la chose elle-même, dont le destin est d'être à jamais perdue, nous cherchons à en retrouver la matière dans ce qu'elle peut avoir d'ultimement résistant, c'est-à-dire l'effet.

Dans "Constructions dans l'analyse", publié un an auparavant, Freud insiste tout particulièrement sur ce qu'il appelle l'action de l'analyste dans la cure. Action, c'est-à-dire travail *psychique* de l'analyste en situation, et pas seulement travail de la pensée consciente. Avec la construction, avec l'activité *psychique* de construction, le modèle de la psychose fonctionne pour l'analyste comme métaphore de son propre fonctionnement psychique. Car capacité hallucinatoire et surtout capacité au *retraitement* des mots *comme* choses sont les conditions absolues, nécessaires à la construction : c'est cela qui fait dire à Freud que nos constructions sont "l'équivalent des délires des malades". Ajoutons à ceci la perspective commune à ces deux axes (capacité hallucinatoire et traitement des mots comme choses), qui est celle de retrouver, par-delà tous les travestissements et les déformations qui s'offrent, ce qu'il nomme le "noyau de vérité historique".

Or il m'apparaît que c'est justement au regard de la vérité dite historique que la notion de *perte de la réalité* prend tout son sens. L'un des points forts du texte de 1924 : "La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose" réside dans son ultime conclusion, où figure le mode de traitement que l'analyse fait de la réalité dans l'un *comme* dans l'autre cas (N comme P) : "la question qui vient à se poser, écrit Freud, n'est pas seulement celle de la perte de la réalité, mais *aussi* celle d'un *substitut* de la réalité"... Dans la névrose *comme* dans la psychose.

Mais comment entendre cette notion : celle de

"substitut de la réalité" ? Elle n'est pas, me semble-t-il, exactement superposable à celle de réalité psychique... Elle implique en effet la notion de *perte*. Et, en analyse, la notion de perte renvoie vers l'originnaire. C'est le "substitut d'une *réalité perdue*" qui agit, et qui produit l'effet : dans la névrose *comme* dans la psychose, son origine serait à retrouver, ou à reconstruire. Et, dans la névrose *comme* dans la psychose, nous n'avons jamais à faire qu'à des transformations et déformations de la réalité originnaire. En ce sens, il n'y a pas de vérité historique, il n'y a jamais qu'une vérité construite.

Telle est déjà la lecture que l'on peut faire du texte de 1899 sur les "Souvenirs écrans" : il n'existe pas de souvenirs, et particulièrement pas de souvenirs d'enfance qui n'aient été remaniés et qui, de ce fait, tout en revêtant un aspect crédible et vraisemblable, ne soient en fait falsifiés. Il existe un travail du souvenir comme il existe un travail du rêve. Je cite le commentaire qu'en fait S. Viderman dans *Le céleste et le sublunaire* : "Derrière ce travail qui brouille le souvenir vrai, enchevêtre les fils de la trame historique, on sait à l'oeuvre les mêmes forces du refoulement qui visent à rendre impossible la reconnaissance du désir originnaire." Et il ajoute : "Freud arrive ici à une constatation importante : nous n'avons pas de souvenirs de notre enfance, seulement des souvenirs *en rapport* avec notre enfance. (Nous n'avons pas des souvenirs qui émergent dans notre mémoire), nous n'avons que des souvenirs *formés*."

Le délire psychotique est, lui aussi, une formation, au même titre que le rêve et au même titre que le

souvenir. Formation qui, dans la tentative de guérison autoplastique qu'elle mène, forme, transforme, déforme... Formation mise en route par les exigences du ça, ou par celles de la part du surmoi demeurée inconsciente. C'est tout ce travail de formation-là (celui qui conduit à la substitution de ce qui n'est déjà que substitut), que nous avons à mettre à plat, à décomposer, pour tenter d'en retrouver le point d'origine. Je dis *tenter* car ce point-là demeurera toujours un point aveugle, comme l'est l'ombilic du rêve.

Le désir, à l'origine, est tout aussi informe que l'est la chose. Il n'est qu'excitabilité, mais c'est lui pourtant qui persiste à nous agir dans le refus que nous opposons à cet inconnaissable. C'est lui qui continue de chercher toute forme susceptible de lui fournir l'ersatz de satisfaction qu'il réclame. Et qui, inlassablement, se fraye un chemin vers la conscience par le biais de la production de l'effet qu'il provoque, et qui devient perceptible depuis l'extérieur.

Le désir du rêve en use ainsi, petit délire passager qui n'obéit qu'aux lois du processus primaire, ignorant l'absurdité et l'extravagance sur lesquelles nous fondons, nous analystes, à notre tour, notre entendement. C'est ici que nous pourrions donner toute sa valeur à la notion de pacte : pacte que nous contractons avec nous-mêmes, aussi, comme engagement à nous dessaisir de ce que nous savons, pour nous laisser saisir par ce que nous ignorons, et que nous ne percevons jamais que par l'effet que nous procurent les déformations de la réalité...



## *L'exil de soi*

Bernard Favarel-Garrigues

Il s'attache à la folie comme à la mort une impression de terreur sacrée qui risque d'énerver les courages et d'obscurcir les consciences. Le soleil, ni la mort, ni la folie ne se laissent "fixer". Pour essayer de tenir à distance l'effet de sidération (ou de fascination) que pourrait avoir un tel titre, *L'exil de soi*, je vais commencer par vous raconter une histoire :

C'est un P.D.G. japonais, qui ne sait parler que le japonais, qui vient en France. Et c'est maintenant à lui de prendre la parole : "Karuga, katamura, rumu" dit-il. L'assistance se tait, l'interprète traduit (il a un fort accent japonais) : "il dit qu'il souhaite le développement des échanges entre sa société et celles des hôtes étrangers ; département des ressources humaines, gisement des coordinateurs des techniciens de surface, chasseurs de têtes, conjoncture, N.A.S.D.A.C, *Nikkei*... L'interprète parle pendant 45 minutes puis il s'arrête. Le P.D.G. ouvre de nouveau la bouche : "Karuga, katamura, rumu". Puis il se tait, le traducteur également. L'assistance se tourne vers lui : "qu'est-ce qu'il a dit ?" - "rien, il a toussé"... J'ai autrefois raconté cette histoire à trois adolescents dits psychotiques. Le premier a haussé les épaules, le second a éclaté de rire, le troisième d'un geste sans équivoque m'a dit que j'étais fou. Cette histoire ne doit sa drôlerie qu'à la disparition à la fois du langage et du code, en tant qu'un code spécifie toujours un langage préétabli. Le langage est pour nous plus qu'un code : porté par le désir, il porte le désir. L'exil de soi n'est-ce pas "l'au-deçà" du langage (j'assume le néologisme), la mort de celui-ci ?

Comme langage et pensée sont difficilement dissociables, je vais continuer par un souvenir, plus grave, cette fois : jadis, j'allais voir régulièrement, deux fois par semaine une jeune fille au côté de laquelle je m'asseyais. Elle était allongée toujours dans la même position, sur le dos, complètement nue, car

elle ne tolérait aucun vêtement. Elle ne m'a jamais dit un mot et son regard n'a jamais croisé le mien. A ce silence, j'opposais mon hystérisation et j'étais submergé par des tas de pensées que je jugeais toutes plus inconvenantes les unes que les autres. Il est difficile de ne pas rester vivant, et même trop vivant, au côté de ceux qui **disent non à la vie et lui tournent le dos**. Devant l'anéantissement à l'œuvre, nous sommes volontiers sauveurs d'âme. Avec ceux qui nous invitent à monter dans leur voiture, qui nous disent qu'ils ne savent pas conduire et que nous allons avoir un accident mortel, nous prenons le volant ou bien... la fuite. À distance, pour revenir à cette jeune femme, je n'ai pas oublié l'insistance très dérangeante d'une pensée singulière : j'avais envie de lui apprendre à se masturber (comme si cela s'apprenait !), parce que l'idée m'était venue qu'elle ne savait pas le faire ! Je n'ai pas inventé de technique active, une de ces techniques actives qui entretiennent souvent dans les institutions la confusion ambiante entre l'agir, le faire et la parole et dont nous savons très bien qui en fait les frais psychiques : soignants et soignés. Cette jeune femme a contribué sans aucun doute, à alimenter mes réflexions théoriques : ainsi donner un sens n'est pas guérir, et puis il peut être insensé de vouloir donner un sens à tout ; et encore, l'intérêt théorique peut se disjoindre de l'intérêt thérapeutique. Dans cette orientation théorique que j'essayais d'élaborer, Eros avait toujours raison de l'insensé. Ainsi, à propos de cette patiente, plus tard, je me suis demandé par exemple si c'était des seules zones érogènes auto-érotiques que naît l'excitation sexuelle susceptible de se transformer en fantasme ? Des autres zones pouvait-il naître autre chose ? Et lorsqu'il ne naît rien ?

Ce qu'il m'est beaucoup plus difficile d'admettre, c'est aussi qu'à la sauvagerie immobile de cette jeune femme, à son exil, j'opposais (est-ce le terme juste d'ailleurs ?) la barbarie de mon indifférence et

de mon retrait, était-ce d'ailleurs simplement cela ? Il m'était plus facile de penser cette patiente d'une nature différente de la mienne si bien qu'elle devenait transparente..., comme d'une autre nature, à des années lumières de la mienne. Le fait psychotique (ou bien l'expérience) nous confronte **toujours** à ceux qui disent **qu'un pas effectué n'est pas un pas en avant mais un pas barbare effectué contre soi**. Nous pensons volontiers tout pas en avant comme un progrès et ce que nous n'aimons pas en nous, nous le croyons domesticable, ce qui conforte notre narcissisme. Il n'est donc pas facile d'admettre sa propre destructivité avant tout lorsqu'elle s'exerce contre soi : autodestruction, automutilation, (maladie auto-immune), négation de soi par soi, **autoérotisme de mort...** L'exil de soi n'est-ce pas l'au-delà de la pensée ? (Je me tourne vers le versant non productif psychotique, vers le négativisme que je place au cœur de celui-ci ; par rapport aux deux exposés cliniques entendus la dernière fois, le délire est déjà peut-être un luxe et le modèle du rêve laisse bien des choses de côté : notamment l'au-delà du langage mentionné par Lucile et le rejet, le refoulé, le dénié dont parlait Joël Bernat supposent l'admission possible pour qu'il y ait possibilité de trace.) **Le rêve comme modèle d'exil de soi me paraît contestable.**

Pour penser notre pensée nous ne disposons que de celle-ci. Nous l'utilisons pour en approcher de manière très approximative le jeu vivant, dynamique, conflictuel, émotionnel, mais aussi l'interdit ou l'inhibition qui pèsent sur elle. Notre pensée s'affole d'entrevoir ses propres limites et bien davantage son propre anéantissement. Notre pensée requiert vraisemblablement le sexuel pour être vivante, maintenir un écart par rapport à elle-même et préserver sa capacité de donner un sens (ne pas se dessaisir notamment de cette opération complexe de la dénégation - opération de jugement -). La notion de clivage est l'ombilic de l'exil de soi ou bien au cœur de celui-ci : il l'agence et l'ordonne à moins que ce ne soit l'inverse. C'est vraisemblablement l'un des modes de fonctionnement de toute pensée.

Dans l'exil de soi, c'est l'outil qui semble se dérober pour penser quelque chose. Sommes-nous condamnés alors à une approche exotique, l'exotisme

(le mot fut prononcé la dernière fois) se construisant dès lors que les références s'écroulent ? Nous nous servons des registres de la différence et de l'altérité pour dire l'aliénation (pittoresque, maléfice, miroir, envers du miroir, porte-voix, possession, déchaînement, disparate, enragé, possédé, etc.), car l'approche de la terre d'exil est chargée de tous nos désirs insatisfaits et de toutes nos angoisses. Et **comment d'ailleurs l'autre, fou, ne serait-il pas pour le psychanalyste plus ou moins, mais toujours, l'autre de lui-même ?** On ne peut se déprendre dans cette approche, de l'exclusion ou bien de l'humanisme, ou encore de la fascination de l'inconnaissable, soit du côté de l'incompréhensibilité éternelle ou à l'inverse de la compréhension parfaite d'un hors soi que l'on étreindrait en soi. Dans l'imaginaire de la différence, la terre d'exil n'est cependant pas l'exil de soi car celui-ci suppose la défaillance ou la perte absolue des repères dont nous ne pouvons saisir que les lointains contours, tant les repères de notre pensée sont indispensables à son usage. Mais à continuer un raisonnement de la sorte, voilà qu'un obstacle semble surgir de la pensée même, comme une **grimace** de celle-ci qui la figerait dans quelque chose d'indépassable et d'insoluble : la terre d'exil est l'exil de soi et l'exil de soi n'est pas la terre d'exil. **Cette grimace de la pensée est peut-être un accident de relief de cette terre d'exil.**

Coexistence singulière des **inconciliables**, des opposés... C'est ce que je retiens de la lecture des articles de Freud sur le clivage. A propos des deux jeunes hommes, dans *Fétichisme* (1), Freud note (p.129) : "Il y avait dans leur vie d'âme un courant seulement qui n'avait pas reconnu la mort du père, il s'en trouvait aussi un autre qui tenait parfaitement compte de ce fait ; la position conforme au souhait comme celle conforme à la réalité existaient l'une à côté de l'autre" ; et (p.130) il ajoute sur l'un des cas : "dans toutes les situations de la vie, il oscillait entre deux présumés, l'un selon lequel le père était encore en vie et entravait son activité, l'autre, opposé, selon lequel il avait le droit de se constituer comme le successeur de son père défunt". Il écrit plus loin (p. 131) : "Son action (la création du fétiche) unit en elle

---

1 Sigmund Freud, O.C.F., XVIII, P.U.F.

ces deux affirmations inconciliables entre elles : la femme a conservé son pénis et le père a castré la femme". Dans *Clivage du moi dans les processus de défense*<sup>2</sup>, ce sont encore les contraires inconciliables, pourtant, en même temps, présents : "Il (l'enfant) répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume sous forme d'un symptôme morbide l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir". Curieux textes que ceux-là et d'abord l'avertissement de Freud dans celui que je viens de citer ("je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas.") dont on peut se demander s'il ne l'adresse pas à lui-même, **comme s'il était pris à son propre vertige auto-référentiel**. (Le Freud de ces textes n'est plus le Freud de *L'interprétation des rêves* et Freud, dans ce regard par-dessus le mur, est confronté à sa propre exigence doctrinale du sexuel d'une part, et d'autre part à une pente qui ne peut éluder la rencontre avec l'insensé, depuis le masochisme ou le surmoi en passant par la pulsion de mort, puis la réaction thérapeutique négative et, bien sûr, jusqu'à ces textes sur le clivage). Singuliers exemples en effet : l'un concerne le décès du père, l'autre l'absence de pénis chez la fille. Est-ce la même chose ? Ou bien encore s'agit-il du même clivage ? C'est comme si Freud parlait de la mort tout en disant que cela n'existe pas : les termes de défense, le fétiche comme symptôme, "l'hystérisation" du clivage en somme, constituent peut-être une tentative pour demeurer dans la filiation de la doctrine du sexuel et l'existence de l'infantile. Et le clivage qui s'opère laisse une trace refoulée dans la mémoire. Freud voudrait-il se débarrasser du paradoxe ? Et s'il s'agissait d'autre chose, du clivage comme non-lieu, de l'exil de soi comme non-lieu ? L'existence du paradoxe, fondement nécessaire au déni, fortement soulignée tout au long de ces textes serait-il la **ruse** du clivage dont, au fond, il dirait quelque chose **de l'intérieur**. En est-il l'expression ou

bien l'effet ? Révélerait-il quelque chose de l'inertie de la pensée, une manière d'en dire ? C'est à cette prétention, dire quelque chose du clivage **de l'intérieur**, dont l'apparence extérieure pourrait bien se révéler dans un trouble de la logique, que je me laisse entraîner dans les réflexions qui suivent. C'est une manière de tenter de **faire vivre** un paradoxe sans s'en débarrasser.

La logique du paradoxe oblige à tirer des conclusions opposées quant à la "valeur de vérité" de toute affirmation. Nous pouvons nous figurer cette logique à l'aide de la carte très insolite mise au point par un mathématicien français au début du siècle dernier. Sur cette carte, on peut lire au recto : "La phrase écrite de l'autre côté de cette carte est vraie", et au verso : "La phrase écrite de l'autre côté est fausse". Le paradoxe ainsi s'accommode de deux énoncés antagonistes, coexistants, mais séparés. Ainsi est-il à l'abri de toute résolution possible. Les données du paradoxe se dérobent à l'argumentation d'une logique vivante, contradictoire, conflictuelle et dynamique, qui prendrait en compte la différence. Entretenant la confusion du vrai et du faux, assurant leur permutation incessante, cette logique repose sur la certitude de l'existence de ces deux catégories dans deux systèmes **différents de nature**, à l'image de lieux de l'espace étanches, sans limites communes et qui ne pourraient donc ni se rejoindre ni se confondre ni aussi se disjoindre. Si la limite est inexistante, comment franchir la limite entre un lieu et un autre, entre le même et l'autre, entre le dehors et le dedans ? Cette logique, sous entend l'existence d'une vérité absolue, rendant "possible" l'accès au vrai et au faux, en soutenant l'illusion, sinon la conviction. Cela certes est un jeu de l'esprit, un peu formel. Mais tâchons d'aller plus loin !

Pour aller au-delà du dernier cercle, il n'est peut-être pas nécessaire pour chacun de nous d'aller très loin. Et puis, au bord du gouffre, nous pouvons en voir le fond. Les distinctions de civilisation s'effacent bien plus vite que nous le souhaitons, et puis si nous oublions, lorsque nous sommes bien, combien nous avons pu être mal, nous oublions encore plus

---

<sup>2</sup> Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938. P.U.F.



facilement à quel point nous pouvons être mal, tout en ayant des moments "normaux". La passion, l'adolescence sont des moments vite oubliés de l'ordinaire de notre folie... La fin de l'analyse qui met le patient, pour un moment, dans la position inquiétante de quitter ce qu'il aime sans retour, ni recours apparents, notamment celui de penser qu'il est quitté, est parfois chaotique. Nous oublions de même, tout aussi vite, les moments où c'est à nous-mêmes que nous intentons procès, et où rien ne semble plus devoir nous assurer une protection contre nous-mêmes. Il n'est même pas nécessaire pour cela d'avoir un patient qui se suicide. Cela n'est peut-être pas nécessaire, mais cela peut arriver. Bien sûr, nous pouvons dire simplement et laconiquement à ce moment : pauvre homme ! pauvre femme ! pauvre Tausk... *De manière moins dramatique, quel est celui d'entre nous, - lequel de nos patients - qui n'a fait ainsi l'expérience d'une procédure engagée contre lui-même par lui-même, existant simplement d'être reconnue comme telle ?* Nous prétendons alors savoir au nom de quoi elle s'instaure, mais est-ce là ce qui ordonne notre comparution ? Comme le personnage principal du *Procès* de E. Kafka (expert comme Joseph Conrad en exil de soi), nous allons au-devant des autorités, nous convoquons nos instances, nous installons notre tribunal, ne sachant plus dans l'instant que le tribunal nous accueille quand nous venons et nous laisse partir quand nous nous en allons. Quelque chose nous **implique au-delà de la violence et du châtement, comme si la vie ou la mort du prochain ne tenait plus qu'au fil de nos propres mains**. La vie, la mort de chacun nous appartiendrait-elle au point de nous rendre **toute innocence impossible** ? Le sauveur d'âmes, que nous sommes pour la plupart, devient tueur au poids des seuls reproches dont il s'accable. C'est d'ailleurs l'éprouvé très habituel au côté des patients psychotiques. C'est là quelque chose de pathogénomique !

Le jargon juridique désigne par le mot **irréfragable** ce qui ne peut être récusé. Ainsi l'irréfragable fait peser sur un acte, une parole, un événement, une causalité si implacable qu'aucune responsabilité ne semble pouvoir être déclinée, ni aucune complicité partagée. Pas d'objection possible ! Sitôt émise, elle voit sa validité s'effondrer et se voit immédiatement

rejetée au-delà de toute contradiction possible, comme si en infirmant l'un des termes, elle en infirmait dans le même temps tous les autres, donc elle-même. Le paradoxe ici n'est plus un jeu ! "La logique pour la plupart d'entre nous a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre", écrit Kafka aux dernières lignes du *Procès*. Est-ce si sûr ? Faut-il lire dans cette restriction des possibles simplement l'expression si habituelle de notre interdit de penser, de notre surmoi, et, dans l'irréfragable, celle de la férocité de celui-ci ou encore de sa précocité capable de mutiler la pensée au point qu'elle apparaisse en trop ? Et si, tout au contraire, il s'agissait **d'une éclipse surmoïque**, comme si se dévoilait une zone de non-lieu ! N'est-ce pas la logique elle-même qui s'emballe, animée de son propre triomphe auto-destructeur ? Ce qui nous contient est différent de ce qui nous détruit. La restriction des possibles n'est pas la stéréotypie de la pensée et la trahison de la pensée n'est pas la destruction de celle-ci. Dans cette logique sauvage, n'est-ce pas la pensée qui oeuvre contre elle-même au nom de la causalité qui nous est si chère ? Faut-il se défier de la logique dont nous sommes si fiers lorsqu'elle nourrit les hypothèses et les déductions de notre raisonnement scientifique ? Notre pensée porte-t-elle en elle le germe de sa propre stérilisation et quelle est donc cette force tellement obscurcissante qui nous implique ? **Cette logique sans merci** (qui se fonde sur le clivage à moins qu'elle ne le fonde) **nous entraîne dans une voie contraire à l'unité**. Et il n'est pas sûr non plus que notre narcissisme nous vienne en aide.

Ce qui oeuvre à entretenir la pensée contre elle-même n'est pas la force refoulante qui commande l'oubli ou la mise à l'index de l'infantile. Exilés à nous-même, serions-nous déportés, déroutés (sortir de la route, du sillon) ? Voilà notre **vie psychique happée vers un "au-deçà" de la logique** dont nous connaissons bien d'autres modalités. Songeons à la causalité événementielle indépassable, aux figures du regret, aux catégorisations incessantes, à la pensée raisonnante qui assiège (je dis que la neige est blanche, j'ai raison de dire que la neige est blanche, j'ai raison d'avoir raison de dire...), à l'obsession torturante, à cette simple phrase : je crois qu'il est rationnel de croire... Abstraction pure, logique mathématique ou passionnelle, pensée

en boucle ou en poupée russe, ces formes de raisonnement **ne sont ni des défenses ni des symptômes**. La logique sans merci (c'est-à-dire la logique sans jugement - issu de la dénégation) s'accompagne de douleur plutôt que de souffrance ou d'angoisse qui traduirait le conflit inactuel. Il ne s'agit pas de la "pensée rêvante" (chère à Jean-Bertrand Pontalis), quand une pensée ne tient ou ne peut se prévaloir à l'intérieur du psychisme que d'affirmer son pouvoir sur la pensée qui la précède - l'effet en est le morcellement de la pensée - ; c'est la jouissance de penser qui s'empare du plaisir de penser. C'est pour moi l'expression de la destructivité de soi par soi, de l'automutilation de pensée, de la pensée contre la pensée, ce qui traduit non un combat ou un conflit mais l'inertie de la pensée qui existe en chacun de nous. La tête se fait roche et la folie est pierre en nous. Qui ne connaît le tableau de Jérôme Bosch qui s'appelle *L'extraction de la pierre de folie*? L'exil de soi est la terre de l'inerte et le fou, notre semblable, semble bien avoir tout perdu sauf précisément la raison ou plutôt la logique **dont la folie assure le triomphe**.

L'exil de soi n'a pas toujours cette façade glacée que nous souhaitons aisément discernable. Comment ne pas se sentir décontenancés au côté de ceux qui tentent d'exporter si tragiquement leur exil, qui dénoncent inlassablement comme une hypocrisie ce qui nous permet habituellement de vivre dans la relation, c'est-à-dire notre irréductible narcissisme. Peut-être même dénoncent-ils comme leurre notre pensée - ce qui en fait une pensée en trop - un peu comme s'ils étaient à la recherche de quelque nudité perceptive débarrassée de toute représentation. Nous perdons notre contenance dans ce mirage de l'authentique et ce vertige du faux-semblant, dans cette adhésion à cette tyrannie de l'apparence. Nous prenons pour la loi ou quelque interdit intériorisé, sa reconnaissance disparate, la provocation ou le simulacre de sa présence qui habillent son absence. Nous plaquons l'horreur de la tête de Méduse sur la douleur de son inexistence. Nous habillons de l'ordonnance des structures internes, de la permanence des instances, la haine de la constance. Nous appelons mémoire ce qui n'est qu'une mémoire vaine. Nous rencontrons plus souvent que nous le voulons des naufragés de l'analyse.

Le cinquième ou peut-être davantage de la durée probable de vie de celui-ci a été consacré à son analyse. Il est venu me voir alors qu'il était en analyse pour parler de sa pratique ; il connaissait une collègue délirante qui avait été chez moi en analyse. A ce moment, je le renvoie à son analyste. Son analyse personnelle terminée, il revient me parler des très nombreux patients qu'il reçoit. Il n'allonge pas ; il fait état de difficultés personnelles pour lesquelles je lui conseille de faire une nouvelle tranche à Paris. Le temps passe encore, il revient de nouveau et cette fois ce n'est que de lui qu'il parle. Il mêle aux souvenirs de son enfance les "reconstructions" auxquelles il s'est livré durant ses nombreuses années d'analyse et auxquelles il ajoute maintenant celles qu'il tisse devant moi. Il continue sans relâche de reconstruire un passé qu'il me demande de valider par mes propres interprétations ou par mon silence tant et si bien que son histoire, confondue avec les constructions simplement suggérées par ses analystes successifs, n'est plus la sienne mais est devenue celle des autres, et se perd même dans le récit de ses analyses. Dites-moi comment ça s'est passé quand j'étais petit ? Il ne sait pas que nul ne peut se prévaloir d'une histoire pour deux ! A la reconstruction se sont substitués la construction délirante et même le délire de reconstruction presque auto-généré qui le dépossèdent de lui-même. A l'altérité fait place l'aliénation, au questionnement transférentiel l'influence et la conviction de l'autre en soi ; à l'ordonnance des structures internes le chaos à l'état naissant. Une anti-mémoire n'est pas une mémoire car elle est dépossession de tout ou partie de la continuité d'une histoire individuelle, excluant la reconnaissance, la réminiscence et sa répétition dans l'inactuel. C'est une mémoire trouée de ses lieux affectifs et affectés sans historicité possible, une mémoire dont l'analyste ne peut rien faire. Il n'y a d'histoire infantile que d'histoire sexuelle. Y a-t-il une histoire infantile de la mort ? Nous parlons en termes d'amour de transfert de ce qui constitue son inertie, même si le pain quotidien du prétendu transfert se dit toujours à un moment ou à un autre dans le vocabulaire de la passion : cette pensée n'est pas vivante, ce corps n'est pas vivant, je voudrais que vous le fassiez vivre ; ma vie et ma mort sont entre vos mains ! Faute de donner vie, on donne mort !

Expatrier la mort est déjà un luxe, lorsqu'on se sent le dernier des hommes. **Pour un peu, en tout cas, ces patients nous le feraient croire ; nous voilà convaincus, c'est-à-dire partageant leur conviction. Un délire est toujours un délire à deux !** Peut-être est-ce la "contrainte de croyance" qui se partage le plus ! (Transmission de transfert, mélancolie de transfert, transfert paradoxal seraient peut-être plus appropriés).

Ce qui m'a toujours étonné c'est la patience dont je peux faire preuve dans l'écoute. Ce qui m'étonne c'est le récit des cas "difficiles" souvent agencés selon le même modèle : avant de venir me voir il a été voir untel, un "orthodoxe" avec qui ça n'a pas marché malgré une fort longue analyse, et avec moi le miracle a eu lieu. Ce n'est pas tellement le côté magique ou la conduite "héroïque", après tout bien habituels mais bien naïfs, que je veux retenir mais cette ultra orthodoxie à laquelle nous nous raccrochons comme un funambule fou qui prendrait son balancier pour le fil qui le tient (le balancier l'équilibre !). C'est tout le rapport à la distance à Freud qui se trouve ainsi posé. Que cette distance soit fort différenciée, qu'elle mérite le terme de transfert, dans notre fidélité à Freud, à son inspiration ou à l'inverse dans sa contestation, ne peut nous faire oublier que ce retour est d'abord un retour sur soi et pour soi et que d'autre part, il s'agit d'un retour sur Freud **sans la personne...** Nous effectuons une espèce de saut transgénérationnel, à la recherche éperdue de nos références, comme un bond phylogénétique, dans une confusion de l'origine et de l'originnaire. C'est peut-être se défier de sa propre filiation analytique, s'en délier au profit de quelque nébuleuse autour de la transmission. Nous ne pensons pas si bien dire : lorsque nous prétendons être ultra-orthodoxes, ne sommes-nous pas croyants plus ou moins fanatiques? Un bond phylogénétique ou transgénérationnel nous dépossède de notre mémoire singulière. **Oserais-je dire que nous ne sommes plus alors dans la filiation de notre propre analyse mais dans le monde psychotique de la transmission ?**

Exilés de nous-mêmes (ou à nous-mêmes) portons-nous un masque ? Non, le masque, réservons-le à l'hystérique et ses attributs : falsification, tricherie, simulacre, mascarade... Sommes-nous bicéphales

alors, aurions-nous deux têtes ? Ni le masque ni le double visage ne sont le visage de l'exil de soi : l'exil de soi, c'est une tête sans visage ! (c'est pourquoi il est si difficile de reconnaître la folie d'un proche comme il est particulièrement difficile de prendre en analyse quelqu'un qui dans son enfance a eu un proche particulièrement aimé psychotique) **Quelle en est la langue ?**

La terre de l'exil de soi, c'est l'embourbement de la vie psychique, dans cet au deçà de la logique mais aussi, c'est une hypothèse, dans un au deçà de la langue qui constituerait son code. Mais le mot "code" ne convient pas car il suppose un langage préétabli. Un code subverti alors, ou plutôt un langage idiomatique, conviendrait mieux... Comment se traduit cette opération de logique subvertie en mots pour lui assigner un sens ? Le clivage ne relève pas de la langue vivante car il est peut-être subversion indéfinie de son soubassement logique. Elena Lappin s'est intéressée dans *L'homme qui avait deux têtes* à Benjamin Wilkomirski /Bruno Dosseker /Bruno Grosjean, cet homme qui a écrit et publié l'autobiographie bouleversante de l'enfant juif qu'il n'a jamais été. Est-il malade de l'Histoire (de quelque mémoire de l'offense - je pense au titre d'un exposé) ou bien délirant de sa mémoire ? Un discours insensé, c'est-à-dire non promu par le désir serait-il à ce point fascinant, à ce point contagieux qu'il rend également insensé ceux qui l'écoutent (cf. l'existence même de Stéphane dans l'exposé de Lucile et la remarque de Jacques Le Dem) ? Les acteurs d'une double vie dont le clivage assure la tranquillité apparente ne disent plus rien d'eux-mêmes, et paraissent taire l'essentiel comme si la force clivante éloignait d'un choix possible, d'un dilemme, d'une préférence qui naît de l'admission du refoulé. Pensons également à ceux qui déposent dans le cadre leur délire : que l'on vienne à le modifier et il éclate au grand jour. Ainsi s'entretiennent l'illusion ou la conviction. Comment qualifier le discours de l'homme "qui avait deux têtes" ? Mystification, imposture, manipulation sont des mots inadéquats.

**Cet homme ne ment pas.** La langue de l'exil de soi n'est pas le mensonge. Le mensonge si ordinaire est d'une toute autre nature : il s'apparente à la répression, cousine de la dénégation, et il ressort de

la logique de la contradiction, non de celle du paradoxe. Il vise à dissimuler, à enfouir, à passer sous silence, ou bien prévenir, les questions. Cette faculté étonnante de dire ce qui n'est pas est une tentative de méconnaissance volontaire d'un lien qui unit les données ou les choses et leur globalité. Le menteur, confondu, s'expose à la réfutation, à l'argumentation et au conflit d'abord avec lui-même, le clivage l'y soustrait. L'homme a toujours menti par plaisir avec plus ou moins d'habileté, sinon d'art sous "l'influence de motifs amoureux" d'une force extrême, souligne Freud dans *Deux mensonges d'enfants*(3). L'amour est en effet son terrain d'élection : il sert souvent l'ordinaire de la vie amoureuse, parfois le cynisme de l'amour. Certes, s'il est prudent de mentir pour le plus faible et d'endormir ainsi la méfiance, nous oublions que nous **nous** mentons pour nous créer un monde dont nous serions un peu les auteurs mais qui surtout vise à nous éviter la confrontation à une part offensante ou blessante de nous-mêmes. Déclarer jouir comme jamais peut être un mensonge qui met à l'abri le menteur ou la menteuse de reconnaître qu'il n'éprouve rien, parce qu'il tente, sans succès, de mettre en marge le sexuel, le fantasme et son objet. Le mensonge ne tente-t-il pas de mettre à l'écart le désir et son inévitable cortège : l'absence, la castration, l'angoisse ? Ainsi est-il l'allié ordinaire du refoulement. La crainte et le désir asservissent la langue au mensonge. Nous avons tous connu ce "vilain défaut" pour convaincre nos parents de l'absence de notre curiosité sexuelle, de notre amour pour le parent de sexe opposé (voire de même sexe) et de nos envies de meurtre. S'il cesse d'être un discours pour devenir un code au service d'un groupe détenteur d'un secret que seuls les initiés connaissent, c'est qu'il est déjà subverti ! S'il sert la destructivité, au service du placage et de l'apparence, est-ce encore un mensonge ? Alors, il révèle cette saveur de mort, cette corruption funeste qui est la marque du clivage, mais l'homme clivé ne ment pas. (Peut-être n'a-t-il pas pensé, au temps de l'enfance comme la plupart d'entre-nous, que ses parents ne savaient pas toujours ce qu'il fallait dire pour mentir, peut-être n'a-t-il pu mentir et ainsi affronter l'évidence ou la réfutation...). Le mime Marceau disait un jour que, de toutes les attitudes humaines, une seule ne

peut être reproduite : celle du menteur. Un mime qui n'aurait pas l'idée de mentir serait clivé ! Le mensonge ne relève que de la parole !

**La langue de l'exil de soi n'est pas le mensonge. La langue de l'exil de soi, c'est le mensonge en quelque sorte au cœur de la langue, dans sa texture même ou son tissage !**

Lorsque se tait la force vive qui promeut tout discours dans l'obligation, pour pouvoir se dire d'avoir quelqu'un à qui le dire, alors se déploie la langue de l'exil de soi. Nos mots, notre pensée, nos repères habituels, c'est-à-dire ceux de notre filiation, semblent mal adaptés pour dire l'absence du sexuel ou de l'infantile. Et comment les mots disent-ils la mort qui chemine en eux ? Lorsqu'un patient (atteint, comme disent les psychiatres, d'un syndrome de Cotard) dit qu'il n'a pas de tube digestif ou d'organes sexuels quelle est donc cette parole de négation de soi ? **Sûrement pas en tous cas une parole de dénégation ! Alors, quelle est cette langue ?**

Certes, il y a des violences qui sont faites au langage lorsqu'il perd sa singularité, lorsque les mots se font opérateurs de visibilité, lorsqu'ils deviennent objet de l'échange, plus important que ce dont il parle, lorsqu'il semble ne pas être habité (il y a des patients qui n'habitent pas leurs mots), lorsque les mots sont trop près du corps pour en dire l'absence, lorsqu'ils sont arrêtés sur image, mais toutes ces violences sont symptomatiques. Mais le clivage est intraduisible en termes de grammaire intérieure : **le barbarisme lui convient davantage**, car il est disqualification de la parole, défiance du discours, au-deçà qui ne permet pas l'acheminement de la parole. Il n'est peut-être pas obligatoire d'avoir en tête les néologismes des schizophrènes pour avoir une idée dont la mort peut être à l'œuvre dans le langage (ce qui n'a rien à voir avec la mélancolie du langage où l'on aime à se complaire). Certes, la parole ne saurait s'évaluer elle-même...

Mais il y a des approches possibles de réflexion : je pense à Wolfson, ou Jean Pierre Brisset par exemple, ou encore au détour qu'empruntent certains à une

---

3 Sigmund Freud. Névrose, psychose et perversion, P.U.F,1974, p.183 et sq.

autre langue que leur langue maternelle pour dire quelque chose de leur folie. **La langue de l'au-delà** me semble différente d'un langage primitif ou de l'archaïque d'une langue à peine dégagés du bruit premier.

La langue falsifiée de la propagande, ou bien la "novlangue" des totalitarismes, disent peut-être mieux la mort à l'œuvre dans la langue et les mots. Jacques Rossi (un homme du Komintern qui a payé de nombreuses années d'exil son utopie d'un peu plus de justice et d'égalité entre les hommes) montre d'une manière très claire dans le *Manuel du Goulag* que la langue soviétique n'est pas la langue russe. Mais la force même du livre vient d'une trouvaille qui dit encore mieux ce qu'est une langue lorsqu'elle se dépouille de son individualité, de la forme même du livre : c'est un lexique. La langue est comme débarrassée de son identité ! Varlam Chalamov, Jean Amery, Primo Lévy bien sûr, mais aussi Charlotte Delbo, et encore bien d'autres, ont également attiré l'attention sur la langue des brutes, signalé les modifications d'une langue d'un groupe, certes. Mais qui dit quelque chose de l'enfer au fond de tout individu ? La mort dans le langage ne pourrait-elle se dire qu'en termes de langue technico-administrative, ou dans la langue des registres des camps ? Techniciens de surface, auxiliaires de vie, ressources humaines, frappes chirurgicales, dégâts collatéraux, guerre zéro mort, frère numéro un, frère numéro deux, à l'appel il manque deux pièces ce matin, comment ça va aujourd'hui ? (du gardien au condamné à mort le jour même); cette langue de l'anonymat et de la transparence est peut-être faite de barbarismes qui **exprimeraient ce qui n'est pas en usage dans la langue maternelle, celle du narcissisme et de la narcissisation : porter la main sur soi pour se détruire. Cette langue exprimerait quelque chose de son exil.**

Le philologue Victor Klemperer a formulé plusieurs remarques dans son journal intime publié sous le titre *La langue du III ième Reich, Lingua terni imperii*. Il s'attache à tenter de définir ce qu'est la langue nazie par rapport à la langue allemande. Il essaye d'en préciser les tournures, les formes stylistiques, les mots subvertis de leur sens, la répétition de certaines expressions isolées, les stéréotypies, les nouvelles

combinaisons, les phonèmes etc. ... Les éléments toxiques de la langue ne sont pas à rechercher dans le contenu du discours, selon lui et, ajoute-il, "l'effet le plus puissant ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception". Il dit également que "toute langue qui peut-être pratiquée librement sert à tous les besoins humains, elle sert à la raison comme au sentiment, elle est communication et conversation, monologue et prière, requête, ordre, invocation", et il fait remarquer **qu'une langue qui ne sert qu'une face de l'être humain sert uniquement à l'invocation...** C'est la langue de toute croyance, de l'illusion mystique, de l'illusion comme avenir (Freud utilise le mot délire s'agissant de la religion), de tout délire.

Quelle est la langue de la croyance psychanalytique ? Y en a-t-il une ? Est-ce que je **n'invoque** pas Freud dans ce retour à Freud, sans la personne dont je viens de parler ? Freud sans la personne, ne serait-ce pas un Freud sans histoire infantile propre, un Freud dont on oublierait qu'il était en situation lorsqu'il écrivait et lorsqu'il théorisait. Un Freud dont on oublierait que *Le clivage du moi dans le processus de défense* et l'Abregé ont été écrits dans les mois qui précèdent l'exil à Londres et l'inexorable actualité de son cancer. Arthur Koestler rencontre Freud à Londres et note la complète indifférence de Freud vis-à-vis de son état dans le moment de sa visite, ce que dément avec véhémence Ernest Jones. La langue de la psychanalyse qui nous exile de nous-même, c'est d'abord la langue de la théorie lorsque nous oublions qu'une théorie est d'abord faite pour celui qui la bâtit, qu'elle céderait à son propre vertige auto référentiel et auto entretenu. Ce serait une langue débarrassée de son style, c'est-à-dire de son identité, débarrassée de l'histoire individuelle de celui qui la profère, fût-il Freud. Une langue qui nous ferait oublier que si nous sommes analystes, c'est que nous avons fait une analyse, et que nous avons une filiation, et que nous n'avons pas été analysés par Freud, et que la langue freudienne au temps de Freud et de ses disciples se modifie de génération en génération pour le meilleur ou pour le pire. Une langue faite de mots qui ne seraient que l'invocation d'eux-mêmes (d'où le pouvoir qu'elle exerce). La langue d'une théorie analytique qui ne dirait qu'une face de l'individu, c'est-à-dire soit Eros,

soit Thanatos avec laquelle nous basculerions dans un système psychotique, une modélisation psychotique de l'écoute et une conviction?

L'exil de soi est détournement premier de pensée, rapt. Il est pensée silencieuse, assourdie, à l'écart de ce qui peut lui donner sens... **Il est non-lieu de l'infantile** et non-lieu de la vie psychique. Le langage comme meurtre, non dans la créativité mais comme meurtre de lui-même, en est sa langue. Cette langue-là n'est pas la langue du récit du rêve. Peut-être est-ce **la langue du** matricide accompli, faite de mots qui réaliseraient une adéquation entre le sang et la langue? Le clivage est un trou, une tombe par où il ne passe rien : ni déni, ni parole, ni mémoire, ni répétition. C'est à ce trou qu'il convient, pour moi, d'en restreindre la notion ! Nous ne pouvons plus savoir ici de quelle partie de nous-mêmes nous sommes amputés, parce que nous ne savons pas de quoi, faute de représentations, et que peut-être cela n'a jamais eu lieu.

J'ai essayé de me tenir loin du guérissable, de l'éducatif, du dépassable, du narcissisable, du décidable. Mais l'exil de soi se situe-t-il dans un rapport de continuité, d'assomption, de transformation, de mue par rapport au "civilisable" individuel ? J'ai l'impression de rester sur mes interrogations, et notamment celle-ci : pourquoi ne peut-on parler de l'exil de soi qu'en termes de meurtre de soi ? En fuyant l'exil du rêve, ne me suis-je pas accroché à l'inverse, donc au même ? J'ai essayé autour de cet exil de soi non pas de me débarrasser du paradoxe mais d'essayer de le faire vivre. N'est-ce pas la seule attitude possible : écouter d'une oreille sexuelle ce qui ne l'est pas !

De cette jeune femme du début, j'ai tenté de restituer le visage. J'ai essayé de la rendre présente à votre regard mais surtout au mien. Il est vrai qu'un autre visage m'est apparu en écrivant cela, un visage que je n'attendais pas.

L'exil de soi ne concerne pas les contenus de pensée. Comme le clivage il concerne l'idée de penser.



## *L'éclat glacé des ténèbres*

Bernard Ducasse

C'est avec quelques hésitations que j'ai accepté de vous parler, plus exactement de poser quelques questions quant à ce que peut induire chez celui qui écoute, la confrontation avec un être humain dont les modalités de fonctionnement psychique sont essentiellement psychotiques car plus je vais, plus je me sens dérouté, au point parfois de ne plus savoir qu'en penser.

Cependant la psychanalyse offre la possibilité d'une expérience susceptible d'apprendre voire de modifier certains aspects de la façon de penser et d'aimer, par le biais d'une écoute attentive et patiente aux dires et aux questions que le fait de vivre posent à l'être humain et aux différentes solutions, constructions et stratégies inventées pour tenter de continuer à vivre.

J'ai décidé d'évoquer trois moments cliniques, avec toutes les difficultés que cela entraîne ; la question du prélèvement, l'aléatoire et en même temps le déterminisme du choix, le déplacement et l'effet de masque. Mais aussi, comment faire autrement ? Ce qui m'a frappé est la dimension descriptive qui en résulte, sans pouvoir départager si ceci est lié à mes difficultés à traduire mon implication et ma dynamique, ou si c'est inhérent au fait d'essayer de parler de la psychose.

J'ai écouté Abel durant environ deux ans. Contrairement à un usage répandu qui consiste à modifier le prénom afin de mieux préserver l'anonymat, je le nomme ici par son véritable prénom, tant celui-ci me semble porter et condenser des traces importantes de son histoire. Il est âgé de douze ans lorsque je commence à le voir. Il est l'enfant unique d'un père extrêmement courtois, épris de justice et d'égalité, qui parle de son fils d'une façon respectueuse et sensible. Dans son propos s'entend le drame que cette situation représente pour

lui, sans qu'à aucun moment il ne le formule ouvertement. Il se dit peu instruit et peu cultivé, mettant ceci en relation avec les terribles années de son enfance qu'il a vécues dans les camps de concentration, ce qu'il évoque furtivement et allusivement et dont il dit n'avoir jamais parlé à son fils. Aussi délègue-t-il tout ce qui concerne l'instruction d'Abel à sa femme, beaucoup plus jeune que lui, originaire d'Afrique du Nord, qui a poursuivi des études universitaires, tant dans son pays d'origine qu'en France. Il s'agit d'une personne fine et intelligente qui minimise, voire dénie les difficultés de son fils, dont elle parle comme d'un enfant génial, très intelligent, doué pour les études, pour la musique et les langues. Il aurait appris l'Arabe quasi spontanément lors de vacances en Afrique du Nord. C'est elle qui, chaque jour, d'une façon stricte et méthodique, le fait travailler. Elle-même a été élevée dans les valeurs de l'Islam, mais elle a fait baptiser Abel et c'est elle qui a choisi son prénom. En l'écoutant parler, il m'a toujours semblé qu'elle avait une conception manichéenne du monde et que son discours était empreint d'une dimension mystique, voire prophétique. D'où mes interrogations sur les éventuelles projections dont ce prénom pourrait être porteur, en référence à l'histoire biblique des deux frères, Cain et Abel, dont le premier, luciférien, porte la flamme du meurtre et de la destruction, et le second la flamme idéale et d'amour qui illumine l'univers. J'ai pensé que cette femme attendait de ce fils, espéré, modelé et imaginé du côté du bon, qu'il sauve le monde.

Abel est un garçon sympathique, que je vais écouter deux fois par semaine. Il me parle et parfois dessine. Au début, il est assez conventionnel et contenu, puis peu à peu il dévoile un monde régi par l'électricité, qu'il appelle *l'électric monde*. Cet *électrique* monde est peuplé d'*électrique* êtres humains et d'*électrique* animaux. Au bout d'un certain temps, il refuse catégoriquement qu'on l'appelle Abel et exige d'être appelé Abdel.



Il donnera différents noms aux nombreux *électric* êtres humains dont il va parler, mais tous sont construits sur le modèle de la projection qu'il a de lui-même, et qu'il désigne électro Abdel. Ce dernier est branché par des faisceaux de fils qui sortent de la tête à des réseaux extrêmement complexes d'électro résistances, d'électro diodes et d'électro ordinateurs, les yeux sont des électro néon, le nez des électro fréon, les poumons des respirateurs électriques, l'estomac est un électro broyeur, les boyaux des tuyaux. Electro Abdel est immortel. S'il touche un être humain, ce dernier est immédiatement détruit. Il a une force infinie, est totalement indestructible. Un de ses suprêmes plaisirs est d'ingurgiter d'énormes quantités de lave incandescente, alors qu'il est en train de prendre un bain dans celle-ci, et que cette dernière est parcourue par des milliards et des milliards de volts. Il sait tout, toutes les langues, tout le savoir, par l'intermédiaire de l'électro ordinateur dont le disque dur peut tout enregistrer. Au plan de l'électro énergie, il est doté d'un système qui s'auto-régénère sans cesse. En même temps, se dessine peu à peu que le but d'électro Abdel, ou de ses homologues, est la destruction de toutes choses, son thérapeute en premier, même si cet horizon est sous le sceau de motions ambivalentes. Il me dit : " ce qui serait embêtant, si je vous tue, c'est que je ne pourrais plus faire de psychothérapie avec vous ". C'est à partir du moment où il peut avoir une certaine représentation de la destructivité, et moi le supporter, que peuvent commencer à jouer entre nous, présence, absence, existence de l'autre, dépendance, en même temps que revient l'éventualité d'une destruction, d'une éradication totale, où seul demeurerait électro Abdel dans son infinité, et tout à lui-même.

Avant l'interruption de cette psychothérapie, Abel parlait très souvent du nombril, et je suppose que nous approchions d'une question centrale que nous n'avons pas eu le temps d'élaborer. A ce moment, il s'intéressait à quelques mots espagnols, et après avoir observé le nombril de ses cousines, il inventait une différence, entretenant le Français et l'Espagnol, entre le nombril de l'homme, ou *hombriil*, et celui de la femme, ou *mujeril*. En même temps, il nommait le nombril, la boule du néant, ou la boule néantisante. A ma question de savoir ce que voulait dire pour lui,

néantisante, néantiser, il répondait " réduire totalement à néant ".

Abel m'a appris qu'il n'est pas simple d'appréhender un monde autre, aux reflets glacés et incandescents, aux accents apocalyptiques, où les tentatives extrêmes de maîtrise et de contrôle peuvent être à la mesure d'une sorte de mouvement de retournement, vague dévastatrice qui détruit tout sur son passage et dont l'excitation s'alimente et s'amplifie d'encore plus de destructivité et de mort, dont celle du psychanalyste ou du moins de ce qu'il pouvait représenter pour Abel. Je me demande si ce monde d'électricité et de mort n'entraîne pas en écho avec les camps de la mort et si la figure à détruire n'était pas celle du père, le survivant.

Est-il possible d'imaginer pouvoir néantiser le néant, ou de tuer le survivant ?

Le recours à la notion de narcissisme, ce mouvement d'investissement et de construction de soi-même, avec en toile de fond l'effigie de l'objet, pour aller un jour vers l'objet, sorte de passeur vers l'objet, de narcissisme de vie, est des plus utiles. Chez Abel, j'ai pu repérer des moments d'investissement narcissique massif de lui-même, au détriment de l'objet. Parfois, il était possible de penser aux formes de l'auto-érotisme, lorsque le fonctionnement se faisait sur un mode plus parcellaire, ou à une dimension homosexuelle lorsqu'il était plus unifié. En ce qui concerne le narcissisme, lorsque le mouvement devient à ce point auto-centré, à l'instar d'une toupie tournant strictement sur elle-même, il semble qu'il s'agisse d'une forme qui précipite, en même temps qu'elle ancre dans l'immobile et l'immobilisé ; sorte de zone de lest, qui tendrait à happer et à arrêter les mouvements de vie, et à aller vers la mort. Je peux me raconter qu'Abel, confronté à une interrogation en creux, en absence, en vide, de ce qui origine et fonde, en faisait une boule, mais une boule du néant.

Je voudrais préciser que, lorsque je parle de moments ou d'instant, c'est en rapport avec une conception des modalités de fonctionnement de la psychose. En effet, pour continuer quelques instants avec Abel, ce dernier n'avait pas un rapport perturbé à la réalité, ou une communication très différente avec les autres, ou un discours délirant témoignant

de sa croyance en l'existence d'un monde autre, ou d'une réalité autre, en permanence. Il me semble que le plus souvent avec la psychose, il est possible de constater deux formes de fonctionnement sur la scène psychique ; l'une qui peut tenir compte de la réalité et qui en sait quelque chose, et une autre qui, sous la pression pulsionnelle, éloigne de la réalité.

Alice m'est adressée par une collègue qui l'a suivie durant un certain temps, au cours duquel elle a vécu des moments dépressifs, ainsi que des moments mélancoliques, avec plusieurs tentatives de suicide de caractère grave, qui l'ont conduite à être hospitalisée. C'est une femme grande, svelte, qui a beaucoup d'allure. D'emblée, elle me dit qu'elle ne sait pas trop pourquoi elle vient, qu'elle a fait une psychothérapie durant plusieurs années et que vraiment elle ne voit pas ce que cela lui a apporté, ou ce que cela a changé dans son existence qu'elle trouve sans intérêt. Certes, sa psychothérapeute a cherché à la persuader qu'il serait intéressant, là où elle en est de son cheminement, d'aller parler à un homme, mais si elle a fini par acquiescer, au travers d'une politesse quelque peu distante, dans le fond elle n'en croit rien. Elle est fermement convaincue que cette personne ne veut plus la voir, qu'elle désire s'en débarrasser, ce qu'elle peut comprendre, mais ne peut vivre que comme un rejet ou un abandon. Elle dit combien elle éprouve un sentiment d'échec lorsqu'elle pense à son existence. Elle s'est mariée, a eu un garçon puis, rapidement, a divorcé, a dû élever son fils seule car le père ne s'est plus jamais manifesté et ne l'a jamais aidée en quoi que ce soit. Elle exerce la profession d'infirmière, mais n'aime pas ce métier, surtout en ce moment où elle est soumise à des doutes très importants. Elle a toujours peur de se tromper, est amenée à vérifier sans cesse les consignes, les traitements, les posologies. Il lui est impossible d'effectuer certains gestes, par exemple une piqûre intramusculaire, car elle est persuadée que, obligatoirement, elle va piquer au mauvais endroit, et que, obligatoirement, cela va entraîner des lésions graves et des infections dramatiques. Elle se sent très déprimée, et n'a envie de rien. Bien que ce soit extrêmement pénible, elle arrive à aller à son travail où, lorsqu'elle doit faire un geste thérapeutique, elle demande à une de ses collègues de le réaliser à sa place. Chez elle, elle assure le strict nécessaire,

un peu de ménage, l'entretien du linge et la confection des repas, essentiellement pour son fils car elle-même mange très peu. Le reste du temps, elle se couche et dort, les volets clos. Par ailleurs, elle voit régulièrement un médecin généraliste qui lui a prescrit un traitement antidépresseur.

Durant les premières entrevues, elle aborde plusieurs fois la question de son existence, disant qu'elle n'aime pas la vie, qu'elle n'aime pas vivre, qu'elle a tenté plusieurs fois de se suicider, que c'est bien regrettable que chaque fois l'on ait pu la sauver et, sur un ton véhément et à la fois impératif, elle dit que, de toutes façons, ceci lui appartient, qu'il n'y a qu'elle qui puisse décider de sa vie ou de sa mort, que si elle veut se suicider elle se suicidera, qu'elle ne permet à personne d'intervenir dans cette affaire. Je me demande alors de quelle façon elle va pouvoir m'utiliser dans la suite de ce parcours, et si la seule place qu'elle puisse laisser au psychanalyste serait celle d'un témoin lointain et tenu en état de glaciation, auquel on enverrait la chronique d'un suicide annoncé. En même temps, je suis touché par cette personne, peut-être par sa gestuelle, ou le ton de sa voix, ou un écho ambivalent, au travers duquel j'entends un appel quelque peu désespéré vers le vivre alors qu'elle parle de mort. Je lui dis alors que, effectivement, si elle veut absolument se suicider, je ne saurais l'en empêcher, mais que si elle vient me parler et si je l'écoute, ce n'est pas pour l'aider à mourir mais pour l'aider à vivre. Elle sourit.

En fait, je découvre peu à peu que Alice est d'une extrême sensibilité à la façon dont les choses lui sont dites, elle revendique droiture, honnêteté, vérité. Certes, ces valeurs prennent sens dans la perspective de ce qu'elle dit. On lui a beaucoup menti, on l'a beaucoup trompée, mais il semble que la façon dont elle désirerait que l'on en use systématiquement avec elle révèle une connexion avec la destructivité et la mort. Je pourrais dire, ici aussi, avec " la boule du néant ", reprenant cette expression reconnue au contact d'Abel ; " boule du néant " qui l'expose à des situations où elle est en place d'être malmenée, ce qui se confirme chaque fois qu'elle se précipite dans une aventure sentimentale, en général aussi brève que traumatisante et destructrice pour elle, dont elle tire confirmation que personne ne l'aime et, surtout,

qu'elle ne peut aimer personne, ce qu'elle se tue à dire.

Aussi, lorsque je lui parle, j'essaie d'utiliser l'humour pour relativiser ou dédramatiser ce qu'elle présente le plus souvent sur un mode catastrophique. D'ailleurs, elle est très sensible à l'humour, l'entend très bien, en dehors des épisodes où elle est comme glacée dans des moments mélancoliques, et peut en user elle-même avec beaucoup de vivacité.

D'une certaine façon, elle va parler presque exclusivement de sa mère, qui la hante, afin de se plaindre. Elle préférerait sa sœur, elle la rendait responsable de tout ce qui n'allait pas, elle ne l'aimait pas. Alice critique, condamne, regrette, insulte, revient à un chant d'amour pour repartir vers la rancune. Cependant, par moments, elle s'anime, son discours devient plus fluide, beaucoup plus associatif, à nouveau elle a envie de sortir, de voir des gens.

Durant ce temps, sa mère qui est maintenant une personne âgée et boit beaucoup, vit entre son appartement et l'hôpital où l'on essaie, sans succès, de traiter son alcoolisme. Les fluctuations de l'humeur d'Alice semblent être en relation avec les hospitalisations de sa mère, de ce qu'elle peut en penser et de ce que cela mobilise en elle. Elle oscille entre des moments où elle se sent profondément coupable, et d'autres où elle en a assez, elle s'est suffisamment occupée de sa mère et elle ne veut plus la voir. Ce que, effectivement, elle décide et met en place.

C'est alors que, subitement, sa mère meurt et qu'elle apprend que sa sœur est atteinte d'une tumeur de caractère grave qui va nécessiter un lourd traitement. Ce moment très particulier est à souligner, comme si surgissait une coïncidence, comme si, sur la scène psychique, venaient se condenser, désir de ne plus voir la mère, et mort de la mère.

Alice continue à venir parler, mais rapidement devient très différente, comme évoluant dans un monde autre. Dans un premier temps, elle ne peut que nier ce qui survient. " Non ce n'est pas vrai, ma mère n'est pas morte. Ma sœur n'est pas malade. Ce n'est pas possible ". Elle répète cela d'une façon automatique, comme si elle était ailleurs, perdue, s'adressant à je ne sais qui. Puis, peu à peu, elle s'accable de reproches de plus en plus massifs. " Si ma mère est morte,

c'est de ma faute. Si ma sœur est malade, c'est à cause de moi ". À ce moment, lors d'un week-end, elle fait une tentative de suicide par absorption de médicaments, mais appelle les pompiers qui la conduisent à l'hôpital où elle reste peu de temps, et elle continue à venir parler. Tout de suite, ce retournement de la violence contre elle-même l'apaise, cependant elle parle comme un enfant qui aurait été sévèrement tancé par ses parents et qui essaie de penser et de se conduire en fonction de principes qui lui ont été catégoriquement dits et rappelés. " Oui, maintenant, j'ai compris, je ne recommencerai pas à essayer de me suicider. C'est extrêmement difficile pour moi, mais je peux me dire que ma mère est morte, et que plus jamais je ne la verrai. Ma sœur est malade, mais elle se soigne, en ce moment elle va bien, d'ailleurs tout cela nous a beaucoup rapprochées, nous parlons ensemble comme jamais nous ne l'avons fait, et puis je sens qu'elle a besoin de moi et cela m'encourage, il faut que je sois forte et que je sois là pour elle. "

Pourtant, rapidement, un mouvement dépressif se déploie qui vient se geler dans une position mélancolique. Avec une violence considérable, les ténèbres de l'objet s'abattent sur le moi. Tout ce qui arrivé est de sa faute, elle est mauvaise, elle n'a jamais rien valu, il faut qu'elle disparaisse au plus vite. Elle répète cela comme un automate. Devant la massivité de ce déchaînement et le danger qu'il représente pour son existence, après accord téléphonique, son médecin l'hospitalise. Je ne l'ai jamais revue.

Avec elle, j'ai été confronté à la peur et à l'angoisse, à l'espoir, au découragement, aux limites et à une sorte de néantisation de tout désir. Cela m'a aidé à mieux repérer avec quelle humilité il convient de s'engager dans un tel voyage, " Au cœur des ténèbres ". C'est en effet au cœur de l'absence et du silence de cette patiente que je me suis mis à penser à l'écrit de Joseph Conrad, " Au cœur des ténèbres ", comme représentation du chemin parcouru ensemble. Je ne sais pas s'il était juste ou pas de s'y engager. Cependant, je l'ai déjà dit, elle m'avait prévenu et, dès le début, je m'étais demandé quelle place elle pourrait laisser jouer à l'autre dans cette affaire, en même temps que j'avais été d'accord pour l'écouter. Mais je reste avec la question de ce que

l'on peut espérer d'une écoute psychanalytique et jusqu'où elle peut aller. La psychanalyse n'est pas une clé universelle et il existe des territoires où elle n'est pas apte à oeuvrer même si, dans certaines de ces contrées, elle est susceptible d'apprendre quelque chose au psychanalyste. Je reste aussi avec une autre interrogation. D'une certaine façon, l'écoute n'a-t-elle pas contribué à la précipitation du gel mélancolique, comme si cette ouverture, avec en filigrane la dimension du désir chez le psychanalyste, pouvait se comporter à certains moments comme un accélérateur de particules qui n'induirait pas la construction de formes nouvelles mais conduirait vers la déliaison et la mort.

De même, comment formuler ici ce qui concernerait le transfert ? Sous forme de mélancolie de transfert, ou de transfert de mélancolie ? Un aspect me semble assuré, le penser en termes de névrose de transfert ne modéliserait pas ce qui s'est passé.

Flore, une femme de petite taille au beau visage, âgée de quarante ans, vient me voir alors qu'elle vient de se séparer de son ami avec lequel elle a vécu plusieurs années. Elle se trouve subitement très seule, abandonnée, triste et désemparée. Elle aimerait parler de ce qui vient de lui arriver, de sa vie sentimentale, de sa vie en général. Je note d'emblée combien elle ressemble à une adolescente, par moments à une petite fille, tant par son aspect général que par sa façon de parler à la fois provocatrice et boudeuse. À la suite de quelques interventions, je remarque qu'elle est hypersensible et qu'au lieu de l'interroger ou de la relancer, cela la précipite dans une sorte de ratiocination polémique où elle cherche à avoir raison, ou à se justifier, comme si elle se sentait attaquée.

Aujourd'hui, il y a plusieurs années que je l'écoute, et cette cure est toujours en cours. J'ai l'intention de vous parler d'un moment qui survient durant la seconde année de nos entretiens.

Elle a des difficultés à parler d'elle-même et se cantonne souvent dans l'anecdotique, au travers d'un discours hésitant, entrecoupé de silences, sans fluidité, sans capacités associatives. En même temps, elle semble très soucieuse de me plaire et s'appuie beaucoup sur les éléments de la pièce où je

les reçois, que ce soient les couleurs, les différents objets à propos desquels elle fait des commentaires et dont elle remarque le moindre changement de place, se demandant si je l'ai fait à son intention, sensible aux odeurs, aux lumières, comme si elle s'appropriait les lieux et ce qu'elle imagine de ma personne. Je me dis qu'elle est en train de développer un transfert passionnel. À cet instant, mes possibilités d'intervention apparaissent d'autant plus réduites que, lorsque je lui dis quelque chose, il semble que cela ne fasse que décupler l'excitation. Lors d'une séance, elle imagine avoir des relations sexuelles avec moi, disant qu'elle m'offrira son corps, s'exprimant avec des mots grossiers et d'une très grande crudité, ce qui m'alerte car je pense à ce moment-là au risque d'un passage à l'acte. En effet, cela constitue comme une rupture dans son discours qui, bien que saccadé et souvent laborieux, est toujours poli, distingué, voire un peu sophistiqué. Durant les séances suivantes, elle dit qu'elle a fait des " bêtises " chez elle. Il me semble qu'elle est assez confuse, disant qu'elle est montée sur la toiture de sa maison pour observer les étoiles et qu'elle a passé le reste de la nuit couchée dans un fossé pour continuer à confortablement contempler le ciel étoilé. Le lendemain, alors que je suis en train d'écouter un patient, j'entends sonner. J'ouvre la porte, devant moi se tient Flore entièrement nue, une expression de dessaisissement peinte sur le visage. Elle dit : " je viens ". Je l'invite à aller s'installer dans la salle d'attente, ce qu'elle fait, calme et résignée. À la fin de la séance en cours, je fais passer Flore dans la pièce où je travaille et lui dis de s'asseoir face à moi, après lui avoir demandé de se confectionner un vêtement avec une couverture légère dont je disposais, ce qu'elle exécute d'un air soumis. J'étais en difficulté. Je vais essayer de donner un sens à cette mise en acte afin de la reconduire dans le transfert, je vais parler, écouter, ne pas agir et, au bout d'un moment, estimant, ou plus exactement espérant, que c'est possible, je lui demande de rentrer chez elle.

Cette situation m'a confronté d'abord à ce que l'on peut ressentir, penser ou pas, dire ou faire d'une façon extemporanée ; ce qui n'est pas notre mode habituel de temporalité qui serait plutôt du côté de l'intemporalité. L'extemporané me semble lié à la mise en acte et contient une dimension traumatique

dans la mesure où une situation en rupture tombe inopinément sur la psyché non préparée, qui se trouve confrontée brutalement à un événement qui se transfère en acte. J'ai eu un instant de sidération et un sentiment de grande gêne. Il me semble que j'ai essayé de négocier, sans savoir, en prenant appui sur ce que j'ai pu construire au long de mon cheminement. Dans l'après-coup, je peux formuler les choses de la façon suivante : essayer d'avoir du tact et de se faire confiance. Un autre aspect consiste à ne pas répondre à la mise en acte, par une mise en acte qui viendrait constituer une forme symétrique, comme une prise en masse. Cette question me paraît importante, et plus particulièrement dans certains moments psychotiques d'une cure qui peuvent appeler, favoriser et catapulte vers de telles figures ; moments passionnels ou coups de foudre. Ici aussi, nous sommes loin de la névrose de transfert. Le précipité passionnel dans sa massivité de tout ou rien dessine bien la perspective de " à la vie à la mort ", et d'une certaine façon, se profilent ici aussi la chronique d'une mort annoncée et la boule du néant. Le narcissisme ne joue pas comme passeur vers l'objet, il est massivement projeté, dans un vidage qui laisse la personne exsangue.

Lors de réflexions autour de la psychose, je me demandais comment le psychanalyste peut aller vers ce qui m'est apparu être ses propres ténèbres et ses propres points aveugles, ainsi que les ténèbres et les points aveugles de l'autre. M'est alors venue en mémoire une phrase de Chateaubriand et le texte de Joseph Conrad, dont j'ai déjà parlé, " Au cœur des ténèbres ". La phrase de Chateaubriand est extraite de : *Le Génie du christianisme*. L'auteur invente une métaphore de la condition de l'être humain, je cite : "L'homme est suspendu dans le présent, entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres : derrière lui, devant lui, tout est ténèbres. "

Je me suis demandé pourquoi la psychose convoquait en moi les ténèbres, et me suis dit que cela pouvait être en réaction à l'idéologie d'une époque où il était de bon ton de parler de psychose à travers un intellectualisme dans lequel venaient s'entrelacer toutes les théories et toutes les doctrines rehaussées de quelques considérations philosophiques sur le sens et la conduite de l'existence. Une époque au cours de laquelle le

mode ou le style psychotique, de préférence schizophrénique, était paré des plus beaux atours et haussé au rang de l'un des Beaux-arts. J'imagine que ceux qui en parlaient de cette façon n'avaient jamais approché la psychose.

La phrase de Chateaubriand propose une représentation d'un paysage fixe," comme sur un rocher entre deux gouffres : derrière lui, devant lui, tout est ténèbres." Ce qui ne laisse aucune place à la temporalité, au conflit et au mouvement. Elle illustre, peut-être, l'aspect descriptif de la psychose qui contient son propre figement. Elle est intéressante comme point d'arrêt, ou butée, par rapport au texte de Conrad, qui semble à même de porter quelques lumières comme métaphore du cheminement du psychanalyste essayant d'aller vers les aspects les plus destructeurs et étrangers de l'âme. Je vais en dire quelques mots. Marlow, le héros, transporte quelques " pèlerins " dans son bateau, mais ceci n'est que secondaire. Il remonte lentement le fleuve inconnu, enfoui dans une épaisse forêt pleine d'étrangetés, pour aller vers un personnage mystérieux, enfermé dans la destructivité, Kurtz, confronté lui aussi aux affres de la " boule du néant " dont Marlow dit : " j'ai vu le mystère inimaginable d'une âme qui ne connaissait ni retenue, ni foi, ni crainte, tout en luttant aveuglément avec elle-même. "

Comme narrateur, Marlow, répète qu'il tente une tâche impossible car il est vain de vouloir communiquer par le truchement de la parole, la couleur, la saveur, la texture exacte de l'expérience. Il est possible d'y entendre, pour le voyage analytique, que, si quelque chose peut advenir et s'élaborer, ce n'est qu'en présence et au travers de l'expérience, et que, pour la compréhension de ce texte, il serait juste de suivre l'attitude de Marlow qui, devant ses mots et ses phrases, préfère se confronter aux faits et aux gestes afin d'attendre que le sens se manifeste, garder l'esprit en alerte, se méfier des apparences et, ainsi, éviter d'appliquer une grille de lecture toute faite.

Il y a dans le récit de Marlow un enfer des corps, rongés par la faim, la dysenterie, percés de flèches, de lances, de balles, enchaînés, roués de coups, décapités, sacrifiés ou dévorés au terme de certaines danses nocturnes, lors de rituels innommables. Il y a

un enfer des consciences dans le huis clos paradoxal d'une promiscuité, au milieu de la plus grande solitude, où tous sont menacés par des forces obscures. Il y a un enfer des âmes où la liberté sans limites et un appétit du pouvoir sans bornes fait vaciller dans la folie, comme Kurtz, qui, défenseur des Lumières en même temps que devenu gourou du monde des "ténèbres", a peint un tableau qui illustre cet antagonisme, voire ce clivage, et qui représente " une femme drapée, les yeux bandés, portant une torche allumée". Kurtz dont le fond de la doctrine de la supériorité raciale, entre les "primitifs" et les "civilisés", se dévoile brutalement au travers de cette " solution finale ", lorsqu'il dit " exterminatez toutes ces brutes ! ".

Marlow, qui n'a pas de goût pour le mensonge, va cependant y recourir lorsqu'il substitue délibérément aux dernières paroles de Kurtz " l'horreur, l'horreur ", le nom de sa fiancée, lors de sa visite à cette dernière. Comme il l'explique à la fin de sa narration, révéler la vérité à la jeune fille qui ne soupçonnait pas ce qu'était devenu Kurtz " ç'aurait été trop de noirceur, trop de complète noirceur. "

La confrontation à la psychose peut exposer à une grande excitation, comme les situations cliniques, au début de cet exposé tendent à l'illustrer, allant vers un horizon où s'entrelacent les questions de l'inceste et de la mort. C'est dans cette optique que se pose à nouveau la question de l'écoute. N'est-elle pas susceptible à certains moments de précipiter le patient vers la déliaison et la destructivité ? De même la psychose peut déclencher une angoisse massive qui se traduit corporellement par une rigidité ou une tétanisation et, au plan psychique, par un ralentissement ou une sidération de la pensée. Dans ces situations de fragilité et de perte des repères, peut survenir une sensation d'attaque des valeurs les plus intimes qui risque de faire vaciller les idéaux sur lesquels chacun prend appui pour continuer à s'identifier à l'idée et au rôle construits pour essayer, sans cesse, de devenir psychanalyste. La mise à rude épreuve des valeurs les plus intimes peut induire une mise à distance, un rejet déçu ou rageur, ou bien pousser à une apparente neutralité qui est une façon de s'emmurer et de se désengager. À l'opposé, cela peut conduire à vouloir sauver, ou à une violente et aveugle *Furor sanandi*, ou encore précipiter une mise

en symétrie par le biais d'une fascination narcissique qui massifie et abolit chez le psychanalyste toute distance et toute possibilité de mouvement pour lui-même. Peut survenir aussi la difficulté du transfert mis en acte. Flore lorsque l'abolition de la distance, l'inceste et la mort viennent sur la scène, ne fait pas " comme si... ", elle vient véritablement, ce qui peut aider à distinguer la scène du fantasme de celle de la réalité où éventuellement le psychanalyste risque de répondre en mettant son transfert, ou son abus de transfert, en acte. Freud, dans " Observations sur l'amour de transfert ", dit fermement : " Et pourtant il est interdit à l'analyste de céder. Quel que soit le prix qu'il attache à l'amour, il doit tenir davantage encore à utiliser l'occasion qui s'offre à lui d'aider sa patiente à traverser une des phases les plus décisives de sa vie. Il doit lui enseigner à vaincre le principe du plaisir, à renoncer à une satisfaction immédiate, non conforme à l'ordre établi et cela en faveur d'une autre plus lointaine et peut-être aussi moins certaine, mais irréprochable aux points de vue psychologique et social "

Les moments psychotiques, enfin, font peur parce qu'ils peuvent induire sur la scène psychique les scénarios les plus crus, les plus intolérables, les plus violents et les plus déshumains. Aussi, est-il souhaitable d'être réceptif autant que possible à son propre transfert, d'essayer de ne pas entraver le déploiement des idées et des affects et de ne pas contrer les mouvements de la psychose dans l'espoir d'ouvrir un écart. Mouvements de la psychose, car est-il possible de parler de mouvements transférentiels lorsque manquent les dimensions du sens, de l'infantile et de la répétition. Dans les instants de passion ou de destructivité, le bombardement de projectiles est du côté de la projection.

Ce qui constitue une réelle difficulté de parler de la psychose, c'est qu'elle se présente le plus souvent comme un mélange d'éléments hétérogènes et éclatés, comme l'éclat glacé des ténèbres ou les éclats glacés des ténèbres. Il semble alors important d'appeler et de rappeler certaines formes qui relient à la mémoire de l'humain et qui naissent du domaine de la créativité. Pour finir, j'aimerais évoquer une de ces oeuvres, "L'Odyssée" de Homère. Lorsque je pense à une psychanalyse, c'est le plus souvent sous la forme d'un voyage. Ulysse rentre chez lui et le chemin est

semé d'embûches. Il y a un moment, dans son odyssée, qui apparaît comme un modèle de ce que j'ai essayé d'interroger, mais aussi bien modèle de la destinée de tout être humain. Ulysse dont l'un des traits est la ruse - je pense qu'il y en a dans la psychose - et je souhaite qu'il y en ait aussi chez le psychanalyste dans cette affaire-là, Ulysse, lorsqu'il est aux mains du Cyclope se nomme et se dénomme, Personne. Comme si, au moment du danger le plus

grand et le plus urgent, lorsque l'imminence de la mort est là, on ne pouvait que se nommer/dénommer, et ce risque, un instant éloigné, pouvoir se nommer de nouveau. " Si quelqu'un des mortels te pose des questions, Cyclope, sur le sort indigne qui fut fait à ton oeil et te rendit aveugle, dis-lui que c'est Ulysse, saccageur de cités, qui t'a aveuglé, le fils de Laërte, ayant son logis en Ithaque."





## *Casa tomada - " Maison occupée "*

Felipe Votadoro

À propos du débat que nous menons cette année(1), j'ai choisi aujourd'hui d'évoquer deux discours, deux histoires d'occupation ou d'exil qui, référées à la psychose en tant que trouble majeur entre le sujet et son environnement humain, seraient susceptibles d'illustrer les rapports entre appareil psychique et "réalité".

Le premier de ces discours est le texte d'une nouvelle fantastique de J. Cortázar, "Casa tomada".

Le deuxième, témoignage dans un avion d'un inconnu ayant subi dans le passé la torture, ne m'était pas adressé, je l'ai entendu de façon fortuite.

Que se passe-t-il lorsque la confrontation aux frontières - frontières, limites entre le sujet et l'autre, entre le moi et les objets, entre un appareil psychique et d'autres appareils psychiques - atteint un certain degré de violence ?

Chacun de ces discours évoque une force traumatique que son auteur aurait eu à subir et qui l'aurait amené à un conflit avec la "réalité", conflit aux conséquences durables.

J'avancerai, pour terminer, une brève réflexion à propos d'un "paradigme" de la psychose: comment penser psychanalytiquement les rapports entre le sujet et la "réalité", comment envisager la perturbation de ce rapport, non seulement dans le cas de sujets psychotiques mais aussi chez le névrosé, dans la cure, et hors cure ?

### CASA TOMADA

À propos de Casa Tomada, "maison occupée", Julio Cortázar révèle lors d'un entretien (2): "J'écrivis ce conte par une matinée de grande chaleur en plein été à Buenos Aires (...) Je venais de me lever, à sept heures du matin, avec une sensation de terreur car je venais de rêver le conte. C'est un de mes contes les plus oniriques. Je n'ai pas rêvé exactement le conte mais sa

situation. Il n'y avait là rien d'incestueux (!). J'étais seul dans cette maison très étrange avec des couloirs et des angles, et tout était très normal, je ne me rappelle plus ce que je faisais dans mon rêve. A un certain moment, au fond d'un des angles, un bruit se fit entendre très nettement et cela constituait déjà une situation cauchemardesque (...) Je me précipitai alors pour fermer la porte et mettre les verrous afin de laisser la menace de l'autre côté. Alors, durant une minute, je me sentis tranquille et il semblait que le cauchemar allait se changer en rêve paisible. Mais de ce côté-ci de la porte, la sensation de peur revint. Je me réveillai avec une sensation d'angoisse cauchemardesque - me réveiller, alors, revenait à être définitivement expulsé du rêve lui-même... Alors (...) J'allais à la machine et en une heure - le conte est très court - une heure et demie, il fut écrit. Le frère et la sœur ont été créés pour des raisons techniques et tout le contenu du conte s'organisa".

Pour nous, le réveil signifie l'échec du travail du rêve. Dans cette nouvelle de Julio Cortázar, écrite à la première personne, un homme (le narrateur) et sa sœur, ultimes descendants d'une famille de l'oligarchie terrienne argentine, vivent en vase clos dans la maison- sanctuaire de leurs aïeux à Buenos Aires.

Cette maison " profonde et silencieuse " qui les a vu naître et qui devrait les voir mourir, est l'objet de leurs soins ritualisés, leur activité diurne se partageant par ailleurs entre le tricotage-détricotage pour elle, la lecture-relecture des livres de littérature française contenus dans la bibliothèque ainsi que la mise en ordre de la collection de timbres paternelle pour lui. Tout cela afin de " tuer le temps ", ainsi que le commente le narrateur.

1 Sur le thème " Paradigme de la psychose dans la cure des névrosés ".

2 Picon Garfiels, E.: Cortazar par Cortazar, Mexico, Editorial U.V., 1981. p. 89.

" Nous étions bien et nous finissions par ne plus penser" dit-il aussi.

" Mais c'est surtout de la maison que je veux parler ", ajoute-t-il encore." Nous nous disions parfois que c'était elle qui ne nous avait pas laissé nous marier. Nous venions d'atteindre la quarantaine avec l'idée inavouée que notre couple simple et silencieux de frère et sœur était une clause inévitable de la généalogie établie dans cette maison par nos arrière-grands-parents ".

Le silence de la maison est seulement altéré, le jour, par le bruit des besognes ménagères, la nuit, par les bruits corporels produits par chacun dans sa chambre et audibles par l'autre : toussotements, respiration ou encore parole ou agitation en rapport avec un rêve.

Un soir, le silence est troublé par d'autres bruits, identifiés, semble-t-il, mais inquiétants. " J'ai dû verrouiller la porte du couloir. Ils ont pris l'aile du fond " dit le narrateur à sa sœur. L'irruption de ces bruits, amène le frère et la sœur à se retrancher, résignés, dans un espace plus restreint dans la maison. Ces bruits inopinés se reproduisant en deçà de la porte qui devait les contenir, les deux occupants de la maison finissent, un soir, par abandonner celle-ci, poussés dehors par une présence sonore et invisible." Avant de nous éloigner, pris de pitié, je fermai soigneusement la porte d'entrée et je jetai la clef dans la bouche d'égout. De peur qu'un pauvre diable n'eût l'idée d'entrer pour voler quelque chose. A une heure pareille et dans une maison pareille!... "

Le dispositif du rêve ayant échoué, c'est pour Cortázar l'activité littéraire qui prend le relais, et sous la forme d'un récit fantastique.

Pour B. Terramorsi (3): " Le fantastique est une littérature conflictuelle qui place le conflit hors tribunal, hors procès, convoque les impressions, les effets, les sens, et invalide les déductions, le jugement, le sens. Le fantastique ne nous informe pas, il nous saisit : voilà une littérature réaliste de la présence des sensations et des choses sur les idées et les représentations, une littérature qui ne parle pas de la chose mais la fait avoir

lieu ". Dans le rêve de Cortázar, le bruit serait une " irruption fantastique " génératrice d'une angoisse telle que la fuite du rêveur par le réveil s'impose.

L'action de la nouvelle se déroule à l'extrême sud de l'Amérique et se situe à l'époque de la seconde guerre mondiale. Malgré l'éloignement du théâtre de la guerre, l'Europe, les effets de celle-ci se feraient sentir aux occupants de la maison : le narrateur, amateur de littérature française, cesse de recevoir les livres qui ne peuvent plus lui parvenir de la France occupée.

Les personnages vivraient la survenue des " bruits " comme une effraction, un envahissement de cette maison refuge- prison à l'intérieur de laquelle ils pouvaient jusqu'alors se croire à l'abri du bruit et de la fureur du monde.

Pourtant, Cortázar ne fait pas éprouver d'angoisse à ses personnages, il leur fait simplement prendre une décision immédiate, non réfléchie, qui les amène d'abord à se barricader en sacrifiant la partie "occupée" de la maison, puis, lorsque ce clivage devient insuffisant, à fuir hors de la demeure.

Expulsion dans le néant. Exil de soi, d'un monde intime ou délivrance ?...

Dans le rêve, le bruit serait-il l'accomplissement, la manifestation d'une menace impensée jusque-là ? Pure menace, c'est-à-dire menace dépourvue d'assignation à une cause ou bien pur envahissement destructeur ? Le bruit serait l'indice d'un échec, échec du travail du rêve.

Ce travail repris, pour J. Cortázar, par l'écriture, par la construction d'une histoire fantastique, donne lieu à un compromis : si, dans la nouvelle comme dans le rêve de l'auteur, le bruit est une présence sensorielle qui ne renvoie à rien d'autre, pure présence, pur inconnu ou pur réel, hors explication, hors inclusion dans une chaîne signifiante, la nouvelle, néanmoins, mettrait le "bruit " en scène dans une trame narrative.

Alors que le rêve de l'auteur aurait failli dans l'élaboration de ce qui aurait pu accueillir "le bruit", la

3. B. Terramorsi : Le fantastique dans *les nouvelles de Julio Cortázar*, L'Harmattan, 1994, p. 209.

création littéraire permettrait de figurer l'irruption du "bruit" dans un cadre romanesque: des personnages, incapables de tenir hors de chez eux le bruit dérangeant, finissent par enfermer celui-ci à l'intérieur et par fuir eux-mêmes à l'extérieur.

D'indéchiffrable, le bruit deviendrait alors en attente de déchiffrement. Ainsi provisoirement "interprété", en attente de "vérité" le "bruit" deviendrait plus fréquentable et constituerait même un objet d'échange.

De fait, ce bruit, sans que soit jamais dévoilée sa nature (son secret) qui restera énigmatique jusqu'au point final, a donné lieu pour les lecteurs de cette nouvelle, à de multiples interprétations, selon diverses herméneutiques (4).

Pour le psychanalyste, les personnages de la nouvelle pourraient incarner le Moi du dormeur, envahi par le cauchemar jusqu'à un point d'effacement de la distance entre le spectateur et l'horreur (de la scène). En créant du sens, l'écriture rétablirait cette distance, cet écart. Renforçant le refoulement, elle restituerait au rêveur-écrivain, la maîtrise moïque.

Le contenu de la nouvelle n'est pas fortuit : ces "bruits" suscitent des échos singuliers dans l'esprit de l'écrivain, même si on peut y déceler des allusions à des mythes, voire à d'autres textes fantastiques (par exemple, le thème récurrent de la maison). Le récit que Cortázar fait de son rêve commence par une dénégation : " il n'y avait là rien d'incestueux ". Or, la nouvelle campe un univers familial doublement aliénant: d'abord parce que la destinée des personnages semble toute tracée selon une "clause" - "inévitable" - établie par leurs ancêtres, puis parce que le respect de cette "légalité" familiale particulière les rend étrangers au monde, aux conventions et aux échanges d'un environnement social.

"La maison est au centre du texte, comme une araignée dans sa toile. La possession de l'espace semble impliquer une possession par l'espace". Et "si par amour pour la maison-mère, le couple de Cortázar fait corps avec la demeure, c'est bien que l'espace et ses occupants sont liés par un pacte aliénant (5)".

Dans cet espace confiné, un autre ordre de désirs, sexués-sexuels, semble excité-interdit : en témoignent

les "bruits" qui surviennent soudainement le soir, au seuil de la nuit. Ces "bruits" auraient-ils débordé la bruyante activité onirique du frère et de la soeur ?

Freud disait dans "La perte de la réalité dans la névrose et la psychose" (O.C.F, page 20, 1924) : "Dans la psychose, vraisemblablement, le morceau de la réalité écarté s'impose sans cesse à la vie d'âme, comme dans la névrose, la pulsion refoulée. Dans les deux cas un développement d'angoisse sera l'indice qu'aussi bien le morceau de réalité écarté ou la pulsion refoulée vont rencontrer des forces qui s'y opposent avec violence, pour les tenir à l'écart".

Dans la nouvelle, lorsque les portes de la maison qui se voulaient étanches ne suffisent plus à contenir la "chose", celle-ci apparaît à l'état brut là où on ne voulait pas d'elle. Présence brute, non élaborée, impropre à devenir objet de jugement, de procès ou élément d'un travail de pensée.

" Le narrateur ne dit rien du bruit parce qu'il n'y a rien à dire sinon qu'il a lieu là puis ici, voisin puis proche. La panique c'est toucher le bruit du doigt... Au commencement du monde narratif cortazarien il n'y a pas le langage : au commencement il y a les choses hors langage, du bruit qui ne mène à rien, au réel sans raison (6)".

Entre l'intérieur et l'extérieur de la maison, les frontières ne sont pas des lieux d'échange, d'élaboration, de transformation mais des clôtures peu perméables, productrices de tensions ne pouvant se résoudre que de façon disruptive.

L'ultime acte de la nouvelle, celui qui voit les deux personnages jeter la clef de la maison dans la bouche d'égout, soulignerait encore le verrouillage des espaces, la privation -volontaire ? - de ce qui aurait pu servir aussi à ouvrir : ainsi ne serait-il plus possible de revenir en arrière pour dévoiler l'énigme de cette maison.

---

4 Dans la nouvelle, d'autres énigmes se posent à propos de "sons" : telle celle de la "voix de statue" de la soeur.

5 B. Terramorsi, op. cit., p. 26.

6 B. Terramorsi, op. cit., p. 32.

L'exil d'une "maison occupée" n'offrirait d'issue qu'à la condition qu'un autre lieu puisse être investi, faute de quoi la fuite ne serait que le début d'une éternelle errance, comme celle des âmes qui hantent les lieux qu'elles n'ont pas pu vraiment quitter.

Ici, l'exclusion de ce qui serait susceptible de subvertir le silence instauré par la "clause" ne laisserait d'alternative à l'"ordre" dévitalisé de la maison que celle d'une liberté dénuée de repères.

Aucune violence, aucune révolte n'ont été concevables face au contrat abusif. Seuls sont apparus ces "bruits" qui ont précipité le chaos, la fuite sans direction ni limites dans un monde dont le frère et la sœur n'auraient connu que des reflets figés: une bibliothèque qui ne se renouvelle plus, une collection de timbres dont n'est assuré que le dépoussiérage.

Alors que J. Cortázar est encore très jeune, son père abandonne le foyer ; sa mère va élever seule Julio et sa sœur. Maladif (asthme, pleurésie) et mélancolique, l'enfant Julio Cortázar est (c'est lui-même qui fait ce commentaire) "enhardi par une mère très "gothique" dans ses goûts littéraires. ( ) Ma maison, déjà, était un décor typiquement gothique non seulement par son architecture, mais aussi par l'accumulation de terreurs issues des objets et de croyances, de couloirs ténébreux et de conversations de table d'adultes (...) (7). Quand j'étais jeune professeur de collège à Chivilcoy (une petite ville de province), j'ai lu les oeuvres complètes de Freud (...) Je fus fasciné. Alors j'ai commencé, très simplement, à analyser mes rêves (...) Beaucoup de mes récits fantastiques ont pris naissance dans un espace onirique..." (8)

En 1946, Borges publie " Casa Tomada" dans sa revue à Buenos Aires.

En 1951, l'auteur quitte l'Argentine pour s'établir à Paris où il poursuit son oeuvre littéraire jusqu'à sa mort en 1984.

#### RETOUR

Depuis plus de vingt ans, je prends chaque année l'avion pour traverser l'océan et me rendre dans le pays où je suis né. Là, je vais retrouver ceux qui ont

conservé le souvenir de mes années de jeunesse et qui, n'étant pour la plupart jamais venus en Europe, voient toujours en moi le jeune homme qu'ils ont connu autrefois. Je retourne aussi dans le pays que j'ai choisi de quitter le jour où l'air de Buenos Aires est devenu pour moi irrespirable.

Pendant onze ou douze heures, je suis suspendu au-dessus de l'océan, au milieu de la nuit, à la merci du bon fonctionnement de cette lourde et bruyante machine qui défie les lois de la pesanteur. Parmi tous les inconnus qui partagent cette traversée, personne ne semble s'inquiéter.

Toutefois, j'ai eu l'occasion d'observer que des rencontres, aussi singulières qu'intenses, peuvent se produire, en particulier entre ceux qui voyagent seuls, comme s'il n'était pas bon, dans ces circonstances, de demeurer solitaire.

Pour ma part, j'ai pris l'habitude de rechercher le sommeil, aussitôt le dîner terminé, en convoquant les images qui me tendent la main avant de m'endormir.

Au milieu d'une de ces nuits, alors que j'avais été réveillé par l'inconfort du siège et que presque tous les passagers semblaient assoupis dans la pénombre de la cabine, j'entendis le murmure d'une voix d'homme auquel répondait par instants une voix féminine. Les voix semblaient provenir de la rangée de sièges située juste derrière moi.

L'homme racontait de quelle manière il avait été autrefois torturé sur ordre des militaires au pouvoir, ceci en dépit de son innocence, et à quelles circonstances quasi-miraculeuses il devait d'avoir eu la vie sauve, malgré les multiples traumatismes et fractures qui lui avaient été infligés et qui l'avaient contraint par la suite à une longue rééducation dans le pays d'Europe où il avait été expulsé.

Dans le silence de la cabine, je ne pouvais me soustraire à l'écoute de cette voix, à laquelle il me fut impossible, une fois la lumière du jour revenue, d'associer un visage. Mettant en échec mon programme rituel d'endormissement, cette voix

7 J. Cortázar : " El estado final de la narrativa en Hispanoamerica ", in *La isla final*, J. Alazraki, éd. Madrid, Ultramar, 1983.

8 Prego O. : *La fascinación de las palabras*, Barcelona : Muchnik, éd. 1985, p. 182.

m'empêchait de penser à la nuit à l'extérieur, à tout ce qu'on laisse dehors, à ce qu'on évite d'entendre et qui revient malgré soi, et dans le même temps me rappelait tout cela.

Quelque chose de fragile, de cassé, transparissait dans le timbre de cette voix, tandis que le récit lui-même semblait fait pour combler une faille et donner l'impression à son auteur qu'il ne s'en était finalement pas si mal tiré.

De ce récit, j'ai retenu surtout la froide logique du stratagème que le pauvre homme disait avoir conçu dans son désespoir: chaque fois qu'il était interrogé et brutalisé, il proférait délibérément des insultes à caractère racial à l'adresse de ses tortionnaires, qui, en l'occurrence, appartenaient à cette partie de la population locale, métissée de longue date et qui, pour cette raison, avait été un objet de mépris pour certains descendants d'européens immigrés. Le but ainsi recherché était de déclencher une réaction de colère qui accroissait la violence des coups donnés et par conséquent, hâtait l'évanouissement de la victime. Ainsi, non seulement le supplice qui consistait aussi en une longue, une indéfiniment longue anticipation d'une douleur inhumaine, était écourté, mais surtout, les rôles (actif-passif) se trouvaient inversés.

Plus tard, j'ai lu l'article d'un psychanalyste qui avait eu à traiter deux personnes ayant subi des tortures.

Il rapportait qu'alors que l'une d'entre elles, un homme, avait, sous la torture, développé un délire hallucinatoire - il se voyait entouré de sa famille et de ses amis - l'autre, un homme aussi, avait épousé la cause de son tortionnaire, abandonnant par là ses convictions militantes.

La récupération du premier fut assez rapide et ne laissa pas de séquelles, tandis que le second eut à subir longtemps de lourdes conséquences psychiques.

Comment résister face à un discours en actes qui vise à défaire toute résistance, à rompre tout secret, toute fidélité, à abolir tout espace psychique propre, toute pensée ?

Le tortionnaire, pour exécuter sa sinistre besogne, ne cherche-t-il pas à réduire le torturé à l'état de chose ?

Pour F. Héritier la violence renverrait à une idée centrale : "Celle de l'effraction tantôt du corps conçu comme un territoire clos, tantôt du territoire physique ou moral conçu comme un corps dépeçable. ( ) La cruauté s'exerce sur un théâtre où il s'agit de convaincre l'Autre, par le traitement qu'on lui inflige dans sa chair, qu'il est, non un être humain, mais un corps animal, dépourvu de droits. ( ) Pour les groupes primitifs, l'humanité s'arrête aux frontières de la famille, de la bande ou de l'ethnie. ( ) Les conflits à l'intérieur du groupe sont régis par la règle que celui-ci se donne. Raids, prédatations, exactions sont possibles au-delà, car les autres, ( ) il est pensable de les traiter comme des non-humains.

Du même principe relèveront, plus tard les discussions de l'Eglise après la découverte de " l'Amérique pour statuer sur l'âme des Indiens.

Aujourd'hui les "autres" ne se voient plus dénier par pétition de principe leur caractère d'être humain, mais leur différence peut autoriser à les traiter comme s'ils ne l'étaient pas, comme des êtres dénués de droit (9)".

En Amérique du Sud, les tortionnaires prétendaient défendre la "démocratie" contre la "subversion", ils étaient des gens "normaux", instruits, pour mener à bien leur entreprise, par d'autres gens "normaux" payés par les contribuables d'un pays démocratique de l'Amérique du Nord. Ils étaient la loi, ils faisaient la loi, ou plutôt, ils faisaient les règles du jeu, ce jeu dans lequel le torturé n'a le choix qu'entre se soumettre ou mourir. Cette loi est alors une loi pervertie, confisquée, qui ne permet aucune contestation, aucun "non".

Soupçonné de mener des actions "subversives", l'homme de l'avion se savait innocent de tout engagement de cet ordre. Pourtant, il avait été kidnappé et torturé : aussi pouvait-il être tenaillé par une énigme : pourquoi cette chose lui était-elle arrivée, à lui ? ...

Nul n'est tout à fait innocent, du point de vue de l'Inconscient, aussi, tout acte de torture sollicite-t-il les fantasmes des protagonistes : castration, soumission, passivité, homosexualité, etc... C'est à ce niveau que

---

9. F Héritier : *De la violence*, éd. Odile Jacob, Paris, 1996, p. 21-22.

se joue, pour chacun des torturés (et aussi pour chacun des tortionnaires), cette tragédie, et ses dénouements.

L'homme de l'avion disait ne pas avoir combattu l'ordre totalitaire. Peut-être s'était-il senti en accord avec celui-ci, peut-être s'était-il simplement ménagé un espace de liberté - une "maison" - lui permettant de tolérer le totalitarisme ambiant ? ...

Un jour, "par erreur", ce monde aliénant avait envahi aussi sa "maison", ne lui laissant d'autre choix que celui de céder ou bien de résister en s'accrochant coûte que coûte (la mort...) à ses propres convictions, à son univers propre.

Celui qui, fasciné par le personnage qui avait tout pouvoir sur lui, avait cédé et était devenu complice de son tortionnaire, celui-là semblait s'être déformé durablement. En reniant la justice et les idéaux au nom desquels il s'était battu, il avait laissé, clivée, une partie de lui-même en souffrance.

Cet autre homme qui, sous la torture, avait développé un rêve éveillé, un délire passager, avait, d'une certaine façon, échappé à la terrible alternative. Sa déformation n'avait été que transitoire. L'homme de l'avion avait, lui, trouvé une autre issue : opérant un renversement, il avait tenu un discours de maître face son tortionnaire et face à la mort.

Mais le ton de mépris et les propos racistes auxquels il avait fait appel pour cela, en renvoyant en miroir au tortionnaire le mépris du plus fort envers le plus faible, n'étaient-ils pas propres à légitimer l'injustice qu'il subissait ? A répondre au mépris par le mépris, le torturé ne se trouvait-il pas plus aliéné encore ? Mais, dans cette situation extrême de confrontation duelle - imposée - peut-on se situer autrement que dans un rapport de forces ?

La torture produit une rupture brutale entre le sujet et l'univers propre de celui-ci : cette rupture provient de l'extérieur, il ne s'agit pas d'un rêve, car, c'est la réalité qui plonge le sujet dans un cauchemar. L'homme de l'avion avait été dépossédé de sa liberté, puis de son pays. Expulsé dans les marges, il habitait les limbes. Quels pouvaient être ses sentiments, alors qu'il revenait sur les lieux marqués par le drame ?

Pourrait-on concevoir qu'à l'origine de la psychose, se produirait un abus de pouvoir, un déni de justice, un déni des interdits qui fondent la société humaine et les droits des individus à l'existence ?

La psychose serait-elle une fuite du " Moi " tout entier de l'espace de la loi-pouvoir ou encore son écrasement total dans une adhésion sans partage au pouvoir qui fait la loi ?

#### PARADIGME

En conclusion de son article "Névrose et psychose" de 1924, Freud note : " Il faut penser à se demander ce que peut bien être le mécanisme analogue à un refoulement par lequel le Moi se détache du monde extérieur. ( ) Ce mécanisme devrait, comme le refoulement, avoir pour contenu un retrait de l'investissement émis par le moi ".

Dans cet article, Freud fait état de ce qui devrait constituer "un nouveau domaine de recherche" à partir d'une interrogation concernant le fonctionnement du Moi : dans quelles circonstances et par quels moyens le moi réussirait-il à échapper, "sans entrer en maladie", "aux conflits avec ses diverses instances dominantes, son allégeance au monde réel, sa dépendance à l'égard du ça ? "

Freud soulève aussi une question qui concerne le surmoi : "Le comportement du surmoi devrait, ce qui jusqu'ici n'est pas arrivé, être pris en considération dans toutes les formes de maladies psychiques". Question qui trouve tout à fait sa place ici puisque, pour Freud, le surmoi "assume la représentation de l'exigence de réalité".

Selon lui, ces recherches devraient permettre que "les inconséquences, bizarreries et folies des hommes (accèdent) à une même lumière que leurs perversions sexuelles (10)".

Ainsi que Green l'avance en 1996 (11), "on pourrait percevoir en ce point l'amorce d'un changement de paradigme, ou de modèle dans l'œuvre de Freud",

10. S. Freud: O.C.F., T XVII; p.3 à 7.

11. A. Green : " Genèse et situation des états limites ", in *Les états limites*, éd. P.U.F., 1999.

(p.28) ( ) " L'idée à retenir de la seconde moitié de l'oeuvre de Freud, est la recherche d'équivalents au niveau du moi de ce que sont les perversions sexuelles pour la sexualité (c'est moi qui souligne). Voilà donc le changement de paradigme " (p. 29).

À propos de l'intérêt que Freud manifeste à partir de sa nouvelle topique pour les "multiples relations de dépendance du moi" et notamment pour les perturbations dans la relation entre le moi et le monde extérieur, A. Green s'interroge : Freud, plutôt que de continuer à se référer au "modèle de la perversion", ne trouverait-il pas plus justifié d'opposer la psychose à la névrose ?

Précédemment, en 1974 (12), A. Green faisait le constat suivant : "Le modèle implicite de la névrose chez Freud est fondé sur la perversion (la névrose comme négatif de la perversion). Aujourd'hui, ( ) le modèle implicite de la névrose et de la perversion est fondé sur la psychose ( ) Il ne s'agit pas de dire que toute névrose s'inscrit sur une psychose sous-jacente, mais que nous portons moins d'intérêt aux fantasmes pervers des névrosés qu'aux mécanismes de défense psychotique, que nous retrouvons ici - dans la névrose - sous une forme discrète".

Ce point de vue soulève, à mon avis, les questions suivantes :

- la promotion d'un nouveau point de vue implique-t-il nécessairement le dépassement - le remplacement - des modèles précédents ?
- qu'advient-il par exemple, dans l'oeuvre freudienne, de la formule selon laquelle la névrose est le négatif de la perversion ?

Cette formule rend compte de façon éloquente des deux issues pathologiques du conflit entre le sexuel infantile et les forces refoulantes mais, intégrée dans le contexte plus vaste et plus complexe de la seconde topique, elle perd de la simplicité qui faisait sa force. Avec la seconde topique, l'intérêt de Freud se déplace sur le fonctionnement du moi, son intégrité et sa conflictualité.

Pourrait-on en conclure pour autant que le sexuel infantile - le traumatisme sexuel - n'est plus en cause dans les conflits entre le moi et la "réalité" ? L' " intérêt" du moi pour sa cohésion remplacerait-il sur

cette scène la sexualité ? L'opposition Eros-Tanatos prendrait-elle le pas sur le conflit sexuel infantile - refoulement en même temps (ou tandis) que le narcissisme - "composante libidinale de l'égoïsme", de l'instinct d'auto conservation - se verrait rabattu du côté du besoin (même s'il s'agit, entre autres, du besoin d'amour) ?

Pour Freud : "Névrose et psychose sont ( ) l'une comme l'autre l'expression de la rébellion du ça contre le monde extérieur, de son déplaisir ou, si l'on veut, de son incapacité à s'adapter à la nécessité réelle (13) ".

Plus tard, Freud décrira les mécanismes en jeu dans la psychose, le déni et le clivage, dans les mêmes termes (si ce n'est une différence d'intensité) qu'il l'avait fait pour ceux qui intervenaient dans le fétichisme, (une perversion...) Freud conçoit le mécanisme par lequel le moi se détache du monde extérieur (dans " Névrose et psychose ") comme "analogue au refoulement ", menant en quelque sorte à intervenir dans l'actuel sur un conflit dans lequel le refoulement à l'oeuvre s'avère insuffisant.

La "réalité" qui fait l'objet du déni est, sous la plume de Freud, essentiellement celle de l'absence du pénis chez la femme. En ce sens, J. Laplanche et J.B. Pontalis notent dans leur Vocabulaire : " Si le déni de la castration est le prototype, et peut-être même l'origine, des autres dénis de la réalité... (on est amené à se demander) si fondamentalement le déni ( ) ne porterait pas sur un élément fondateur de la réalité humaine (p.116). (car) Dans la menace de castration qui scelle la prohibition de l'inceste, vient s'incarner la fonction de la loi en tant qu'elle institue l'ordre humain" (p.78).

Cette approche permet peut-être de mieux saisir la différence qu'établit Freud entre névrose et psychose quant à la perte de la réalité : " Dans la névrose un morceau de la réalité est évité sur le mode de la fuite et dans la psychose, il est remanié dans sa construction ". Tandis que la névrose recrée un autre monde

12. A. Green : " L'analyse, la symbolisation et l'absence ", in NRP n°10, p. 231.

13. S. Freud : La perte de la réalité dans la névrose et la psychose, O.C.F., Tome XV, p.39

tout en respectant ses règles, la psychose reconstruit le monde " autocratiquement ", arbitrairement, ayant refusé les signes, les conventions qui structurent l'univers.

Ce bref aperçu de certaines positions freudiennes ne devrait néanmoins pas nous amener à ignorer - tel que nous le rappelle Green - la considérable richesse des travaux qui s'inscrivent dans la perspective de ce nouveau " paradigme " et qui visent à expliquer et à traiter les troubles psychotiques. Ces travaux prennent le plus souvent appui sur la théorie des relations d'objet.

Pour les tenants de cette théorie, la notion d'"objet" tel que Freud en fait emploi est trop restrictive : elle reste, à leur avis, associée à la notion d'investissement, de choix de l'objet. Ils considèrent, de façon plus extensive, que l'objectalité indique que le propre de l'homme est d'être constitué par des liens. Le schéma des relations d'objet serait un schéma " horizontal ", ou d'échanges, comparé au schéma " vertical " de la topique ou des instances intra-psychiques.

Cette théorie met l'accent sur la relation, voire sur l'interaction entre le psychisme du sujet et ses objets, ce qui veut dire que les "objets" ont une possibilité d'agir sur le psychisme du sujet. Issue de l'expérience analytique avec les enfants et les psychotiques, et en rapport avec une technique centrée sur le transfert (et son interprétation dans l'ici et le maintenant), elle se réfère à un " développement ", déterminé, d'une part, par un potentiel inné et conditionné, d'autre part, par la qualité des "soins" maternels.

Cette conception de la genèse psychique privilégierait ce qui a pu se jouer "au début" (et non à l'"origine"), aux temps archaïques qu'il serait possible de retrouver grâce à la régression dans la cure, comme si la construction du psychisme se déroulait linéairement sans remaniements par après coup.

Ainsi existerait-il, au plus "profond" de toute névrose, des mécanismes "psychotiques" sur lesquels devraient se centrer l'attention et l'action interprétative de l'analyste.

Ce point de vue met l'accent sur l'opposition entre l'organisé et le désorganisé, entre lié et non lié, entre intriqué et désintriqué, entre unification du moi et

clivage -morcellement, entre objet partiel et objet total, entre archaïque et oedipien, bref entre Eros et Thanatos.

Il fonde une Thérapeutique qui vise à favoriser Eros, les soins gratifiants, la liaison, la réparation, dont le but ultime serait l'intériorisation du bon objet, du bon sein protecteur. Dans ce schéma, c'est la relation avec l'analyste qui serait thérapeutique, dans la mesure où le transfert positif serait consolidé et le transfert négatif contenu, interprété, transformé. L'identification à l'analyste assurerait enfin l'internalisation durable du lien bénéfique.

Mais il peut s'avérer trop réducteur de vouloir résumer les conflits à des luttes, en quelque sorte entre le Bien et le Mal, entre "bon" objet et "mauvais" objet. L'opération thérapeutique en découlant, aussi efficace qu'elle soit et aussi utile qu'elle puisse s'avérer, notamment lorsque le fonctionnement moiïque se trouve considérablement altéré, ne saurait tenir lieu d'analyse qu'à la condition qu'elle rende possible, en même temps, l'activité associative, auto-interprétative et auto-constructive de l'analysant.

#### CONCLUSION

P-C. Racamier a rassemblé en une synthèse (14) les divers points de vue des psychanalystes à propos de la relation d'objet schizophrénique ou paranoïde telle qu'elle est appréciée par eux à travers la psychose de transfert et surtout à travers le contre-transfert. Voici ce qu'il dit : "On s'accorde à constater que l'objet du schizophrène est d'essence maternelle. Le conflit qui rend aléatoire en soi toute relation d'objet est un conflit d'autonomie et dans la schizophrénie ce conflit n'est ni résolu ni abandonné. Il existe une "solution" schizophrénique à ce conflit qui fut sans doute adoptée par la mère en fonction de ses propres exigences narcissiques : c'est celle de la séduction narcissique : afin de se faire reconnaître comme existant le séduit-séducteur narcissique doit reconnaître qu'il n'existe pas. ( )

Le registre du conflit est remplacé, évincé par celui du paradoxe. La schizophrénie traduit une subversion

14. P.C. Racamier : L'interprétation psychanalytique des schizophrénies in *Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Psychiatrie*, 37291, A10, 11-1976, p. 7.



de l'organisation oedipienne où les relations de désir et de rivalité sont remplacées par des rapports d'appartenance et de persécution et où le véritable complexe est évincé par l'inceste.

Maladie de la différence des êtres, la schizophrénie fait porter sur l'autonomie psychique l'accent conflictuel que la névrose, affection de la différence des sexes, porte sur le complexe de castration

Ces termes pourraient s'appliquer de façon tout à fait pertinente aux chapitres qui précèdent : "Casa Tomada", "Retour". En effet l'emprise aliénante, incestuelle (même si dans "Retour" cela peut paraître moins évident), me semble y jouer un rôle central.

Dans Casa Tomada, la "maison" semble avoir le désir de retenir, garder "ses enfants" en son sein.

L'"inceste" dans cette fiction, plutôt qu'un inceste frère-sœur serait surtout celui de chacun des deux enfants avec cette maison - mère qui ne les a pas laissés se marier.

La maison de Casa Tomada est un lieu clos, à l'écart du monde, à l'écart de la vie, installé dans un temps circulaire où il ne se passe rien, où tout devrait toujours être pareil de la naissance à la mort, où aucun "bruit", aucun conflit ne devrait venir troubler le "silence profond

Les personnages semblent d'ailleurs accepter "naturellement" cette non-vie, sans conflit.

Mais ce qui est tenu à l'écart revient sous la forme de "bruits" fort inquiétants, mais qui ne suscitent aucun jugement, aucune critique : il n'est pas question de remonter aux causes, à la source, à la chose.

Les "bruits" réintroduisent les désirs sexuels refoulés, la réalité refusée: les interdits séparateurs, la différence sexuée de ce frère et sa sœur, un homme et une femme qui n'ont que les masques de la sexuation. Les bruits sont la présentification de la "chose" innommée (ou innommable ?) qui échappe à toute élaboration à force d'être refoulée, refusée. Présence cauchemardesque par l'affect intense que provoque l'effet de rupture. On ne peut quitter cette maison que par la rupture. En sortir, fermer la porte et jeter la clé devrait écarter la tentation d'y revenir. Y laisser tous leurs "biens" en partant devrait permettre à

ses occupants de payer la rançon de leur liberté, aussi de renoncer à ce qui les retient à leur vie parasitaire, enfin de reconnaître les limites.

On a comparé ce récit au mythe de l'expulsion du Paradis. En partant, le frère prend sa sœur par la taille (n'étaient-ils vraiment que frère et sœur ?...) En renonçant - certes d'une façon forcée - à l'immortalité, les deux personnages accèderaient à la différenciation sexuée, à l'incomplétude, aux cycles de la vie, au temps linéaire.

On peut aussi se demander si le tricotage-détricotage de la sœur ne serait pas le signe, comme pour Pénélope, de l'attente d'un héros, de l'espoir d'une délivrance.

Quelle issue pour le couple de la nouvelle de Cortazar?

Résultant d'une rupture, la libération projetée le frère et la sœur dans un espace vide où rien ne permet de penser qu'ils pourront élaborer un projet alternatif. Ils se retrouvent à la fin du récit face à une page blanche.

L'homme de l'avion avait, lui, l'avantage d'être devenu un homme avant de subir la violence aliénante à laquelle il lui a été impossible de se soustraire.

Quelle blessure lui reste-t-il de cette épreuve ?

Cet homme sans visage est-il un revenant ? Rien qu'une voix-présence qui convoque l'horreur ?

Au milieu de la nuit, cet homme ne dort pas et semble avoir entraîné dans son insomnie sa compagne inconnue.

Il cauchemarde éveillé, sur le chemin de retour au pays, sur les lieux où il fut torturé, abusé, humilié. Hallucine-t-il ? Ou fait-il un rêve traumatique qui ne vise que la décharge, une évacuation répétitive de la trace du débordement ?

Il a, autrefois, été privé de liberté, dépossédé de son propre corps par l'excitation paroxystique que produit la douleur, il a subi la violence d'une volonté qui voulait se substituer à la sienne, l'intromission d'un pouvoir étranger dans cette enclave de l'âme qu'est la place de l'autre en soi. Sa chance fut qu'il pensait n'avoir rien à trahir et qu'il était fermement convaincu de son innocence.

Il doit peut-être à cette conviction de pouvoir survivre. Mais jusqu'à quel point est-il sorti indemne d'une perversion des mots tels que "démocratie", "défense des libertés", "lutte contre la subversion", avancés pour justifier la torture ? S'est-il dépris du langage paradoxal de l'abus du pouvoir, du déni de justice ?

Peut-il faire le deuil de la blessure qui lui a été infligée alors qu'il n'y a eu ni reconnaissance du préjudice subi, ni réparation morale, ses tortionnaires n'ayant fait l'objet que d'une parodie de justice ?

Le récit que cet homme fait dans l'avion, dans lequel il se donne la place du héros qui fit face à la mort plutôt que devenir esclave, suffira-t-il à recouvrir, à élaborer la cassure que sa voix dévoile ?

L'emprise aliénante semble donc pouvoir revêtir plusieurs formes. Si l'on considère que la psychose ne constitue que l'une d'entre elles, on peut s'interroger sur ce qui déterminerait cet avatar particulier.

Le terme d'emprise aliénante se référant - et en négatif - à l'ordre fondé sur l'interdit de l'inceste, sur la reconnaissance de la différence sexuée symbolisatrice de l'altérité, souligne le caractère spécifiquement humain de la "maladie" psychose, le désir et la perversion se retrouvant à la source de celle-ci.

Pourrait-on encore voir à l'œuvre dans la psychose une réactivité ou sensibilité excessives, des mécanismes régulateurs grossiers, inadéquats, ayant "échappé" aux successifs remaniements structurants et provenant des désaccords, des "carences" lors de la rencontre entre le corps du nourrisson et le "corps" de son environnement humain ?

Cette rencontre, lieu où l'infans fait l'expérience des premières régulations des tensions en même temps que de l'attachement, socle instinctuel du lien, l'ouvrirait au risque de son inscription dans - et par - le désir parental.

Le retrait du "monde", la fuite par le crépuscule de la conscience, l'évitement ou la projection massifs, l'envahissement par une fantasmatique où prévaut la

toute puissance, la dualité, le pré-génital, assortis ou non de phénomènes de décharge par l'acte ou dans le soma, témoigneraient d'un manque de moyens du moi face à la violence de l'objet - des aléas de son désir - ou à celle des pulsions propres du sujet.

Un moi fragile, peu sûr de ses frontières, resté dépendant, se verrait dangereusement exposé à la reviviscence d'expériences relationnelles primaires n'ayant pu intégrer le circuit des échanges symboliques.

Ces considérations ont pour corrélat la question de l'élargissement de l'application de l'analyse à des sujets estimés jusqu'alors inanalysables. L'attention portée (dans toute cure) aux mécanismes révélés par l'abord psychanalytique des psychosés a permis d'établir : l'importance du cadre ; la valeur de la "contenance" ; la nécessité de la prise en compte du montant des affects liés aux séparations, aux pertes, aux ruptures de liens ; l'intérêt d'une attitude plus "active", reconstructive, de la part de l'analyste lors de certaines phases du processus analytique ; l'avantage de l'interprétation précoce du transfert négatif, mais surtout, cette perspective souligne à quel point l'analyste, avec son appareil psychique, son "corps", est impliqué dans l'acte analytique. Ainsi se trouverait au centre du dispositif l'"expérience" de l'analyste, sa capacité à accueillir l'angoisse, l'informe, l'excitation, et à les transformer par son "écoute".

Mais l'extension de l'analysabilité que ces apports permettent ne conduit-elle alors à considérer comme analytiques des procédures qui ne le seraient pas stricto sensu ?

Selon la réponse que l'on donne à cette question, deux positions se dégagent : l'une, plus restrictive quant aux indications et possibilités de la méthode analytique (telle que Freud lui-même l'a définie) ; l'autre, qui ferait équivaloir - voire confondrait - psychothérapie et psychanalyse (le "cuivre" et l'"or") pourvu que leur agent soit analyste. Telle me semble être, par exemple la position de Winnicott.

*(Pour des raisons de confidentialité, le cas clinique évoqué dans la conférence n'apparaît pas ici).*



## *Discussion du travail de Felipe Votadoro Casa tomada*

Claude Barazer

Cher Felipe : en découvrant ton texte, il m'est revenu en mémoire une histoire argentine, une histoire à la "Cortázar". Elle m'a été racontée, il y a une quinzaine d'années par une amie argentine qui vivait à Buenos Aires pendant le coup d'État militaire.

Elle me l'a rapportée comme lui étant arrivée à elle mais j'ai un doute, je me suis demandé si ce n'était pas une sorte d'histoire drôle qui circule dans le milieu des psychanalystes argentins, mais au fond peu importe "si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé".

Un jour elle se rend à sa séance, elle s'allonge, le divan est face à la fenêtre, elle commence à associer plus ou moins librement et puis, brusquement, elle voit par la fenêtre sur le toit de l'immeuble d'en face des hommes en train d'installer une mitrailleuse. Le psychanalyste, lui, ne peut pas voir la scène car c'est dans l'angle de la fenêtre. Alors elle cesse d'associer et dit : "des types en face, ils installent une mitrailleuse". Le psychanalyste : "oui" et puis les hommes, une fois la mitrailleuse installée, dirigent le canon en direction de l'immeuble de l'analyste. Alors, elle dit : "c'est horrible, ils sont fous, ils vont tirer". Le psychanalyste : "oui". Alors elle s'est enfuie en courant.

Parce que nous sommes psychanalystes, notre écoute en séance ne porte jamais tout à fait sur ce que le discours du patient nous désigne comme l'objet censé fixer notre attention.

Parfois il n'est pas sans difficulté et sans risque de nous maintenir dans cette écoute "décalée" de la parole qui fait la spécificité de notre travail. Surtout lorsque le discours du patient nous désigne un objet inquiétant, voire terrifiant et sans doute aussi fascinant et exige de nous que, nous aussi, nous nous laissions captiver par lui. J'ai eu l'impression que c'était de cette "réalité" là que tu nous parlais.

Sur la nature et la définition de cette "écoute décalée", il y a sans doute de très grandes divergences entre praticiens, y compris dans une même institution, par exemple sur la primauté accordée ou refusée au signifiant sur le signifié, mais au-delà de ces différences, je pense que nous serions tous d'accord pour reconnaître qu'une certaine catégorie de patients dispose d'une telle capacité d'emprise sur l'activité psychique de l'analyste, qu'ils sont en mesure d'empêcher l'accès ou de le déloger constamment de cette "écoute décalée". Empêchement qui peut prendre chez l'analyste des formes d'expression symptomatique très variées : par exemple une impression permanente de contrainte, de confusion, de paralysie, d'obsessions etc...

Ton travail se présente donc en trois parties : une fiction, *Casa tomada*, une réflexion sur les méthodes de pouvoir de la dictature militaire en Argentine et leurs conséquences sur ceux qui en furent les victimes, le récit d'une cure avec une patiente, disons éprouvante, mais sans qu'il soit évident qu'elle soit psychotique.

J'ai d'abord essayé de comprendre ce qui pour toi faisait que ces trois registres, apparemment très différents, se trouvaient réunis dans un seul travail et quels fils les reliaient au thème de la psychose.

À la première lecture il m'a semblé que ce qui réunissait tout cela c'était avant tout et peut-être essentiellement l'Argentine : ton pays, son histoire et la tienne.

Et c'est vrai qu'en écoutant parler des amis argentins j'ai pu ressentir parfois confusément qu'il y avait dans ce pays de complexes correspondances entre violence politique, exil et psychanalyse et peut-être aussi mélancolie, mélancolie pour une Argentine perdue qu'il m'a semblé parfois percevoir derrière l'humour, l'élégance et la parfaite adaptation des exilés argentins et dans ton travail. Mais tout cela

reste bien trop confus pour moi qui, de plus, ne connaît presque rien de l'histoire de ce pays et aussi bien trop intime pour être "discutable".

J'ai donc essayé de lire ton travail sous un autre angle. Et il m'a semblé que les mots qui pourraient servir de passerelles entre ces trois parties pourraient être (entre autres) ceux-là : emprise, contraintes. Des mots donc pas étrangers au vocabulaire psychanalytique mais pas non plus spécifiques.

Emprise d'une maison (mais comment entendre ce terme ?) sur ses habitants, emprise des méthodes violentes d'exercice du pouvoir politique sur ceux qui en sont les cibles, emprise d'une patiente sur l'activité psychique de l'analyste et sur le cadre de l'analyse.

Et j'ajouterai emprise et contrainte ayant essentiellement un caractère d'extériorité, orientant la réflexion effectivement du côté de la psychose et peut-être aussi de la perversion. Mais qu'est-ce qui pourrait justifier l'usage d'un même mot pour désigner des niveaux de réalité apparemment si éloignés que la torture et la situation analytique ? C'est une question pour le moins délicate qui court implicitement dans ton travail mais sans que tu y arrêtes véritablement ta réflexion.

Je te proposerais volontiers une hypothèse, je ne suis pas sûr qu'elle te conviendra : emprise réelle dans le cas de la torture, emprise imaginaire dans le cas de cette cure, emprise symbolique comme une lecture possible de la *Casa tomada*. Ne pourrait-on trouver dans ton questionnement en trois parties une référence implicite à ces trois catégories ? Après tout elles peuvent peut-être parfois servir, pour autant qu'on ne les dogmatise pas.

Donc *Casa tomada* que tu as traduit par la maison "occupée" et non plus "prise" comme tu l'avais initialement proposé, la différence n'est peut-être pas négligeable surtout qu'en français les mots occupée et occupation comme celui de résistance d'ailleurs ont pris certaines résonances, on disait la France occupée, l'occupation à la suite de situations politiques qui ne sont pas très éloignées de celles dont tu nous parles. Moi j'ai pensé la maison "hantée" car c'est bien d'une histoire de hantise qu'il s'agit mais non, je me suis renseigné, "hanté" se dit autrement en espagnol. Pourtant ce mot de "hanté" conviendrait

assez bien à ce dont tu nous parles : comment, par exemple, faire avec la figure du tortionnaire lorsqu'elle vient hanter à tout jamais les jours et les nuits de sa victime et, lorsque la victime finit par se faire tragiquement le porte-parole de l'idéologie du bourreau, de son tortionnaire, comme dans le cas que tu évoques et qui m'a rappelé le cas décrit par Marcello Vinar dans son texte "Pedro ou la démolition". N'est-ce pas avant tout le signe de cette "implantation" quasi matérielle de la parole du bourreau dans la tête de la victime, je préfère pour ma part penser en ces termes qu'avec ceux d'identification à l'agresseur.

La *Casa tomada* c'est donc l'histoire d'un frère et d'une soeur qui, faute d'avoir su quitter la maison de leurs ancêtres, leur terre natale en quelque sorte, pour fonder la leur, s'en trouvent un jour expulsés par cela (ceux-la?) même qui les tenaient captifs. Histoire donc d'une séquestration-expulsion. Mais comment l'entendre ? Dans le registre réaliste ou bien poétique ? Pour appliquer ici la distinction proposée par Jakobson à la fin de son célèbre travail sur les aphasies. Style poétique fondé sur la métaphore et style réaliste fondé sur la métonymie. On est déjà là dans un domaine qui a des rapports avec l'expérience psychotique.

En lisant les nouvelles de Cortázar, celles réunies dans *Gîte* et celles aussi du recueil *Les armes secrètes* il m'est apparu qu'un certain nombre d'entre elles étaient construites sur un procédé d'écriture similaire. Cortázar part d'une expression langagière qui peut être entendue, soit au sens littéral soit au sens figuré. Et puis il développe son histoire apparemment à partir du sens littéral ce qui donne automatiquement une tonalité fantastique ou psychotique au récit mais, et c'est cela qui réalise une forme d'inquiétante étrangeté, il n'abandonne pas l'autre registre, le sens figuré, métaphorique et joue constamment sur ces deux registres sans jamais lever l'ambiguïté. En ce sens, c'est très réducteur de le considérer seulement comme un auteur de nouvelles fantastiques comme le fait ce critique que tu cites et selon lequel ce ne serait pas le sens qui compterait chez Cortázar mais les impressions perceptives, alors qu'à mon avis c'est précisément un jeu subtil et infini avec le sens ambigu des mots et des formules qui caractérise son écriture.

Jeu auquel le psychotique, pour son malheur, n'a pas ou plus accès comme je vais essayer de le préciser.

Ainsi la *Casa tomada* débute par la phrase : "Nous aimions notre maison parce qu'elle était vaste et aussi parce qu'elle gardait les souvenirs de nos arrière grands parents, du grand-père paternel, de nos parents et de toute notre enfance." Et puis un peu plus loin il ajoute : " Nous nous disions parfois que c'était elle (la maison) qui ne nous avait pas laissés nous marier". Toute la suite de la nouvelle va se construire sur l'ambiguïté entre le sens littéral donc à la limite psychotique de cette formule (une maison qui a le pouvoir d'empêcher ses habitants de se marier) et le sens figuré métaphorique (cette emprise symbolique, celle des ancêtres, morts et pourtant présents qui nous déterminent dans notre destinée). Le texte oscille d'un registre dans l'autre.

Parfois la formule initiale à partir de laquelle va se construire le jeu entre écriture poétique et écriture réaliste est, elle-même, très mystérieuse. Par exemple dans la première nouvelle du livre, qu'est-ce que c'est que cet homme qui "vomit des petits lapins blancs" ? Ou celui qui, en s'habillant pour rejoindre sa femme, se coince dans son pull-over et finit par tomber par la fenêtre ? (je me suis demandé s'il y avait là des jeux de mots qu'on ne pouvait saisir qu'en étant hispanophone, c'est une question que je pose aux Argentins ici présents.) .

Dans ta lecture de cette nouvelle tu as choisie je dirais l'option psychotique ou si tu préfères littérale : et en effet on peut considérer que cette histoire illustre à merveille cette formule de Freud (que bizarrement tu ne cites pas mais qui est implicitement là dans ton texte) : " Ce qui a été rejeté du dedans revient au dehors", que Lacan a proposé en "ce qui a été rejeté du symbolique revient dans le réel. " "Écart de formule qui substitue à des espaces, (dedans-dehors), des registres (symbolique-réel) changement de métaphore qui n'est peut-être pas sans conséquences sur la manière que l'on a en France d'aborder la question de la psychanalyse des psychoses. Ce réel ou ce dehors (toi tu dis cette "chose") qui revient, s'incarne évidemment dans ces bruits, hallucinations auditives, qui progressivement envahissent tout l'espace et contraignent le frère et la soeur à fuir. Tu dis "Ces bruits seraient le désir de

l'autre qui brouille l'entente". Le désir de l'autre. Comme quoi les fantômes reviennent aussi sous ta plume. Oui mais que signifie ici précisément cette identification des bruits au désir de l'autre ? De quel autre ou Autre ?

En tout cas ces bruits séparent le couple incestueux, (enfin dirais-je), et les poussent dehors et, preuve que tu n'es pas insensible à l'ambiguïté du texte de Cortázar, tu te demandes "expulsion dans le néant-exil de soi ou délivrance", question sans doute qu'est amené à se poser tout exilé.

Ce qui a été rejeté du dedans dans la version psychotique et revient sous la forme de bruits hallucinatoires peut donc s'entendre dans la lecture métaphorique de la nouvelle comme cette loi qui interdit l'inceste et exige l'exogamie et donc nous pousse dehors.

Cette loi qui est certes emprise ou contrainte mais emprise symbolique.

Cette "Casa tomada" peut être rapprochée du "tourneur d'yeux " non pas pour le contenu de l'histoire mais pour l'enjeu autour de la désymbolisation. Cet exemple célèbre tiré de la "machine à influencer" tauskienne a inspiré à Freud un texte d'une redoutable difficulté tant il est dense, complexe et sans doute capital quant à l'abord de la relation de la psychose au langage. En fait ce texte à lui seul suffirait largement à animer une journée sur les psychoses. Je rappelle rapidement de quoi il s'agit dans cet exemple du "renverseur d'yeux" (c'est la nouvelle traduite) : Tausk découvre que les symptômes hallucinatoires et la certitude délirante de sa jeune patiente sont produits à partir de la démétaphorisation d'une expression allemande qui signifie au sens figuré un homme hypocrite et manipulateur. Accusation qu'inconsciemment elle porte à l'homme qui est l'objet de sa passion. Freud reprend cet exemple et quelques autres pour poser le rapport spécifiquement schizophrénique à la représentation de mot. Je ne peux m'attarder sur ce texte mais simplement ébaucher ce qui m'intéresse ici. L'expression "renverseur d'yeux" assure la possibilité d'une présentation plastique de la pensée refoulée exactement comme dans le travail du rêve ou dans le symptôme hystérique sauf qu'ici, il y a en plus cette désymbolisation qui aboutit à ce que

ce soit sur l'écran de la réalité extérieure et non plus seulement du rêve ou du corps que vient se projeter la scène. D'où l'hallucination et la certitude délirante.

Mais Freud ne dit pas si cela impliquerait la possibilité du chemin inverse, soit d'une resymbolisation de ce qui a été désymbolisé, puisque là il semble poser l'existence d'une pensée refoulée à l'origine du symptôme psychotique à la différence de ce qu'il avance dans Schreber. (Cf. la phrase dans le texte en question : "Il n'est pas exact.")

La question est importante car ce qui est posé là, c'est rien moins que la possibilité ou non d'une psychanalyse des psychoses, car ce travail de resymbolisation dans le transfert constitue sans doute le ressort et l'espoir d'une telle entreprise.

Un de ceux qui se sont le plus avancés dans cette direction est, à mon sens, Searles, je pense entre autres à son travail publié dans la N.R.P.: "Démétaphorisation et pensée concrète chez le schizophrène".

Je crois que l'optimisme thérapeutique anglo-saxon en matière de psychanalyse des psychotiques, dont on a l'impression qu'il est l'exact opposé d'un certain pessimisme à la française, est fondé en grande partie sur cette croyance que ce qui s'est trouvé rejeté hors symbolisation, ce qui est forclos comme dirait Lacan, puisse trouver à se symboliser. A l'inverse le pessimisme théorique, à savoir que ce qui est forclos et se présente dans le symptôme n'a jamais été symbolisé et donc ne le sera jamais, ce pessimisme conduit assez naturellement au fatalisme thérapeutique et même parfois, je trouve chez certains thérapeutes, à une véritable complaisance pour ne pas dire complicité avec le négativisme psychotique. En tout cas, moi, ce qui continue à me faire travailler avec des psychotiques, c'est l'illusion d'assister parfois à quelque chose qui me semble réaliser une remétaphorisation à partir du réel de la certitude délirante.

Les deux exemples que tu évoques, Felipe, à propos des violences politiques et de la torture ont en commun, ce n'est sans doute pas un hasard, d'être en rapport direct avec l'usage de la parole dans ces situations d'exception : d'un côté, l'homme qui parle sous la torture, de l'autre, celui qui finit par se faire le porte-parole de son tortionnaire. Dans le premier cas, il s'agit d'arracher une parole de secret ou d'aveu par

la force et dans le second cas, c'est une implantation de force d'une parole, un bourrage de crâne au sens littéral. Je me suis demandé si ce qu'ici tu cherches implicitement à poser serait l'hypothèse d'une sorte d'économie particulière de la parole en régime totalitaire : là où règne l'emprise réelle s'institue un rapport collectif violent et quasi matériel (donc quasi psychotique) à la parole : paroles arrachées de force et paroles implantées de force et aussi paroles confisquées, paroles étouffées. J'ai connu un patient psychotique qui ne supportait pas qu'en réunion quelqu'un "prenne la parole" et dans la façon qu'il avait de dire cela, on entendait facilement que pour lui, cette "prise de parole " équivalait à une dépossession concrète d'une partie de son être et je ne vous étonnerai pas si je vous dis qu'il ne supportait pas non plus qu'on lui "donne la parole". Pourtant cet homme était très attaché (si j'ose dire) à ces réunions institutionnelles.

Dirais-tu que cette économie violente de la parole à l'échelle d'un pays serait en mesure de produire de la psychose à l'échelon individuel ?

En fait dans l'ensemble de ton propos j'ai eu du mal à comprendre quel était ta manière d'articuler le collectif et l'individuel.

Par exemple, lorsque, après avoir évoqué quelques lignes plus haut les exactions politiques des régimes autoritaires qui ont marqué l'histoire de l'Amérique Latine, tu écris : "on pourrait considérer qu'à l'origine de la psychose se produirait un abus de pouvoir, un déni de justice, un déni des interdits qui fondent la société humaine et les droits de l'individu à l'existence " ou encore un peu plus loin "il y aurait des discours qui piègent qui assignent une place une identité, qui envahissent l'espace de l'autre et l'aliènent de discours qui ne respectent pas la possibilité de réagir, de se soustraire à eux et de se penser." S'agit-il pour toi de repérer à des niveaux de réalité différents (l'histoire collective, l'histoire et éventuellement la fiction) des structures analogues : par exemple un certain rapport pervers à la loi, des formes particulièrement violentes d'emprise sur le corps et le psychisme, qui à un niveau - collectif - produisent du totalitarisme et à un autre niveau - individuel - de la psychose ?

Ou bien s'agit-il, dans une perspective disons plus étiologique, de l'interroger sur le pouvoir d'une certaine pathologie collective sinon à produire du moins à favoriser l'éclosion d'un certain type de pathologie individuelle ? Là, la question pourrait être qu'un certain rapport pervers à la parole à l'échelon collectif est susceptible d'engendrer un certain type de pathologie individuelle. (Ce qu'on a pu dire par exemple à propos des familles de schizophrène).

Penses-tu à un possible éclairage réciproque entre mécanismes totalitaires et mécanismes psychotiques ? Tu le laisses entendre mais tu ne le dis pas.

C'est ce genre de questions que je me suis posé en te lisant et que je te pose maintenant.

*(La suite de cette discussion n'est pas reproduite car elle portait sur le cas clinique).*





## *Que sont devenus les bruits de la maison ?*

*Réponse en écho à la conférence de Felipe Votadoro*

Jacques Le Dem

On sait la suprématie que Freud accorde aux romanciers et aux poètes dans le domaine de l'étude des forces qui animent l'inconscient et dans celui de leur traduction. On oublie parfois qu'il y joint l'expérience personnelle. L'agencement de ces forces avec leurs faisceaux de représentations est le même que celui qui anime l'œuvre, le rêve, et ce que la psychose peut avoir de plus immédiatement perceptible : le délire. Et ce sont ces mêmes forces et leurs conflits éventuels qui agitent, en sourdine, dans une séance, les récits, les souvenirs, les associations, voire le silence lui-même ; aussi bien l'intérêt de l'analyste, dans le domaine littéraire par exemple, ne s'exerce-t-il pas sur le plan explicatif, celui d'une sorte de *démontage* aseptique de l'œuvre, car ces forces sont aussi celles qui animent la langue et la *travaillent* dans son emploi (comme le bruit lointain de son origine sexuelle). Elles font que cet emploi n'est pas seulement signe d'appartenance à la Communauté, par son rôle évident dans la communication. Cet emploi de la langue a aussi une adresse ; ici le mot lui-même, à double face, signale à la fois le mouvement du transfert et la qualité de l'œuvre, son esthétique. Nous sommes donc bien, avec la conférence de Felipe Votadoro, et son choix d'un texte littéraire, au cœur du thème de nos rencontres de cette année.

De ce point de vue, il y a eu une évolution considérable chez les analystes, et parfois chez le même analyste, et qui va bien au-delà de la prise en compte d'une psychobiographie. Je pense qu'il y a une énorme différence chez D. Anzieu, par exemple, entre ses premiers travaux sur Robbe-Grillet et le *nouveau roman* et cette rencontre tout à fait étrange qu'il a avec Beckett, rencontre avec l'homme, fugitive, au cours d'une promenade où se croisent leurs regards. Celui de Beckett, lorsqu'il ne baissait pas les yeux a frappé tous ceux qui l'ont rencontré, et on sait que

celui d'Anzieu n'a cessé d'être perspicace et éclairant en particulier dans ce qu'il a appelé *Le corps de l'œuvre*.

Aujourd'hui, pour nous, le corps de l'œuvre, ce sont les nouvelles de Julio Cortázar : nouvelles brèves, en général (j'ai envie de dire : pas plus de trois quart d'heure). Le début en paraît d'abord anodin et sage, et la fin, abrupte, sidérante comme parfois certaines interprétations, conduirait presque le lecteur à attendre la séance suivante, avec d'autres personnages, un autre récit, un autre rêve, mais avec une constante: l'émergence lente et progressive de l'inquiétant familier, *le trouble de la réalité*. Ici donc, une maison où va se dérouler une histoire, courte, entre trois personnages : le frère, la soeur et des bruits.

Dans le récit de Cortázar, pas de lyrisme. Aussi bien tout commentaire court-il le risque d'en ternir la légèreté et la capacité qu'y révèle l'auteur d'engendrer la rêverie. Aucune description vraiment détaillée de la maison, dont on apprend seulement qu'elle est vaste, avec des ailes, et qu'elle était la maison des parents : c'est la maison de l'enfance. Peu d'action, une femme tricote, un homme lit, collecte des timbres qu'il montre à sa soeur ou va lui chercher des pelotes de laine. De temps en temps, il se déplace dans une aile puis dans une autre : et là, des bruits qui indiquent la présence d'envahisseurs et conduisent le couple à réduire peu à peu son espace, jusqu'à s'enfuir, un jour, presque en catimini. Mais, tout de même, ils se prennent par la taille avant de jeter dans une bouche d'égout, la clef de la maison. Pas de retour possible, mais l'exil ou le vagabondage (" mon enfant, ma soeur, songe à la douceur... "). Dans ce récit, peu ou pas d'affects, comme dans certains rêves. Pas de peur, mais une sorte de tranquillité sereine, à peine voilée de nostalgie.

Il est rare que, dans une cure aussi, ne soient évoqués ou ne se manifestent pas des bruits et d'abord ceux de la maison : la maison de l'enfance ou celle de l'analyste ; c'est quelquefois la même dans l'actuel de l'histoire. C'est aussi le bruit qui, dans le récit clinique d'un *Cas de paranoïa venant contredire la théorie psychanalytique*, est, pourrait-on dire, le personnage principal. Ici l'interprétation de Freud, l'existence du battement clitoridien, vient en lieu et place de l'interprétation délirante : le bruit, le déclic de l'appareil photographique déclenché pendant les ébats amoureux. Mais, après tout, le délire aussi est affaire d'interprétation.

Un homme avait gardé de son enfance quelque peu troublée une capacité remarquable à interpréter les bruits et à les accommoder à sa façon : ceci le contraignait à déménager à peu près tous les six mois, et à quitter sa maison comme les héros de Cortázar ; à peine était-il installé quelque part que les voisins du dessus, par leurs bruits, lui intimaient l'ordre de déguerpir. Ce n'était pas ce qui avait motivé sa demande de psychothérapie. Le délire relativement enkysté, et dont il parlait de façon presque anodine, était comme le dit Freud, et comme le rappelle à juste titre Felipe Votadoro, "cette pièce qu'on colle là où initialement s'est produite une faille dans la relation du moi avec le monde extérieur" ; c'est peut-être cet état de pièce rapportée qui nous trouble, comme dans le récit de cette patiente de Jacques André qui lui avait dit si joliment : " mais pourquoi n'écoutez-vous pas ceci comme tout le reste. ". Le reste, pour ce patient, et que je ne détaillerai pas ici, était évidemment très important : il se développa un transfert violent, relativement inattendu chez cet homme très inhibé, et où les problèmes d'identité et les thèmes persécutifs homosexuels étaient prévalents. Un jour, il *déménagea* d'une autre manière, en s'inscrivant à un parti politique extrémiste dont le *leader* porte un nom qui a quelque consonance avec mon patronyme. Il put alors crier et hurler tout à loisir sa haine de l'autre, et aussi son amour méconnu, dans des manifestations de masse, où il se sentait protégé. De victime, il était devenu persécuteur.

Enfant, cet homme, avait longtemps partagé la chambre de ses parents, où presque chaque nuit, revenait un cauchemar : il entendait des bruits de

crécelle dans l'escalier. C'était le diable qui venait le prendre! La crécelle, il connaissait, cela lui était revenu en séance : c'était un instrument qu'agitaient les enfants de chœur en tournant autour de l'église, le Vendredi saint, jour de la mort du Christ, lorsque la sonnerie des cloches est interdite. La crécelle invitait les fidèles au chemin de croix.

Guy Rosolato, dans un chapitre de son livre *Essais sur le symbolique*, signale l'importance particulière de la scène primitive dans le développement de la paranoïa. Sans revenir ici sur les composants essentiels de cet article, je mentionnerai seulement le rôle que l'auteur attribue aux bruits accidentels dans le développement des fantasmes.

Ici, l'apaisement était venu chez l'enfant et d'une curieuse façon : il s'était produit un déplacement de la scène. L'attribution des bruits de la nuit à une cause apparemment anodine avait l'avantage d'être beaucoup plus tolérable : sauf que les mots qu'il avait utilisés pour en parler ne l'étaient pas, porteurs qu'ils étaient restés, des traces de l'infantile. Une fois donc dans la journée, l'enfant avait remarqué les bruits d'une machine à coudre, (Singer avait-il dit) actionnée par une voisine de l'appartement du dessus. Le déplacement de la scène avait ainsi concerné en quelque sorte la machine qui singeait les bruits parentaux. Alors, peut-être la richesse du signifiant, certes méconnu par l'enfant mais cependant utilisé par lui (singer le diable), avait-il pu arrêter le cauchemar - dans une sorte d'auto-psychothérapie - mais n'avait fait que suspendre le délire, apparu à l'âge adulte, délire fortement teinté de mélancolie qui lui permettait de conserver à l'intérieur, (c'est aussi la maison que l'on désigne par ce nom), les bruits et les fantasmes de la *Casa tomada*. Car, pour l'enfant, le *revenant de la nuit* comme en parle Jones dans son livre sur le cauchemar, était le diable, et le diable allait l'emporter dans une horrible chevauchée. Là, dans l'emballement fiévreux de la poursuite, aussi redoutée que fortement désirée par l'enfant, le Père est le Roi des Aulnes, et Dieu dont le fils est mort, abandonné, torturé, et crucifié, est le Diable...

J'avais écrit tout ceci avant d'avoir vraiment de tes nouvelles, Felipe, et j'avais axé mon propos sur " la maison occupée " avant que tu m'adresses, il y a peu

de temps, écrites à la main mais parfaitement lisibles, ces quelques feuilles où, après t'être posé la question de la nature du traumatisme, tu produis trois témoignages sur la torture qui ont chacun une issue différente. Ces témoignages sont pour moi extraordinairement vivants et m'apparaissent comme des lambeaux, des morceaux de peau déchirés, peut-être parce qu'il y a ton écriture. Et alors, avec cette première lecture incomplète, m'est revenu un autre exemple clinique dont je n'avais pas prévu de parler.

Une femme, jeune, d'origine algérienne, venue en France à l'âge de quatre ans, me demande d'entreprendre une analyse, une vraie, me dit-elle, ce qui veut dire, pour elle, les trois séances, sur le divan, et les trois-quarts d'heure. Elle s'est renseignée. Elle est professeur de français dans un lycée, et veut absolument faire les choses comme elles doivent se faire. Je me dis qu'elle a dû produire des efforts gigantesques pour s'assurer un maintien de l'ordre. Mais surtout elle a déjà suivi une longue psychothérapie, en face à face, marquée par de nombreux incidents et provocations de sa part. En fait, je vais rapidement me rendre compte que ces séances hebdomadaires ont déjà constitué pour elle une véritable analyse, dans la mesure en particulier où elle a été submergée par le transfert, quelque chose pour elle de tout à fait inattendu et qui la bouleverse encore. D'ailleurs, pendant longtemps, son analyste comme elle dit, c'est *l'autre* ... mais l'autre est aussi le mot qu'elle a toujours utilisé pour désigner son père. Ainsi, je pouvais déjà deviner que les éléments de l'Œdipe étaient en place et qu'ils prendraient, avec le déchaînement pulsionnel, un caractère torturant.

Pendant des semaines et des semaines, cette jeune femme devait me bombarder de questions, de façon épuisante, et pour elle et pour moi, jusqu'au moment où presque sans y penser mais quelque peu excédé, je lui lançai : " vous me soumettez à la Question ! "

Elle a lu le livre d'Henri Aleg et viennent alors en masse des souvenirs, récits de sa grand-mère : les émeutes de Tlemcen, sa ville natale où une répression particulièrement féroce de la révolte de 1946 annonçait les événements dramatiques qui ont suivi. Chez cette femme, les résistances, (témoins aussi de l'avancée du processus analytique) doivent

prendre un autre tour, comme pour mettre à l'abri quelque chose de sa plus grande intimité, à l'abri non de mes questions - il n'y en a pas - mais de mon questionnement, que sa finesse ne peut pas ne pas ressentir. Ainsi, pendant longtemps encore, elle émaille son discours de longues tirades en arabe et dont elle se garde bien de me donner la moindre traduction. Ce sont peut-être des injures, ce sont peut-être des mots pour me séduire par le côté guttural de cette langue étrangère, c'est peut-être tout simplement une façon dérisoire de fuir. (...) (*Les réflexions sur le cas clinique n'ont pas été reproduites*).

Je voudrais terminer par ceci : l'effet de sidération, celui que sait si bien communiquer Cortázar, ... celui aussi que t'a fait ressentir Elle, ou Il... et que tu nous as transmis, cet effet de sidération donc n'a manqué dans aucune des conférences présentées cette année, dans le cadre du paradigme de la psychose dans la cure. Certes, à des degrés divers, mais tout de même... J'ai déjà cité la réflexion pertinente de la patiente de J. André, une de ces réflexions dont la justesse laisse sans voix, et qui montre que le psychotique peut parler *vrai*. Il y a eu le japonais ou le sabir japonais de B. Favarel-Garrigues au début de son propos qui rappelle que, pour l'enfant, la langue maternelle est d'abord une langue étrangère. Il y a eu mon propre saisissement à l'écoute du texte de Lucile Durrmeyer, sorte d'hallucination négative concernant le fiancé de sa patiente Gaëlle ; c'est-à-dire avoir pu penser que quelqu'un n'avait pas existé qui n'avait fait après tout que disparaître.

Saisissement encore par ceci : la nudité des corps féminins qui apparaît au moins dans trois récits (des récits d'hommes) : ce ne sont pas des corps qui s'offrent ; ce ne sont pas même des corps qui souffrent, comme ceux soumis à la torture et qui restent vivants. Leur expression n'est en rien celle de *matrem nudam*, ni celle de *mère chérie portée par des personages à bec d'oiseau*, dont l'expression évoque, non la mort comme voudrait le laisser entendre le manifeste du rêve, mais le repos et l'apaisement après l'amour. Quel peut être ce dénuement extrême, cette absence apparemment complète de réserve ? Est-ce celle qui avait fait dire à Freud, à propos de Tausk : " Est-ce qu'il sait déjà tout ? "

Alors, j'ai eu envie de rapprocher ce saisissement de celui qui surprend l'analyste (ici ce fut Joël Bernat) lorsqu'il s'aperçoit que tout un pan du vêtement théorique dont il aurait pu croire devoir habiller sa pensée comme pour la rendre plus présentable, une sorte de prêt à porter, était déjà tombé de lui-même et sans qu'il s'en aperçoive, car il n'en avait nul besoin.

À ton tour, Felipe, tu nous montres ce qu'une théorie ne devrait jamais être : un bouche-trou, c'est-à-dire un fétiche. Et tu le fais à travers cette question fondamentale qui n'a pas fini d'interroger les analystes : la nature du traumatisme.



# *Le paradigme de la psychose dans la cure*

Catherine Chatillon

Puisqu'il m'est donné le plaisir et l'honneur d'ouvrir et de diriger la discussion qui va s'engager avec les conférences de Pierre Fédida, Jean Claude Lavie, et Nicole Minazio, j'aimerais, simplement et rapidement, rappeler l'inscription de ces journées au terme d'une année de samedis scientifiques centrés par un thème, intitulé : le paradigme de la psychose dans la cure psychanalytique.

C'est au cours des premières réunions du dernier comité scientifique et impulsé par son secrétaire, Patrick Merot, qu'est né le projet de réintroduire et de mettre à l'oeuvre de la pensée le terme de "psychose" ; projet, ou plutôt, préoccupation, souci de maintenir vive, et au coeur du travail scientifique de l'Association, la question théorique présente dans l'actualité d'une pratique.

C'est au cours d'un échange de réflexions avec le Conseil que Pierre Fédida, évoquant le souvenir de l'initiative déjà ancienne d'un autre comité scientifique, a rappelé l'intérêt des travaux de Piera Aulagnier et du débat qui aurait pu s'ouvrir avec elle autour de la question de la référence de la psychose pour la psychanalyse et à l'APF.

C'est dans l'esprit de ce projet, et pour garder présent le souhait d'ouvrir une discussion qui ne se limiterait pas à un abord clinique et psychopathologique auquel convoque trop rapidement ce terme, que s'est imposé le titre, proposé par Pierre Fédida : " Le paradigme de la psychose dans la cure psychanalytique." (bien qu'il me souvienne qu'à ce moment-là, celui de l'origine de ce choix, il s'agissait d'une formulation moins globale qui introduisait alors ce paradigme dans la cure "du névrosé" , ce qui ouvrait peut-être un peu différemment l'angle du champ de la réflexion.

" Le paradigme de la psychose ", titre provocateur, c'est-à-dire qui incite au trouble, trouble de la pensée

qui se heurte à la difficulté de maintenir présente l'idée d'un modèle de référence dont la pratique de la psychanalyse ne cesse de s'éloigner. Comme pour tenir à l'écart de la théorie ce qui pourtant en impose les limites, la question de la psychose insiste au sein d'une pratique qui se ferait discrète, mais dont ne saurait se démettre le psychanalyste aujourd'hui.

" Le paradigme de la psychose dans la cure ", formulation insolite qui introduit par l'utilisation d'un mot, dont l'origine est à chercher dans la linguistique et l'usage en philosophie, l'idée d'une fonction exemplaire, d'un mouvement de substitution possible, d'une toile de fond de la psychose dans la cure de la névrose.

Un titre qui, aménageant une sorte de continuité dans l'effet de séparation produit, pour l'esprit, par la disjonction " névrose/psychose ", ouvre la voie d'un compromis, tentative de coalescence créative entre théorie et pratique de la psychanalyse.

Un titre qui, dans une sorte d'extravagance (et j'utilise ce mot en l'empruntant à l'exposé de Dominique Clerc autour de cette question), imposerait un renversement de l'idée que la compréhension des phénomènes psychotiques découlerait de l'étude des processus psychiques engagés dans la névrose ; le retournement de cette proposition permettrait d'interroger la construction théorique qui impose la nécessité d'un aménagement du cadre de la psychanalyse à la psychose.

Un titre qui ferait oublier les limites trop exclusives d'une théorie en réduisant le conflit qui naîtrait de l'opposition structurale névrose, psychose, et qui pourrait avoir le mérite, alors, d'écarter de la position pessimiste, celle qui menace la pensée lorsque le mot devient une "chose diagnostique".

Cet intitulé réintroduit la psychose comme modèle sans figure, en point de fuite, absent d'une théorie de la cure psychanalytique, mais présent dans une pratique comme préoccupation permanente, soubassement de l'actualité du transfert.

Cette préoccupation, dans la formulation même que propose le titre de ces journées, tel que je viens d'essayer de le présenter, est sans cesse à l'œuvre chez Freud. La réflexion sur la question de la psychose et de ses modalités d'organisation dans leur diversité d'expression, scande le chemin des élaborations conceptuelles ; elle inspire l'intuition créatrice qui tente de résoudre la question du trouble fondamental de la psychose par la théorie du narcissisme et elle ouvre la recherche sur la constitution du moi ; la notion de conflit au cœur du dynamisme psychique dans la névrose trouve une issue dans l'invention du mécanisme du clivage dans la psychose.

La pensée freudienne est adossée à l'irréductibilité des questions soulevées par les mécanismes psychotiques du fonctionnement de la psyché.

La psychose est le moteur de cette pensée, mais elle en indique aussi constamment les limites ; désorientant la pratique parfois jusqu'au vertige, elle maintient en éveil la curiosité et reste la ressource possible de l'inventivité en psychanalyse.

L'expérience psychotique serait-elle le paradigme de la régression, mouvement de la cure mais aussi de la pensée quand elle se replie vers sa source et refonde son originalité, quand elle échappe au clivage mais succombe au refoulement ?

Freud ne s'est jamais éloigné des cliniciens de la " folie ", c'est en alimentant sa réflexion de la richesse de leurs échanges, qu'il remanie sa théorie des névroses.

Les textes en portent la trace, et René Laloue en effectue le recensement méthodique, " cartographique " comme il l'écrit lui-même, dans un travail traduit (j'utilise ce terme à dessein) par Joël Bernat et intitulé " la psychose selon Freud " ; dans cet ouvrage, sous-titré " d'un regard par-dessus le mur ", l'auteur montre à quel point jamais Freud n'écarte son écoute des mots du psychotique. " Jeter un regard par-dessus le mur ", le mur, butée de la pensée, comme Freud le propose

en 1925 dans " Freud présenté par lui-même ", réprimer " l'expression d'hostilité envers le ça ", ou encore dépasser cette " curieuse sorte d'intolérance " qu'il avoue ressentir face à ces malades, si différents de soi et de tout ce qu'il y a d'humain, et qui le mettent en colère comme il l'évoque dans une lettre à Yvan Hollos (psychiatre hongrois), chacune de ces propositions énoncées caractérise le projet de Freud sans cesse à maintenir en perspective.

Ce projet, les conférenciers intervenant au cours de cette année, l'ont maintenu actif, sans jamais perdre de vue la forme indiquée par le titre et mise à la disposition de leur réflexion. Ils ont ouvert les pistes d'un chantier sur lequel vont bâtir les intervenants de ces journées.

Les trois samedi organisés ont maintenu ouverte la fracture jamais résolue entre pratique et théorie, entre le descriptif de la narration, mise sur la scène extérieure d'une intériorité, et le discours du transfert, tentative de rendre compte d'une expérience de langage.

Les conférenciers, marquant peut-être plus fermement de leur style, c'est-à-dire de leur identité, leurs interventions (était-ce une nécessité forte à maintenir devant la question?), ont rappelé, en prenant position, la difficulté de l'abord psychanalytique de la psychose.

En prenant position, effectivement ou plutôt un parti - intérêt, non des moindres de ces interventions - et qui laisse saisi, comme l'a indiqué J. Le Dem, par l'appui requis pour déjouer le vacillement provoqué par la rencontre.

Le dénuement extrême, celui des corps (évoqué par les séquences cliniques), celui du discours, relayé par l'usage rêvé de la littérature (l'appel aux auteurs : Conrad, Cortázar, Homère en témoigne), mais aussi celui du psychanalyste à l'écoute de l'aveuglante perspicacité du psychotique, le dénuement, donc, confronté aux limites de la théorie, en impose l'abandon.

Il s'agit bien alors d'un regard jeté par-dessus le mur, pour reprendre cette formulation, aidé, comme le proposait Freud, par le concept de narcissisme, un regard qui, survolant la métapsychologie, buterait sur



les notions de réalité, de clivage, d'absurde et de paradoxal pour s'attarder sur le transfert et son expérience.

Transfert et psychose, transfert psychotique, psychose de transfert ou psychose du transfert, formulations multiples d'une question qui condense les interrogations soulevées par ces conférences.

Au cours de l'un de ces après-midi sur la psychose, place Saint Georges, mon voisin de droite, me fit part, dans un léger mouvement d'humeur, de la qualité de ceux que l'on glisse à l'oreille : " Décidément, c'est un sujet impossible, trop intime... " L'adhésion immédiate que provoqua en moi cette réflexion et la sorte de découragement qui s'en suivit, ne purent que convoquer un mouvement secondaire d'éloignement de cette pensée.

Trop intime, en effet, ce qui se caractérise par cette force d'attraction qu'exerce l'originnaire sur la pensée, trop intime sûrement l'exposé de l'expérience du transfert, le "contre", celui de l'analyste lorsqu'il rencontre la psychose et ne cède pas sur la question

de la sexualité infantile, lorsqu'il aménage en lui-même cette affaire secrète qui est son propre rapport au complexe d'Œdipe.

Intime au sens du jardin secret de l'entre-deux, forme constitutive de l'autarcie d'un narcissisme un instant partagé où l'inattendu peut alors se déployer. Trop, l'intime l'est, lorsqu'il ne bute plus sur la différence, lorsque la confusion règne, lorsque la bordure s'estompe, lorsque, peut-être, le paradigme est perdu, comme nous le proposera Jean Claude Lavie, et que la psychose entre sur cette scène où l'on suivra Nicole Minazio ; et si " les yeux ne sont pas tournés comme il faut", expression de la patiente schizophrène de Tausk évoquée par Freud et légèrement modifiée par Pierre Fédida dans le titre de son exposé, et que le point de vue ne puisse se déformer un instant, alors la psychose s'installe comme "un fait" et risque de perdre son effet de paradigme pour la cure psychanalytique.

C'est avec le souhait de laisser agir la sollicitation de la pensée provoquée par cette question ainsi posée que je donne la parole à Pierre Fédida.



## *Le paradigme retrouvé*

Jean-Claude Lavie

*Sous le titre "Le paradigme retrouvé" J.-C. Lavie a rapporté les fluctuations induites dans le cours d'une cure par de successives références aux paradigmes de la psychose et de la névrose. Cette cure ne sera pas rapportée ici, seules les réflexions qui accompagnaient son compte rendu.*

Exposer une cure est une épreuve. Il est surprenant que ce ne soit qu'au tout début de la pratique analytique que cet exercice périlleux soit statutairement exigé et ne le soit plus jamais ensuite. "Serions-nous des sénateurs à vie ?", ironisait François Perrier. Ne serait-il pas judicieux d'envisager aussi cet exercice en fin de carrière, pour apprécier où en est celui qui prend de l'âge ? Quoi qu'il en soit, il serait éminemment souhaitable que nos statuts commandent à tout membre d'exposer une de ses cures, disons tous les cinq ou dix ans, en témoignage de sa pratique. En plus d'enrichir chacun de l'expérience des autres, cela rappellerait aux plus anciens les aléas de cette épreuve, quand ils écoutent les plus jeunes s'affronter à la pratique analytique.

L'univers de la pratique analytique, quand on s'en approche, se révèle d'une inquiétante étrangeté. Depuis les textes de Freud rapportant les cures de ses patients jusqu'à l'aventure de nos modestes contrôles, la pratique analytique se présente sous la forme d'un discours... d'un discours qui ne peut faire davantage que de rendre convaincant ce discours lui-même. Notre clinique est une verbalisation qui ne convoque rien d'autre que ce qu'elle énonce. Le récit d'une cure est à la cure ce que le récit d'un rêve est au rêve. S'il est chimérique d'imaginer pouvoir discerner ce à quoi le récit d'un rêve semble se référer, il l'est tout autant de croire pouvoir avoir accès à ce que ne ferait que rapporter le récit d'une cure. Que ce soit lors de son déroulement ou lors d'un contrôle, que ce soit à l'occasion d'un exposé ou

dans l'apparente consécration du texte imprimé, la cure psychanalytique n'a pas d'autre matérialité que celle d'un conte, rendu hypothétique par d'infinies conjectures. Quand l'exposé d'une cure est critiqué, c'est l'exposé qui est en cause, pas la cure, qui n'a d'autre existence que par l'exposé critiqué. Personne ne peut savoir ce que vous faites. Mais, attention à ce que vous dites ! Le seul accès à la pratique d'un analyste est ce que cet analyste offre à prendre et reprendre de ce qu'il peut en dire.

Que la clinique psychanalytique crée ce qu'elle énonce ne lui concède pas de pouvoir tout proférer. En psychanalyse, ça n'est pas qu'on ne puisse pas dire n'importe quoi, puisque, il faut bien le reconnaître, c'est ce que nous faisons sans cesse. C'est simplement qu'on ne peut pas le dire n'importe comment. Ce à quoi doivent se soumettre nos discours a pour nom : la théorie. La théorie psychanalytique a été conçue par Freud pour rendre compte de son expérience. Elle devait rendre possible que l'irrationalité à laquelle l'affrontait sa singulière pratique, il puisse en témoigner rationnellement. Ses lois se corrélaient à celles du travail du rêve : déplacement, renversement en son contraire, antinomie, atemporalité, pour ce qui est de son contenu, et non moins à celles de la répétition et du transfert pour ce qui est de son récit. Une fois admis ces concepts, en rupture totale avec la logique courante, Freud n'en usait, de même que nous ne pouvons en user, que rationnellement. C'est le jeu avec ces concepts qui crée la réalité analytique, même si nous sommes persuadés en toute bonne foi que nous ne faisons que la saisir. D'être subjectif, ce jeu rend sa réalité réfractaire à toute objectivation. Ce qui est avéré, c'est que le champ psychanalytique a des limites. Comment savoir si on se tient en deçà des limites de ce champ ou si on les franchit ? Comment décider si on parle de névrose ou de psychose ?

Qu'est-ce donc qui a le pouvoir d'en décider ? Des paradigmes !

Sur Internet, on peut affiner la définition du concept de paradigme, en dehors de son sens d'élément substituable, d'exemple ou de modèle. En résumé, un paradigme serait un ensemble de notions, de conceptions, de valeurs, de croyances, intériorisées comme normes dans une communauté, pour saisir les faits de son domaine. La fonction du paradigme est d'établir un discours, commun à un groupe, qui soit évocable en partage, pour garantir celui de chacun de ses membres.

Comme échantillon de paradigme, je vous rappellerais si besoin était, que nous vivons dans un univers régi par le paradigme copernicien. Chacun de nous tient de ce paradigme que la Terre non seulement n'est pas plate mais qu'elle tourne autour du soleil. Aux esprits tortueux, comme le mien, cela pose le problème crucial de décider si avant Copernic on vivait déjà dans un tel monde copernicien. Personnellement, je réponds catégoriquement : "Non". Pour Laplanche, avec qui j'en ai longuement discuté, c'est catégoriquement "Oui ! Oui, on vivait dans un monde copernicien, qu'on l'ait su ou non". Vous devinez que derrière cette question se cache celle de décider si l'inconscient existait avant Freud ? Oui, répond Laplanche, malgré ma question : "Pour qui ? ", car à mes yeux, l'inconscient a bien dû attendre d'être conçu pour être évocable ? Ainsi, malgré l'emprise du savoir paradigmatique, son message reste soumis à son usage.

De par sa nature de n'exister que grâce à la méthode qui le met en évidence, ce qui est inconscient n'a cours que par l'après-coup de sa saisie. Cela donne pleinement raison à Laplanche, même si cela ne lui donne raison que rétroactivement. Et d'autant plus rétroactivement que la dimension du fait inconscient ne peut apparaître que grâce à l'appareillage freudien. "La psychanalyse est une méthode pour mettre en évidence des processus inconscients qu'elle est seule à pouvoir mettre en évidence". Finalement, l'énigme de l'existence de ce qu'on ignore encore importe peu puisque, miracle étonnant, de la découvrir peut créer sa réalité passée.

Pour en venir aux paradigmes analytiques, c'est d'eux dont dépendrait la validité analytique d'une cure. Mais ces paradigmes, irremplaçables pierres de touche de notre clinique, aussi précis et despotiques soient-ils, sont aussi insaisissables que ce qu'ils cautionnent. Le petit jeu entre la pratique et la théorie analytiques qui se fondent l'une sur l'autre et inversement vaut pour le paradigme. Pour notre esprit, la réalité d'une chose est avalisée par le paradigme qui ratifie cette réalité. Bon ! Mais si c'est tel élément paradigmatique qui vient s'imposer à notre esprit et non tel autre, c'est en fonction de l'opinion préalable que nous avons de la réalité de ladite chose. Cela signifie que ce serait moins ce que nous pouvons invoquer qui déciderait de la réalité des choses que ce qui, confusément, mais sans faiblesse, préside à notre perception des choses, entendez nos présupposés contre-transférentiels indélogeables. Vous connaissez sans doute la réaction de ce conducteur distrait qui prend l'autoroute à l'envers. Pendant qu'il peine à éviter toutes les voitures qui viennent vers lui, il entend à la radio l'avertissement qu'un fou s'est engagé sur l'autoroute à contresens. "Un fou, se dit-il,.... des centaines, oui !" Avec les années, dans les discussions, je ne pense plus guère que les autres roulent à contresens. Mais comment m'assurer que je suis, moi, dans le bon sens, dès lors que c'est en moi que ça s'affirme.

Perdu dans une contrée au paysage inidentifiable, un homme aperçoit un panneau dont il s'efforce d'exploiter l'indication. Elle le déconcerte par son évidence : "Vous êtes ici". A nous, analystes, il est métapsychologiquement indiqué que nous sommes aussi toujours "ici". Et, du fait que la parole qui nous est adressée l'est au présent, en plus d'être toujours ici, nous y sommes toujours "maintenant". Comme ce voyageur, nous avons un effort à faire pour exploiter cette indication et attribuer la portée des paroles que nous entendons, non à leur valeur faciale, mais à la situation analytique du moment. Comment, alors, exploiter cette évidence du *hic et nunc* ? Le discours qu'on nous décerne, ce serait justement des paradigmes qui lui donneraient ses repères analytiques. Le panneau aurait dû notifier : "Ceci est un panneau, ne tombez pas dedans". Car les paradigmes ne sont des garants que pour autant

qu'on leur accorde cette vertu. Le mot paradigme est trompeur. Il vous a un air de savoir éprouvé, mais son contenu est subjectif et son évocation intuitive. Ce n'est qu'un poteau et même, si j'ose dire,.... plutôt... un pote. Il est assez rare qu'un de nos raisonnements nous donne tort. Nous avons tous encore dans l'oreille, nombre de discussions entre analystes, sûrs du bien-fondé de leurs assertions. Ces discussions se font à coup d'arguments paradigmatiques qui n'ont de pouvoir que sur celui qui les invoque à son profit. Ensuite chacun se retire de son côté bien plus convaincu par lui-même qu'entamé par l'adversaire. Les exceptions sont rarissimes. Et cela ne nous inquiète nullement que certaines de nos affirmations les plus assurées puissent ne convaincre que nous.

Pour ce qu'il en est de la psychanalyse, il y a un paradigme qui met tous les analystes d'accord. Il a pour nom : Freud. Ce qui est conforme au paradigme freudien est *ipso facto* reconnu par tous comme psychanalytique. Exposer une cure analytique, c'est élaborer un discours qui soit arrimé au paradigme freudien. C'est clair et sans ambages. Mais, car il y a un mais, pour ce qu'il en est de la façon d'arrimer telle ou telle assertion au paradigme freudien, c'est tout de suite Babel. Si on se penche sur ce Babel, on s'aperçoit avec étonnement, sauf qu'on ne s'en étonne plus, qu'à partir des mêmes certitudes, on peut, avec le même ciment rationnel, aboutir aux assertions les plus antinomiques. C'est en cela que l'exposition d'une cure expose celui qui l'expose. Les cures dont on a à connaître, d'où qu'elles nous proviennent, malgré leur apparence réaliste, dénoncent l'empreinte de leur rapporteur en affichant la nature de ses pactes avec les paradigmes psychanalytiques qui arriment son récit.

Les épisodes de la cure que je vous ai rapportés, en ai-je été le témoin, l'acteur, ou l'inventeur ? C'est indéniable. J'ai relaté ce dont j'ai été témoin, à partir de la place d'acteur que, en tant que l'inventeur de mon récit, celui-ci me conférerait. Acteur, témoin et inventeur, cela fait beaucoup de subjectivité dans cette histoire. Si ma patiente avait été suivie par un autre thérapeute, le profil de ce dernier la lui aurait fait apercevoir autrement. Cet autre thérapeute en aurait donné une autre image, à travers un récit différent. Cela aurait été comme d'une autre patiente dont il aurait

été question. Cette remarque est d'une grande banalité. Pourtant elle pose une question vertigineuse. De qui parlons-nous quand nous parlons de nos patients? Lapalisse nous suggère que quand nous parlons d'un de nos patients, c'est d'un de nos patients que nous parlons. Cela signifie que celui que notre esprit constitue comme patient est, par là même, réduit à être une construction imaginaire conçue par notre façon personnelle d'entendre et d'intégrer son attente inconsciente. Si, maintenant, il vous était possible d'entendre après mon exposé cet autre thérapeute virtuel, vous entendriez nettement dans la différence, la part involontaire de lui dans sa description. Ce que j'ai amené de moi tout aussi involontairement était plus discret, parce que, je vous avais fait prendre, en premier, mon récit pour la réalité, après que je l'ai pris comme tel moi-même. Quelque précaution qu'on prenne, il n'est guère possible de saisir l'ascendant que nous prenons à la constitution de nos patients, pris que nous sommes dans nos façons de voir. C'est ce qui nous constitue chacun qui établit le singulier de notre saisie de la situation. Et il ne s'en offre pas toujours une de disponible en nous. Devrait-on ranger dans les effets insidieusement trompeurs de notre formation l'impression contraignante que nous dussions comprendre, voire maîtriser à tout moment, les cures que nous conduisons. Serions-nous blâmables ou devrions seulement être embarrassés de nous sentir dépassés, à tel ou tel moment, par la nature du processus auquel nous nous heurtons, comme analyste ou même comme contrôleur ?

L'écoute d'un patient, séance après séance, nous donne l'illusion d'avoir affaire à quelqu'un que nous connaissons particulièrement bien. Pourtant nous ignorons déjà comment il se comporte en dehors de ses séances. Nous sommes parfois surpris de ce que nous pouvons entendre à son sujet par des tiers. Cela tient au sentiment trompeur que le patient est un objet extérieur à nous. Il ne nous apparaît pas que nos patients, c'est notre rencontre avec eux qui les constitue. Il ne nous apparaît pas plus que nos patients, d'être mis par nous à cette place de patients, nous opposent d'emblée à l'image pathologique que nous nous en faisons. En exagérant à peine on pourrait dire qu'avec un patient, nous nous

battons en partie avec nous-mêmes. Dans toute cure, l'adversaire, au-delà du patient qui n'en peut mais, est fait des fluctuations en nous de nos modes de le percevoir, paradigmes serviables à l'appui.

Les comptes-rendus d'une cure en apprennent bien plus sur ceux qui les produisent, que ne le feraient leurs propos théoriques les plus problématiques. Cela en dévoile moins de jouer avec des idées, fussent-elles risquées, que d'avancer à découvert, exhibant sans le savoir, à travers l'exposé d'une cure, ce à quoi nous sommes sensibles, ce qui exerce sur nous une emprise et comment nous y réagissons, inclus ce à quoi nous sommes sourds et, pour tout dire, jusqu'à notre innocence et notre naïveté. Parfois notre perversion. Ce que notre attention flottante a pu y promouvoir échappait à toute maîtrise logique au profit d'un mouvement relationnel inconscient. L'intellect y avait moins son rôle que les courants qui l'agitaient.

Du divan nos patients tiennent un discours composite, pris dans la répétition d'une situation infantile. Mais, cette dynamique n'apparaît qu'à des oreilles d'analyste, et ces oreilles sont personnalisées. Ainsi, Freud, Lacan, Winnicott, ont fait, de ce qu'ils entendaient, des constructions bien différentes. Quel que soit l'éventail de nos maîtres, chacun d'entre nous le fait à sa manière. C'est ce qui fonde notre pratique. Alors, pourquoi diable notre esprit supporte-t-il si mal ce qui peut se dire différemment de ce qu'il se dit. Pourquoi le fait que d'autres pensent différemment de nous nous dérange-t-il autant. Serait-ce la fragilité de

nos certitudes ? La liberté de concevoir nos cures n'a de sens que si d'autres conceptions sont possibles à travers d'autres modes d'écoute. Toute la difficulté de l'enseignement de la psychanalyse est là : enseigner comment penser, sans enseigner quoi penser.

En conclusion, vous aurez deviné que je ne suis pas pour évoquer la notion de paradigme en ce qui concerne la pratique analytique. Aussi insaisissable que complaisant, un paradigme est un ensemble plus ou moins flou de notions diverses. Il est avant tout le pain du théoricien. Mais, notre théorie a ceci de singulier, que malgré le rationnel qui l'organise, elle vise un irrationnel qui résiste à se laisser saisir. L'esprit, captivé par le sens explicite de la parole, rechigne à y reconnaître un pouvoir organisateur autre que l'expression de ce sens. L'analyste, *a contrario*, doit moins s'attacher à la signification ou à la logique d'un discours qu'il n'y est en quête de liens cachés. Dans son fauteuil, ne pas tomber dans le panneau du sens exige de lui qu'il soit à l'affût des fantômes qui ordonnent le flux dont on l'abreuve. Là, aucune balise paradigmatique ne peut lui venir en aide. Chacun ne peut que suivre la sensibilité qui instaure, à sa manière via son écoute, les cures qu'il conduit.

Malgré nos infinies diversités, ce qui nous rassemble tous, et aujourd'hui encore ici même, c'est de maintenir vivante la découverte freudienne du pouvoir qu'exerce sur le destin de tout homme ce qui échappe à sa saisie.



## *La mise en scène dans les états psychotiques*

Nicole Minazio

Avant toute chose, je tiens à vous remercier de m'avoir fait l'honneur et le plaisir de partager avec vous ce qui, de mon expérience clinique, me renvoie à mon questionnement, fruit d'un cheminement dont les après-coups ont remanié, transformé, mis en question, précisé peut-être ma réflexion, élargissant en tout cas mon activité psychique de représentation.

C'est avec intérêt que j'ai lu les textes des conférenciers que vous avez eus la gentillesse de m'envoyer. Cela m'a permis de me sentir un peu moins "étrangère", bien que des liens d'amitié qui se sont tissés avec certains d'entre vous aient déjà suscité des échanges vifs et stimulants. La rencontre avec la pensée de l'autre donne souvent naissance au surgissement d'un sens nouveau d'où émerge alors un désir de découverte et de connaissance, dans l'investissement d'un objet commun de pensée, tout en nous confrontant à l'inconnu de soi et en soi. C'est l'état d'esprit qui m'habite aujourd'hui, avec vous.

Le "paradigme de la psychose dans la cure"... Je n'y avais jamais pensé en ces termes-là, et pourtant ma pratique m'a souvent confrontée aux psychoses infantiles et à ce qu'il est convenu d'appeler états-limites, patients difficiles, voire psychotiques. Je pense à ce nombre important de personnes que nous rencontrons dans l'intimité de nos échanges transféro- contre-transférentiels dont les capacités de symbolisation et de pensée sont défaillantes, et dont le manque à représenter se laisse appréhender en séance par la prévalence du registre perceptivo-moteur et hallucinatoire.

Face à ces états de défaite psychique et de troubles de la pensée, mon écoute s'est progressivement modifiée, entraînant nécessairement un "étoffement" et un éclairage neuf de mon propre fonctionnement psychique de même qu'une transformation des modalités d'intervention en séance. Peut-être ai-je

appris à mieux jouer en donnant une chance à l'expérience informelle, -comme dit Winnicott-, une chance aux pulsions motrices et sensorielles de se manifester car elles sont la trame du jeu. Sans doute est-ce là que se situe l'état psychotique comme figure paradigmatique de la cure, au sein même du travail de l'analyste.

Je vous remercie donc de m'entraîner avec vous à réfléchir à la manière et aux conditions qui président à la fonction transformationnelle et symbolisante de l'analyste en séance, surtout lorsque son travail est davantage sollicité pour lier et remailler les fils perdus de la trame des processus psychiques eux-mêmes.

Freud a décrit différentes modalités de liaison entre divers éléments psychiques. Le travail du rêve, témoin du processus primaire, porte sur les représentations de choses, c'est-à-dire sur le processus par lequel les traces perceptives sont transformées en représentations de choses.

Ce travail est, comme le fait remarquer judicieusement René Roussillon (1995), un processus de symbolisation primaire particulier, premier travail de métabolisation de l'expérience de la pulsion, lié aux singularités de l'espace onirique et en particulier au narcissisme absolu qui y règne. Le travail du rêve est un travail de liaison sous-tendu par le déguisement des mouvements pulsionnels. Le récit du rêve permettra, quant à lui, le passage du registre narcissique au registre objectal. Il s'adresse à un destinataire, prêt à l'entendre, en l'espace potentiel où se rencontrent les deux scènes : celle de l'analysant et celle de l'analyse, pour que se joue une nouvelle version de la mise en représentation et en pensée.

Le modèle de la névrose fait de l'analyste le découvreur des désirs inconscients : déplacement, condensation, prise en considération de la figurabilité, élaboration secondaire. Les représentations de choses pourront se lier aux



représentations de mots dans le système préconscient-conscient. Le langage verbal est l'outil privilégié de la symbolisation.

La cure-type s'est constituée sur le modèle du rêve : inhibition de la motricité, mise en suspension du perceptif au profit d'une appréhension de la réalité psychique grâce à la régression topique. Contenu des séances et transfert sont mis étroitement en lien. Mais le rêve est-il toujours réalisation de désirs refoulés ?

Après 1920, le rêve de la névrose traumatique révèle l'échec de sa fonction de réalisation de désir. Les mêmes scènes s'y reproduisent désespérément sans espoir de transformation et d'élaboration. Éternel retour à la situation traumatique qui se répète inlassablement, réveillant le rêveur dans sa teneur. A partir de l'au-delà, le transfert ne sera plus du côté du principe de plaisir puisqu'il sera le révélateur de la compulsion de répétition. Celle-ci apparaît comme une exigence de répéter et d'adresser une plainte en attente de réponse, tout en "tuant" le temps et en immobilisant l'espace.

La dernière théorie des pulsions et la deuxième topique rendent compte d'une nouvelle conception du fonctionnement psychique vu sous l'angle de la potentialité agissante de la pulsion, processus faisant éclater la temporalité linéaire et la stabilité spatiale. Il s'agit d'une économie psychique sans cesse remaniée. Le transfert sera dès lors plus du côté de l'acte que de la représentation et de la remémoration : la psyché se fait et se défait selon les conditions économique-dynamiques qui se reconstituent sans cesse.

Si, comme le dit Freud en 1932 dans *Les Nouvelles Conférences*, les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination, le remaniement théorique me semble fondamental en ce que les pulsions érotiques et destructives sont incluses au sein même de l'appareil psychique et introduit une mise en tension, une dynamique primordiale entre deux pôles antagonistes, limitant et organisant le mouvement pulsionnel qui subira des transformations au niveau des divers espaces psychiques traversés. "On comprend alors que l'idée du sens auquel Freud continue d'être fidèle dépend d'un gradient qui s'étend de la force qui traverse les espaces psychiques subissant des transformations prises entre l'issue de la

décharge selon plusieurs modes d'expression : somatique, hallucinatoire ou agi, en participant à des dérèglements de sens qui limitent le déploiement diversifié de ses expressions. A l'inverse, d'autres parcours, engageant l'activité psychique dans les circuits longs de l'élaboration, adoptent les chemins de la représentation, transforment les produits de celle-ci au voisinage des champs ouverts au représentatif. Tout cela recouvre un ensemble de régimes qui vont de leurs précipitations somatiques jusqu'aux formes intellectuelles les plus abstraites" (Green, 2002).

D'autre part, Freud nous a montré combien cela lui était difficile de superposer le conflit pulsionnel au conflit psychique entre les instances, car les deux types de pulsions se manifestent l'une et l'autre au niveau de chaque instance, ce qui révélera de nouveaux abords de la clinique, et plus particulièrement de celles des psychoses.

L'étude des états de dépendance du moi amène Freud à redessiner les contours du conflit psychique et différencier mécanismes névrotiques et psychotiques. La deuxième topique nous décrit un système de relations entre les instances, véritable théâtre interne où une multitude de personnages entrent en scène, se répondent, se trouvent, entrent en conflit, se quittent, se perdent et se détruisent. Objets perdus déposés dans le Moi. Le Moi est donc le fruit des transformations permanentes d'un psychisme ouvert vers le Ça, vers l'extérieur, vers l'objet et vers le repli narcissique de la régression hallucinatoire.

Dans la psychose dont Freud souligne les points communs avec le rêve, le Moi ne peut plus prendre en compte la réalité et perd tout commerce avec le monde extérieur." A la base de toute psycho-névrose se retrouve la frustration subie par les désirs infantiles éternellement indomptés et s'enracinant profondément dans les déterminations phylogénétiques de notre organisation " 1924 - *Névrose et Psychose*. " Lorsque le Moi est totalement aux mains du Ça, il se crée automatiquement un nouveau monde extérieur et intérieur à la fois ; deux faits ne font aucun doute : le nouveau monde est bâti suivant les désirs du Ça et le motif de cette rupture avec le monde extérieur, c'est que la réalité s'est refusée au désir d'une façon grave, apparue comme intolérable ".

Soulignons donc les deux aspects fondamentaux de la constitution d'une psychose : d'une part, la frustration qui vient toujours de l'extérieur et, d'autre part, l'édification d'un nouveau monde. Quant à l'issue de ces situations auxquelles est soumis le Moi, elle dépend étroitement des conditions économiques qui président au développement et au conflit entre les instances. " Il sera possible au Moi d'éviter la rupture de tel ou tel côté en se déformant lui-même, en acceptant de faire amende de son unité, éventuellement en se crevassant ou en se morcelant" (1924).

Pour Freud, cliniquement névrose et psychose ont en commun un rapport troublé à la réalité du monde extérieur. Par conséquent, elles sont l'une comme l'autre des expressions de la rébellion du Ça contre le monde extérieur. Elles témoignent l'une et l'autre d'une incapacité d'adaptation aux exigences de la réalité. La différence se situe au niveau des mécanismes initiaux : refoulement de la motion pulsionnelle pour la névrose, déni de la réalité pour la psychose.

Mais alors que dans la névrose, le fragment de réalité est évité sur le mode de la fuite, dans la psychose, la fuite initiale est suivie d'une phase active, celle de la reconstruction d'une néo-réalité : une formation qui est un substitut de réalité, une pièce que l'on colle où maintenant s'était produite une faille dans la relation du Moi au monde extérieur.

Le délire est-il alors une formation au même titre que le rêve et le symptôme ?

" Ainsi poussé par le Ça, serré par le surmoi, rembarqué par la réalité, le Moi lutte pour la maîtrise de sa tâche économique : instaurer l'harmonie parmi les forces et influences qui agissent en lui et sur lui et nous comprenons pourquoi, si souvent, nous ne pouvons pas réprimer cette exclamation : " La vie n'est pas facile ", Freud, 1932 (*La décomposition de la personnalité psychique*). " Lorsque le Moi est obligé d'avouer sa faiblesse, il éclate en angoisse, angoisse du réel devant le monde extérieur, angoisse de conscience morale devant le surmoi, angoisse névrotique devant la force des passions dans le Ça ".

La psychose se voit donc définie selon plusieurs axes : celui de la déliaison, du désinvestissement de la réalité du monde extérieur, du désir qui prend la place de l'expérience de satisfaction dans une

tentative de lier et donner sens à l'effraction pulsionnelle qui menace le moi de désorganisation.

Si Freud compare le rêve à une psychose passagère, à cause des extravagances et de l'absurde qui y règne, nous savons aujourd'hui que la conception du rêve, au-delà du principe de plaisir, peut échouer dans son travail de transformation des traces mnésiques de l'événement traumatique en son accomplissement de désir. Il peut alors être l'espace de la mise en scène du négatif du trauma, des accidents de la pensée et des conditions qui président aux failles de l'appareil à penser les pensées.

#### LA QUESTION DU TRAUMA ET DE L'HALLUCINATOIRE

Dans la *révision de la doctrine du Rêve*, Freud ouvre la voie à l'élargissement de la conception du rêve en tentant de comprendre le "ratage de la fonction du rêve".

"La névrose traumatique nous montre là un cas extrême, mais il faut aussi concéder aux expériences vécues de l'enfance leur caractère traumatique, et l'on n'a pas à s'étonner si des troubles mineurs de l'activité de rêve se produisent également dans d'autres conditions".

Dans "*L'homme, Moïse et le Monothéisme*", Freud précisera la notion de trauma auquel il reconnaîtra des effets négatifs. La situation traumatique sera explorée non pas tant au niveau de ses contenus que de ses conditions d'émergence : expérience d'impuissance du Moi confronté à une accumulation d'excitations internes et externes. "Les expériences traumatiques se rattachent à des impressions de nature sexuelle et agressive, certainement aussi à des atteintes précoces du moi".

Mais si Freud présente l'état de détresse originaire comme le prototype de la situation traumatique, dans le cadre d'un modèle essentiellement énergétique, ses successeurs ouvriront la voie à la construction d'un modèle qui s'enrichit d'un aspect dynamique et formel. Avec la définition du trauma comme étant d'essence essentiellement narcissique, aux fondements même de la vie psychique, se pose alors la question de la dialectique réalité psychique - réalité du monde extérieur et de l'objet.

Vie pulsionnelle et processus identificatoires sont étroitement liés et la qualité psychique dépendrait d'une rencontre primordiale entre le moi et ses objets primaires. Bion a particulièrement théorisé le processus de transformation psychique à partir de la transformation des éléments sensoriels en perceptions, puis en concepts.

Le psychisme naissant de l'enfant est incapable de manier et d'utiliser les données des sens ; par conséquent, un psychisme autre lui est nécessaire pour transformer les éléments sensoriels bruts (13), caractérisés par leur concrétude ( $\alpha$ ), en leur donnant une forme qui puisse être utilisée par le psychisme de l'enfant : celui-ci intériorisera la fonction pensante de la mère. L'objet maternel présente donc des qualités particulières de réceptivité pour l'accueil des données des sens émanant de l'enfant et des capacités discriminatrices de traitement de ces données. Les éléments  $\beta$  sont évacués par la motricité et par l'activité hallucinatoire.

La psyché ne fait pas que contenir, refouler et représenter, elle peut aussi se vider et s'auto-détruire. La capacité de rêverie n'est donc pas une traduction simultanée mais un travail d'accueil de l'incompréhensible, de recherche de signification, puis d'interprétation d'une rencontre au départ essentiellement sensorielle.

Ce travail de rêverie dont on constate les points communs avec le travail de figurabilité est présent dans tout processus analytique. Il est au carrefour de tous les liens qui peuvent s'établir entre les pulsions, les affects, les représentations de choses et les représentations de mots. La rêverie est donc garante de la différenciation entre le dedans et le dehors, entre inconscient et conscient, entre le moi et l'objet grâce à une modalité de liaison : l'identification projective active au niveau de la relation contenant-contenu.

L'incompréhensible et l'étrangeté de la psyché de l'autre est donc au cœur de la rencontre analytique, et la rêverie de l'analyste ouvre la séance à une intelligibilité de la relation entre deux organisations psychiques fonctionnant en état régressif, relation contenant-contenu qui est susceptible, comme le dit Bion, d'être pénétrée par l'émotion.

Ainsi conjoints et pénétrés ou les deux, contenant et contenus subissent ce type de transformation que l'on appelle croissance. Lorsqu'ils sont disjoints ou dépouillés de l'émotion, ils perdent de leur vitalité, autrement dit se rapprochent des objets inanimés ". Cette relation contenant-contenu est dynamique et intégrative et me semble pouvoir entrer en résonance avec la définition que Freud donne dans " *L'au-delà du Principe de Plaisir (1920)* " de la fonction de liaison comme l'une des fonctions les plus précoces et les plus importantes de l'appareil psychique, un acte préparatoire qui introduit et assure la domination du principe de plaisir. C'est au niveau de cet acte préparatoire que se situe la situation traumatique infantile.

Lorsque le principe de plaisir est mis en échec, le moi de l'enfant, mû par le mouvement pulsionnel, rencontre sur son passage l'objet de la satisfaction, le sein, mais aussi le sein pensant qui le métaphorise, et qui offre à l'enfant une perception qui correspond suffisamment à l'objet halluciné : traitement de l'hallucination par la perception pour que s'ouvre l'espace d'illusion. L'échec de cette fonction entraîne un éprouvé de rupture dans la continuité d'être de l'enfant, empêchant l'intégration du moi par la mise en place de mécanismes de clivage qui évitent le vécu d'agonie psychique au prix d'une amputation importante du moi. "Quelque chose de foncièrement important pour le sujet qui aurait dû se produire ne s'est pas produit, sans que pour autant le sujet ne perçoive, et *a fortiori* ne puisse représenter, ce négatif. Il s'agit d'une absence de contenu dans la perception, et non d'une perception à contenu traumatique, que le trauma révèle, une béance dans le perceptif doublée d'une béance dans le représentationnel " (C. et S. Botella).

#### LA MISE EN SCENE DES ETATS PSYCHOTIQUES

En effet, la modalité transférentielle, lors de la prise en charge des patients présentant des troubles de la pensée et de la symbolisation, nous confronte aux mystères d'une souffrance psychique dont le sujet est coupé tant est massif le désinvestissement des objets, des liens à ceux-ci, de la réalité psychique elle-même, et finalement de tout ce qui a fonction de lien avec le monde extérieur.

Nous pouvons être confronté en séance à de tels moments qui peuvent parfois passer inaperçus lorsqu'ils sont passagers, et qui nous mettent en contact avec un sentiment d'inanité, de non-existence, de flottement. Nous sommes alors parfois habités par des sensations dont nous ne pouvons saisir le sens que dans les après-coups successifs. Dans cet état de régression formelle, temporelle et topique, nous pouvons aller jusqu'à éprouver un sentiment de vacillement identitaire.

Au-delà des mots et de la recherche du sens, nous ne pouvons pas nous dérober à la prévalence du sensoriel, du perceptif : la prosodie nous ramenant à l'utilisation sensorielle du langage, les mots redeviennent sensation, chose, acte.

Nous en souffrons. "La douleur est souvent liée au sonore, elle tient à une sorte de résonance. Ne la dit-on pas sourde, aiguë, lancinante ? Ne tire-t-elle pas sa substance de ce qui sonne, résonne, bat, crie ou se tait ? Sans doute ne peut-on parvenir au cœur de la douleur à un même degré en lisant un livre ou en regardant un tableau. La douleur, c'est la voix moins ce qu'elle dit, l'intonation sans les mots, le sonore inintelligible, ce n'est pas un son, un accord fut-il dissonant, mais ce qui en reste et semble être de nulle part. Comme les fantômes, elle est ce qui revient lorsqu'on croit avoir tout oublié " (Schneider).

Cette douleur-là a partie liée avec le non-advenu de soi. Sans doute sommes-nous alors ramenés à un état quasi hallucinatoire, passage obligé pour tenter de comprendre cette douleur-là, état hallucinatoire, que les Botella définissent comme une potentialité permanente du psychisme : une tendance, un mouvement, un état de qualité psychique de continuité, d'équivalence, d'indistinction représentation-perception.

Partir en quête des zones psychiques dont le sujet s'est absenté, se heurter à la dureté des défenses - les nôtres et celles du patient - se frotter à l'informe, souffrir de ne pouvoir comprendre, cheminer en terre inconnue... C'est comme cela que nous rencontrons la souffrance psychique incommunicable de nos patients.

Lorsque l'opportunité nous est donnée d'un cheminement suffisamment long, les défenses cèdent le pas pour la laisser apparaître : elle est faite de rage,

de désespoir et de terreur. Elle ne se présente pas au travers d'un processus de remémoration mais par le retour des zones clivées, des territoires abandonnés de la psyché, éléments non encore symbolisés ayant valeur traumatique au sein même de la relation analytique. Motions pulsionnelles non liées en quête d'une réponse " psychisante " de l'objet. Celle-ci, passant par un travail de déliaison, donnera une qualité émotionnelle et affective aux sensations qui deviendront dès lors substance psychique, premières traces des premiers mouvements pulsionnels.

L'espace de la relation analytique se verrait ainsi être le lieu d'une mise en tension entre le retour d'une expérience traumatique irréprésentée et impensable et le surgissement d'événements aléatoires inconnus de l'analyste et de l'analysant liés à leur rencontre inaugurale. Tant Winnicott que Bion nous ont montré combien nous pouvons être perturbés et combien notre moi peut être déstabilisé dans sa fonction d'harmonisation et de synthèse par l'émergence de l'inconnu et de pensées jamais pensées auparavant. C'est pourtant à partir de cette perturbation que l'analyste peut entreprendre son travail de construction.

Freud n'a-t-il pas affirmé que nos constructions étaient l'équivalent des délires des malades, " des tentatives d'explication et de restitution qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on dénie dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée ".

Au risque de me marginaliser, mais ne faut-il pas donner une visibilité à la marge, c'est sur l'expérience de la rencontre avec Sophie (une petite fille qui avait 8 ans lorsque je l'ai rencontrée) que je tenterai de préciser et de poursuivre ma réflexion. Car je pense que la relation de l'analyste avec l'enfant, introduisant directement le corps en mouvement au cœur même de la rencontre, peut nous aider à métaphoriser les moments de la cure de l'adulte où le perceptif - l'agi et l'actuel - sont au-devant de la scène.

Saisis dans la relation thérapeutique, ils se mettront à représenter quelque chose pour quelqu'un, ce qui déclenchera la mise en jeu des mouvements psychiques et donnera au processus de symbolisation

primaire et à sa transformation sa place dans la relation intersubjective. Mise en tension spécifique entre motricité, pensée et langage.

Lorsque nous jouons, nous sommes pleinement engagés et notre style révèle notre subjectivité. Car toujours existe le hiatus entre ce qui est attendu et ce qui est perçu, entre ce qui est et ce qui a été, entre ce qui est connu et inconnu, de soi et de l'autre. Ne serait-ce pas d'ailleurs ce qui est le plus ignoré de chacun qui fonde la singularité de chaque relation analytique.

Avec Thereza (une " vieille " petite fille de 45 ans), il m'a fallu inventer un mode d'approche, il a fallu que nous nous apprivoisions et que nous apprenions à jouer ensemble avec les mots-choses.

#### SOPHIE

Sophie, dont j'ai parlé dans un article : " Le travail du jeu : transformation et intersubjectivité ", avait été adoptée à l'âge d'un an lorsqu'elle avait été trouvée déshydratée près du cadavre de sa mère ; le père avait disparu.

Lorsque je l'ai rencontrée, le raidissement de son corps et son regard sidéré m'ont laissé présager de sa terreur liée à notre rencontre. Elle ne parlait pas vraiment ; elle murmurait des petits mots inaudibles, un tout petit souffle (de vie) semblait l'animer. Nous sommes entrées en contact grâce à la pâte à modeler, douce et malléable. Ma voix devait aussi se faire douce et mon écoute malléable pour que ne se creuse pas l'écart entre le tactile et le sonore, plus loin du corps. C'est donc en respectant les silences et les murmures, puis en lui parlant doucement et lentement que nous avons pu échanger les premières paroles fondatrices de notre voyage thérapeutique qui allait durer presque 6 ans.

Dans les premiers temps, les jeux de collage et d'enveloppement étaient centraux. Sophie reniflait systématiquement la pâte à modeler avant de la manipuler. Elle était en même temps sensible aux modulations de ma voix et plus tard aux comptines qu'elle me demandait de chanter. Elle s'enveloppait aussi d'une musique pare excitante et liante, au sein de laquelle les sons, les rythmes et les silences allaient se différencier et prendre valeur affective et relationnelle. Nous avons pu initier les premiers jeux

essentiellement sensoriels et construire une sorte de langage gestuel et vocal en miroir, ma voix portant mes mots soulignant les impressions des sens.

Dans cette nécessité de moduler mes interventions, j'avais à faire face à des images effrayantes qui m'assaillaient. Je ne pouvais m'empêcher de penser à cette enveloppe du soi qui avait été catastrophiquement déchirée lorsqu'elle se trouvait auprès du corps mort de sa mère. J'avais pensé aux enveloppes tactiles et olfactives, et sonores du moi.

Ce corps à corps avec la mère qui nourrit, berce et répond par ses mots et ses intonations, ses mimiques et sa gestuelle aux besoins et aux demandes de son enfant avait été brutalement interrompu, confrontant l'enfant à une désertification affective.

Voilà ce qui devenait obsédant pour moi. Défensivement obsédant face aux effets énigmatiques des états psychiques de Sophie en séance. Je me raccrochais à un événement traumatique de son histoire qui me revenait, identique à lui-même, et sidérait ma pensée. C'est ainsi qu'il a fallu que l'expression corporelle soit pendant longtemps l'expression et le support de nos échanges.

Elle me voulait parfois mobile, parfois immobile dans la maîtrise du rapproché et de la distance, de la parole et des silences. Elle pouvait m'entendre dans le cadre du jeu, rarement hors jeu. Il arrivait fréquemment qu'elle se bouche les oreilles lorsque je lui donnais une interprétation et pourtant elle la jouait peu après. Sans doute maîtrisait-elle aussi l'ouverture et la fermeture de ses orifices.

Elle prenait petit à petit plaisir à faire des bruits de bouche, à émettre des sons de tonalité différente ou à émettre un son continu, monocorde, qui résonnait et emplissait l'espace sonore. J'avais interprété ces bruits d'abord comme une défense de mise à distance de mes mots vécus comme intrusifs, mais je pense maintenant qu'il s'agissait aussi d'une expérience sonore : sentir vibrer les chairs, la langue, ressentir la bouche comme caisse de résonance, plaisir à tonalité auto-érotique, ce que je n'avais pas compris tout de suite. Il a fallu que me vienne le souvenir de J. Grotowski, le réalisateur de théâtre qui faisait réciter à l'école Mudra de M. Béjart, des textes

émis par le ventre, la tête, le dos, les pieds, adressés au plafond, aux murs ou à telle ou telle cible corporelle des auditeurs.

Tout se passait comme si, à l'intérieur du cadre de la séance, se construisait le cadre du jeu à l'intérieur duquel se construisait notre lien et s'appropriaient les élans pulsionnels vécus comme extrêmement dangereux parce que non médiatisés. C'était à ce moment que le fantasme d'une enveloppe pour deux, et de mon corps non séparé du sien, avait laissé la place à l'expérience et à la mise à l'épreuve des limites corporelles de l'une et de l'autre. Elle se jetait sur moi en poussant des cris et des grognements. " Je te tue, je t'attaque, je te pique, mais tu es capable de rester vivante " me disais-je.

On peut faire l'hypothèse que les parts clivées du moi faisaient retour sous forme d'identification projective et particulièrement sous la forme d'identification à l'agresseur (n'ayant pas l'usage de la parole - uniquement des cris, des grognements). Sans doute mettait-elle activement en scène une situation subie dans l'impuissance et la détresse, mais elle ne pouvait pas encore ni en reconnaître ni en qualifier, ni évidemment s'en approprier les épisodes.

Ces parts d'elle non représentées naissent avec violence comme des catastrophes issues indifféremment d'elle ou de l'autre. Elles étaient certes en quête d'un objet externe dont les qualités psychiques pouvaient y donner sens, mais surtout pouvaient aménager préalablement un espace pour la modulation et la médiation de ces rencontres-chocs. Effectivement, nous avons pu les transformer petit à petit en une danse rythmée et chantée qui témoignait de la libidinalisation de notre relation.

Elle m'invitait à danser face à elle, à chanter et à rythmer nos phrases à la même cadence. Bien qu'elle exigeât que nos cadences et nos rythmes soient synchrones, elle acceptait petit à petit qu'ils ne fussent pas identiques.

Un rythme commun naissait de nos rythmes individuels nous unissant et nous séparant à la fois, qui dynamisait l'espace de la relation transféro-contre-transférentielle, communication gestuelle, musicale

et visuelle tout à la fois qu'elle et moi avions créée, et dont il me fallait respecter les pauses, les temps forts et les soupirs.

Lorsque la trace laissée en elle par l'objet et celle qu'elle laissait dans l'objet ne témoignaient plus d'une distance insupportable entre le symbole et la chose, elle se mit à dessiner. Nos échanges verbaux devinrent plus consistants, les mots purent être utilisés par elle comme outils de communication et le langage prendre son essor.

Elle me dessina des formes. Je devais deviner ce qu'elles représentaient. Je lui dis : des fantômes. Interloquée, elle me dit oui et en dessina 3 : 2 grands et 1 petit. Lorsque j'évoquais une famille de fantômes, elle se mit à gesticuler en les mimant et en criant ouh... ouh..., de façon ininterrompue. Je devais mimer la peur. Cela l'amusait. Elle me dit de me coucher sur le divan et elle se dressait très menaçante : " ouh... ouh, le roi des fantômes va te tuer". Elle me dit de pleurer et d'appeler ma maman. "Non, non, tu es en prison et tu vas mourir".

Elle voulut bien changer de rôle, mais lorsque, dans le rôle du roi des fantômes, je m'approchais d'elle, elle arrêtait immédiatement le jeu, visiblement terrorisée. Je lui fis remarquer que lorsque j'étais dans le rôle du fantôme, elle avait beaucoup plus peur que lorsque c'était elle qui jouait le fantôme. Elle précisa que c'était quand je bougeais et que je venais derrière elle qu'elle avait peur.

Le fantôme pouvait figurer la partie d'elle encore ignorée et qui se manifestait sous la forme d'un revenant terrifiant qui la surprenait par derrière. Etre le fantôme lui permettait encore et toujours de m'attaquer sans subir de représailles. Rassurée par ma solidité face à ses attaques, elle s'apaisa, puis devint triste. Elle put cette fois contenir et s'approprier son angoisse. Elle dit : " Parfois, le soir, j'ai peur des fantômes ". Je lui dis alors que l'on pouvait appeler les fantômes des revenants et, pour la première fois, je pus lui évoquer son histoire qui revenait et qu'on allait essayer de comprendre. Elle me regarda avec intensité, silencieuse. Je pus alors lui transmettre que c'était difficile de se souvenir d'événements que l'on n'a pas compris parce qu'on était trop petit pour les comprendre et qu'on n'avait personne pour en parler.

pouvait commencer à penser à tout cela, et ces pensées lui revenaient comme des fantômes qui n'avaient ni visage, ni corps, qui venaient comme de nulle part. Elle m'écoutait très attentivement. Il régnait vraiment une qualité de silence inhabituelle. Puis elle me dit que ces monstres sont invisibles mais qu'on les entend crier dans la nuit.

Le travail du jeu et de la symbolisation s'est déployé en s'étayant sur le perceptif grâce à la présence de l'objet analyste dont le corps est, lui aussi, regardé, mobilisé, écouté. Évidemment, cette expérience se double d'un intense travail psychique (cfs. le sein pensant de Bion, capacité de rêverie, etc.). Ce qui ne peut se dire est saisi dans la relation transféro-contre-transférentielle et se met à représenter quelque chose pour quelqu'un dont les capacités de figuration et de représentation sont tout à la fois indices et agents de transformation psychique.

La qualité du silence que j'évoque pouvait être comprise comme l'avènement progressif de l'hallucination négative de la mère, structure encadrante intériorisée - les trous se transforment en absence - les cris déchirants et les bruits traumatiques peuvent se trier et prendre sens sur ce fond hallucinatoire négatif et silencieux, sorte d'écran sur lequel pourront advenir les figurations et les représentations.

#### THEREZA

Lorsque j'ai rencontré Thereza, il y a un certain nombre d'années, je me suis sentie perdue et j'ai senti en moi un vide, un vide de la pensée et des mots... Thereza m'a permis de progresser, et je pense l'avoir aidée.

Je peux maintenant faire l'hypothèse qu'elle m'a contrainte à dépasser cet état de perte de l'intelligibilité, en identité de pensée en me confrontant au vide de l'irreprésentable, et en mettant à l'épreuve ma capacité de rêverie et mon travail de figurabilité en identité de perception.

Au début, je fus confrontée à la difficile construction de l'espace de la rencontre. Je me sentais menée d'un point à un autre d'où n'émergeait aucun lien, aucune organisation.

Thereza est arrivée chez moi après une longue errance psychothérapeutique, et après un voyage

psychanalytique qui avait duré une petite dizaine d'années et qui s'était mal terminé. Après m'avoir dit qu'elle venait me déposer son âme malade, un silence s'installa et l'étrangeté qui émanait d'elle me fit glisser dans cet état de sidération. Elle ajouta ensuite, " mon âme malade et irrécupérable. C'est tout, je n'ai plus rien à vous dire et je ne sais pas pourquoi je suis venue. Je le regrette déjà. " Ces quelques mots prononcés étaient dépourvus d'affects, portés par une voix éteinte et monotone, malgré l'accent italien.

Elle se tenait en face de moi, raide, pâle, le regard noir et fixe posé sur moi, sur une partie de mon corps, ma poitrine. Quelques images émergèrent quand même de mon mal-être. Celle d'une poupée vieillie et oubliée dans le coin sombre d'une maison délabrée, celle d'un petit animal traqué aussi, tremblant, comme rescapé d'une catastrophe.

Elle ponctuait son discours d'un tousotement sec et aigu ; elle frottait compulsivement sa jupe comme si elle voulait se débarrasser d'une multitude de petites poussières. Quelque chose de flétri, de très enfantin et de pathétique, se dégageait d'elle.

Au deuxième entretien, elle me parle souvent de marasmes, de ses insomnies. Elle ne rêve jamais et de toute façon même quand elle rêve, elle ne s'en souvient pas. Sa mémoire lui fait défaut et elle a le sentiment de passer à côté de sa vie. Personne ne peut l'aider. Elle évoque quand même un tout petit rêve, bref et récurrent : elle se penche au-dessus d'une eau trouble stagnante qui lui fait horreur. Rien d'autre ne se passe.

Je pense qu'elle m'entraîne à me pencher moi aussi sur cette immobilité mortifère, climat qu'elle instaure dans le champ de notre rencontre. Elle fait pourtant le lien avec un événement traumatique dont elle égrène mécaniquement et répétitivement le récit, celui de la mort de son père. Très malade, il vivait misérablement avec son propre père dans une maison délabrée (comme dans ma figuration), au bout d'une ruelle de Venise. Elle n'allait pas lui rendre visite très souvent et surtout ne restait jamais longtemps à cause "des odeurs" et du malaise presque physique qui s'emparait d'elle lors de ses visites.

Un jour il la rappela au moment même où elle allait le quitter. Il lui signifia qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. Elle lui répondit qu'elle n'avait pas le temps de l'écouter mais qu'elle reviendrait le lendemain. Ils se dirent au revoir d'un geste de la main ; le soir même, le père mourut et Thereza resta seule avec sa culpabilité et ce point d'interrogation : que lui voulait son père ?

Ce trajet, elle l'avait fait et refait tout au long de son analyse, suivre la ruelle qui la menait vers son père et vivre l'angoisse d'une attente jamais satisfaite. Peut-être son père avait-il voulu lui dire qu'il l'aimait, mais elle craignait surtout qu'il lui ait demandé de s'occuper de lui, après qu'elle se soit occupée de sa mère. À ce moment, elle ne dit que quelques mots de la séparation de ses parents alors qu'elle avait 7 ans. Elle les décrit comme un couple très passionnel dont elle s'est toujours sentie exclue.

Inlassablement, elle reparlait de ce souvenir et faisait tout aussi répétitivement le lien avec l'interruption de son analyse.

Elle quitta son analyste peu après un de ses passages à l'acte. Après une séance, elle se sentit incapable de se séparer de lui. Elle s'était réfugiée dans son jardin derrière les arbustes. Il l'avait découverte là et, d'un ton sec, l'avait priée de quitter les lieux. Il avait voulu lui faire comprendre à la séance suivante cette transgression du cadre ; il avait utilisé le terme d'impasse ; elle ne l'a pas supporté et a claqué la porte.

Un an plus tard, à la mort d'une parente qui lui est chère, elle me rencontre, se donnant et me donnant une dernière chance. Sans doute Thereza m'emmenait-elle dans le marasme de son monde interne et dans l'éprouvé d'un temps figé et éternel : l'eau stagnante. Elle voulait que je l'aide à survivre, pour ne pas avoir à vivre et à changer, pour ne pas avoir à vivre la rencontre avec moi et les turbulences émotionnelles dont elle s'était absentée. Je la sentais au bord du précipice et je lui proposais de la voir en face à face, à raison de trois fois par semaine.

Lorsque nous sommes amenés à modifier les paramètres du dispositif de la cure-type, nous ne pouvons nous dérober à en interroger les raisons et à penser les effets du cadre sur le fonctionnement psychique de l'analyste et de l'analysant, de même

que les rapports qui existent entre les deux psychismes. Sans doute chaque dispositif a-t-il sa spécificité et ses limites. Mais, je cite Jean-Luc Donnet : "Les transformations se manifesteront dans et par l'évolution de la relation au site, de telle sorte que l'expansion de la vie psychique est aussi bien celle de l'exploration/utilisation du site".

Si nous pensons à cette situation en face à face, j'ai choisi de travailler à partir de la présence visuelle de l'objet tant - comme pour les enfants - l'appui perceptif me semblait nécessaire après le désastre analytique. Même si nous ne pouvons éviter les effets de séduction et de maîtrise qu'implique cette situation, un aspect du travail analytique consistera justement à en élaborer le dégagement, à partir de la construction progressive de l'écart supportable entre perception et pensée. Là se situe le travail du jeu étroitement lié au travail du cadre, processus qui prélude à la mise en représentation.

C'est ainsi que j'ai choisi de me laisser utiliser dans une épreuve de réalité fondée sur le perceptif et dans une fonction de miroir de la relation, fut-elle miroir en négatif. Peut-être ce dispositif me semblait-il plus adéquat pour, à la fois, expérimenter, entendre et comprendre comment la psyché se dégageant du corps pour le métaphoriser s'ouvre à la représentation et à la symbolisation.

Pendant un certain temps encore, les plaintes étaient répétitives, toujours le même souvenir, toujours des mises en garde et des tentatives de découragement à mon égard. J'avais l'impression qu'elle s'enveloppait d'une carapace de mots qui l'enfermait et faisait de moi un objet qui échappait à sa perception. Pourtant elle s'amusait de mon regard, et ne pouvait supporter de me perdre de vue.

Un jour, le ton changea et elle me demanda si elle pouvait me confier ce qu'elle "vivait vraiment". La nuit, elle a des sensations bizarres, une sorte de cauchemar de sensations ; est-elle éveillée ou endormie ? Elle tombe, entend des sifflements dans ses oreilles, puis une musique liturgique, un appel de Dieu. Elle en est terrorisée.

À ce moment, je suis moi-même prise de nausées et, surtout, je me sens extrêmement angoissée à l'idée que je pourrais perdre connaissance (ce qui ne m'est



d'ailleurs jamais arrivé). J'ai l'impression qu'elle me scrute du regard. Elle me dit qu'en ce moment, elle a une sensation bizarre - je l'écoute à peine, tout occupée à résoudre mon malaise - mais j'entends qu'elle me parle de la peau de son visage qui devient molle et se rétrécit ou se détache. Je parviens - je ne sais comment - à sortir de ma sidération, et je lui dis dans un état quasi hallucinatoire .. "une peau de chagrin".

À partir de mes sensations de mal-être avait émergé une figuration, née de la régression traumatique de ma pensée, mais aussi d'une régression topique, un vacillement identitaire, l'angoisse d'être absente. Une figuration que je peux transmettre à une patiente, et qui, peut-être, peut lui permettre de capter quelque chose de sa violence et de sa dépression sans représentations que nous pouvons partager.

À la séance suivante, elle entra précipitamment dans mon bureau. Elle soupira bruyamment et plongea à nouveau son regard insistant dans le mien que je détournai, pour retrouver un petit peu de mon espace psychique. À nouveau, cette nuit elle s'est réveillée avec effroi. Dans sa chambre, se dressait une énorme silhouette noire. Seulement une silhouette, sans corps et sans visage. Elle se souvient d'une grand-mère terrorisante, une mère qui partait avec ses amants. Tout en parlant, elle a, à nouveau, cette horrible sensation d'une peau qui se rétrécit. Elle tombait, me dit-elle..., " qui tombait " lui répondis-je. "Ma mère était épileptique " et, pour la première fois, elle émit un son qui ressemblait à un sanglot étranglé. Mon malaise avait donc été le témoignage de ce que j'avais été identifiée à cet objet interne maternel qui pouvait de manière aléatoire, imprévisible, s'absenter et couper le lien avec son enfant.

La grande silhouette sombre figurait alors à la fois la grand-mère lointaine et sévère, la mère sans visage et sans corps, une mère dont le visage ne reflétait rien et un corps vidé de sa vitalité. C'est aussi cet objet interne qu'elle projetait en moi, et qui me faisait comprendre combien elle se montrait terrorisée par l'expérience transférentielle tant elle renvoyait à la dangerosité de l'objet primaire, signant ainsi la défaillance des premiers liens.

Une sorte de fantôme, un revenant qui, comme pour Sophie, était son invention née de notre rencontre. Elle figurait et condensait tout à la fois le manque à représenter, le travail de symbolisation, de liaison et le chemin que nous avions à faire pour rendre visage, corps et vie à cette silhouette.

On peut faire l'hypothèse que le souvenir-écran de la mort du père faisait barrage à l'émergence des angoisses d'effondrement liées aux défaillances de l'objet maternel.

À partir d'un envahissement sensoriel avait pu émerger en moi une figuration, la peau de chagrin dont l'énoncé avait produit ses effets dans la psyché de ma patiente qui avait pu produire une figure onirique ou hallucinatoire qui ouvrait sur la représentation d'un personnage aliénant, antipsychique (1). La formulation de Bollas me semble intéressante lorsqu'il parle de l'objet transformationnel qui précède l'objet transitionnel ; il fait remarquer que la mère, objet transformationnel subjectif, est moins importante et moins identifiable en tant qu'objet que comme processus identifié à l'accumulation des transformations d'origine interne et externe. Sans doute la quête d'un tel objet, vécu davantage comme processus et condition d'intégration du moi, est-elle réactualisée dans la relation transféro-contre-transférentielle permettant le déploiement du travail de jeu du plus concret au plus symbolisé.

Comme pour le jeu de l'enfant, le matériel en séance représentera davantage des espaces psychiques mouvants et des structures frontalières instables délimitant ces espaces.

Lorsque nous avons pu construire cet espace de jeu propice à la pensée du changement, ma patiente a pu différencier progressivement dedans et dehors, rêveries et rêves. Ceux-ci allaient devenir la figuration préférentielle de la toile de fond de nos échanges.

Ils mettaient en scène le milieu aquatique. Les eaux stagnantes allaient bientôt se déchaîner. L'eau vive et

---

1. Projetées dans le champ analytique, sous forme d'interdit de penser, les hallucinations sensorielles (la peau qui se détache) réactivaient aussi les premières traces de la perte du contenant maternel, et les angoisses de chute et d'arrachement.

les crues de son monde pulsionnel désorganisateur du moi allaient, petit à petit, être contenues et devenir le lieu de surgissement de la vie. Les canaux de Venise s'animaient et les ruelles s'éclairaient. L'eau vive et transparente se peuplait d'objets enviés et menaçants, corps maternel sexué qui se prête petit à petit à être connu.

Ma présence doublée de ma capacité de rêverie et de ma mise en mots offrait à Thereza un miroir qui lui permettait la construction de son corps érogène et de ses auto-érotismes.

Ainsi aussi s'ouvrait son espace interne au sein duquel allait se mettre en scène - non sans danger - sa vie fantasmatique et sa sexualité infantile. Son moi se constituait, face à moi ; elle me regardait la regarder, la penser, la rêver pour pouvoir ensuite se regarder, se penser et se rêver.

Elle rêva un jour d'un lieu où l'on pouvait amarrer les bateaux. Son regard fut attiré par un pieu noir et, à ce moment, les eaux calmes devinrent tumultueuses. Elle s'y agrippa pour ne pas être emportée par les flots mais elle risquait de s'y blesser. Nos associations nous ont menées à la représentation d'un point

d'agrippement et d'attache à l'objet analyste qui la sauvait de la noyade tout en risquant de lui faire mal. Ce pieu noir se transforma en objet séparateur qu'elle associa à un objet nécessaire, comme les mots ou le langage, cet objet-tiers, forme phallique qui sauve de la fusion primaire.

C'est avec Umberto Eco que je terminerai mon propos : "Si l'île s'élevait dans le passé, elle était le lieu qu'il devait à tout prix atteindre. En ce temps hors des gonds, il devait non pas trouver mais bien inventer de nouveau la condition du premier homme. Non point séjour d'une source de l'éternelle jeunesse, mais source elle-même, l'île pouvait être le lieu où chaque créature humaine, oublieuse de son propre savoir étioilé, trouverait, tel un enfant abandonné dans la forêt, une langue neuve capable de naître d'un contact neuf avec les choses. Et, avec lui, naîtrait l'unique vraie et nouvelle science, de l'expérience directe de la nature, sans qu'aucune philosophie l'adulterât (comme si l'île n'était pas le père, qui transmet au fils les mots de la loi, mais la mère qui lui apprend à balbutier les premiers noms). " " L'île du jour d'avant ".



*Séminaire des membres associés  
de la Fédération Européenne de Psychanalyse  
7 - 9 juin 2002 Otwock (Pologne)*

Caroline Giros-Israël  
Jean-François Daubech

Le séminaire des membres associés de la FEP avait lieu cette année en Pologne, à Otwock, à 30 kms de Varsovie. Ce village est en fait composé d'un ensemble de résidences secondaires, les habitants de Varsovie appréciant la forêt assez dense de cette région et la proximité de la Vistule. Cette excentration du séminaire ne nous a laissé que peu de temps pour visiter Varsovie, dont nous étions curieux puisque c'était notre premier séjour en Pologne. Impressions rapides et grossières donc. Impossible cependant de ne pas remarquer les traces de l'histoire et le contraste entre la modernité et le centre ancien. La ville moderne manifeste tous les attributs d'une cité en expansion, grands magasins, marques internationales d'implantation récente, circulation automobile fournie. La Pologne qui s'apprête à rejoindre l'Europe. Inversement le centre ville, ce jeudi après-midi, est à peu près désert. Les rues sont vides, quelques rares voitures, certaines maisons sont peintes, les antiques foisonnent, l'ensemble ne manque pas de charme. Mais on remarque vite que l'ancien a l'éclat du neuf, qu'il est le résultat d'une restauration à l'identique, plus ou moins bien menée selon les bâtiments. Si nous ne l'avions pas remarqué, des photographies montrant les sites en ruine après la guerre, placées à l'entrée des églises ou des bâtiments officiels, nous auraient vite renseignés. On perçoit ainsi l'ambiguïté de ces restaurations, ramener un passé, en effacer un autre. Après un court voyage, nous arrivons au centre de conférences d'Otweek dont l'austérité un brin stalinienne, et l'environnement exclusivement forestier, présagent de journées forcément studieuses. Le dîner, d'un caractère spartiate qui ne sera pas démenti au cours du séjour, achève de nous mettre en condition.

Yolanda Gampel, vice-présidente de la FEP qui dirige ce séminaire, nous explique dans sa présentation

pourquoi la Pologne a été choisie pour accueillir cette session. La société psychanalytique polonaise est en fait un *study group* et aspire à intégrer L'API. Elle est avide de contacts et saisit toutes les occasions de rencontrer des analystes étrangers. Les organisateurs polonais, Ewa Wojciechowska, Wojciek Sobanski et Malgorzata Ojrzyńska, témoignent de cette ouverture au monde, après des années d'échanges raréfiés. Les collègues sont évidemment sympathiques et les contacts sont rapidement pris, chacun se préparant à choisir ses groupes de travail, selon la procédure habituelle. Mais la règle a changé, nous dit Yolanda Gampel. Elle a choisi de constituer des groupes fixes de huit participants qui rencontreront chacun des superviseurs, au cours des quatre demi-journées, la cinquième est destinée à échanger nos impressions sur le séminaire avec le superviseur de départ. L'ordre des présentations est également fixé à l'avance. Les superviseurs sont Nicole Carels (Belgique), Ra'nan Kulka (Israël), Martin Miller (Angleterre) et Ursula Volz-Boers (Allemagne). La procédure choisie présente l'avantage de favoriser les échanges au sein du groupe au fur et à mesure que se déroulent les séances de travail, créant ainsi une véritable dynamique par-delà les nationalités des participants. Certains ont regretté cette absence de mobilité, d'autres, à l'inverse ont apprécié cette confrontation quotidienne au travail et aux réflexions des mêmes analystes, les débats qui closent ces journées sont très animés et la chaleur des adieux montre, sans doute, que le but des organisateurs est atteint. Après le premier jour, cependant, devant le constat que les présentations, très appuyées sur le texte écrit, donnaient une part trop grande à l'histoire du cas, au détriment du matériel des séances, la consigne est donnée de se dégager du texte préparé et de privilégier le matériel. La vivacité et le plaisir des échanges en furent nettement augmentés.

Nous avons retrouvé ce que tous les participants à ce type de séminaire évoquent dans les précédents numéros de Documents et débats : diversité des pratiques, des modèles théoriques, dépaysement suscité par l'usage de l'Anglais. L'enseignement le plus vif reste la possibilité de retrouver au sein de cette diversité - étrangère certes, vraiment étrange parfois - quelque chose de l'analyse à laquelle on tient. Il est difficile de préciser cette perception qui n'est pas clairement repérable dans le manifeste de la

présentation. En dépit de toutes les objections ou commentaires que l'on peut faire à celui-ci, une sorte d'adhésion au travail présenté par les participants s'impose peu à peu, sans doute lorsque nous pouvons y reconnaître, au terme de débats constructifs, une véritable approche des mouvements inconscients. Ce mouvement d'élaboration commune demeure l'expérience la plus intéressante de ce séjour en Pologne.



7<sup>è m e</sup> *séminaire clinique FEP - NAPSAC*  
 18 - 21 juillet 2002 Lugano (Suisse)

Viviane Abel Prot  
 Lucile Durrmeyer

Ce séminaire regroupe 40 psychanalystes européens et 40 psychanalystes d'Amérique du Nord. De petits groupes de 6 permettent à tous les participants de parler de quelques séances (2 ou 3) d'un cas clinique qu'ils auront brièvement présenté. Ces analystes doivent avoir une expérience clinique importante. Ils sont souvent "formateurs" dans leur propre société.

Tout se passe en anglais : les textes que l'on distribue à ses collègues avant de parler, et que l'on récupère après, sont rédigés en anglais, les discussions après l'exposition des séances, en anglais, les échanges amicaux, les repas en anglais... Un vrai voyage.

Comme d'habitude, lorsqu'on parle "clinique", c'est très intéressant, les uns et les autres ont la plupart du temps une écoute, une sensibilité et une créativité plutôt remarquables. C'est toujours une surprise et un travail passionnant, lorsqu'on a l'impression d'être sur "la même longueur d'onde", en l'occurrence les questions transférentielles. Pour ce qui est des discussions, chacun arrive avec ses références théoriques plus ou moins explicites et s'y tient, nous comme les autres, jusqu'au bout, vaillamment. (Il était parfois agaçant de constater que tout le monde était toujours d'accord lorsque Winnicott était cité).

Ce n'est d'ailleurs qu'au bout de 2 jours, quand les uns et les autres sont suffisamment en confiance, qu'on peut s'affronter, courtoisement. Mais alors, on se quitte, car le séminaire se termine, en se donnant ses adresses et en se promettant de se revoir. Ce qui est apparemment parfois le cas entre des analystes européens.

Nous avons tous parlé de cas difficiles et certains de "candidats psychanalystes" qu'ils avaient sur leur divan et qui leur posaient un problème : la confidentialité de la situation, l'éloignement du lieu d'exercice permettant à l'évidence de parler plus

librement de ce type de situations cliniques. L'un des Américains, le dernier jour, nous parla d'un homme très connu, dont il ne nous dit pas le nom. Il pensait qu'il ne pouvait en parler à quiconque aux Etats-Unis, pour des raisons de secret professionnel. Ce fut très intéressant, car il le présenta d'une manière vivante et personnelle, et exaltant d'être dans une telle confiance !

Mais les Américains étaient-ils vraiment intéressés par le mode de pratique dit européen ? Etaient-ils d'ailleurs si éloignés du nôtre ? Nous avons plutôt eu l'impression que les Européens du nord avaient des conceptions beaucoup plus étrangères aux nôtres que certains américains, qui avaient lu et fréquenté des analystes de notre continent.

Nous sommes reparties avec l'impression d'avoir, certes, travaillé avec intérêt, mais de manière parfois superficielle, dans un consensus de bon voisinage, parfois de manière approfondie, lorsque la qualité de la présentation s'y prêtait davantage, mais sans doute moins enthousiastes que certains de nos collègues surtout Européens du nord qui participent régulièrement à ces séminaires. Les Américains, pour une grande part, profitaient aussi de ce séminaire pour passer ensuite des vacances en Europe.

Lors d'une réunion plénière, le dernier jour, les questions financières et les choix des lieux ont été longuement discutés. Il est vrai que l'hôtel où nous étions n'avaient pas tous les avantages escomptés et que le lac n'offrait pas tous les charmes imaginés. David Tuckett, Gabriele Junkers et Yolanda Gampel ont été - et il faut les en remercier - d'une humeur égale lorsqu'ils avaient à faire à quelques récriminations très matérialistes. Ils permirent aussi aux uns et aux autres, qui ne se connaissaient pas encore, de se rencontrer avec facilité.

Ne pas rester toujours chez soi fait de toute façon grand bien.





**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Edmundo GÓMEZ MANGO

*Vice-Présidents* Viviane ABEL PROT, Jean-Claude LAVIE

*Secrétaire général* Lucile DURRMEYER

*Secrétaire scientifique* Laurence KAHN

*Trésorier* Henri ASSÉO

*Président sortant* Dominique CLERC

**COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* Laurence KAHN

Catherine CHABERT

Jacques LE DEM, Dominique SUCHET

Claude BARAZER, Bernard de la GORCE, Sylvie de LAURE

**DOCUMENTS ET DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est actuellement confiée à Viviane ABEL PROT

Jean-François DAUBECH, Caroline GIROS ISRAËL

**INSTITUT DE FORMATION**

**ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN

Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC, Lucienne COUTY

Roger DOREY, Lucile DURRMEYER, Bernard FAVAREL-GARRIGUES

Blandine FOLIOT, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO

Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE

Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT

Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Aline PETITIER

Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO

Evelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER

Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

**COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Jean-Claude ARFOUILLOUX

Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Dominique CLERC,

Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Blandine FOLIOT, François GANTHERET, Michel GRIBINSKI,

Évelyne SECHAUD

**COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Roland LAZAROVICI

*Membre ex officio* Edmundo GÓMEZ MANGO, Laurence KAHN *Membre*

*représentant du Collège des Titulaires* Catherine CHATILLON Bernard

DUCASSE

Caroline GIROS ISRAËL, Bruno REBOUL, Olivia TODISCO

**MEMBRE D'HONNEUR**

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
--------------------	----------------------------------	----------------

**MEMBRES TITULAIRES**

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Paquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux 82,	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	boulevard Beaumarchais - 75011 Paris 15,	01 43 55 04 25
Mme Lucienne COUTY	rue de l'Estrapade - 75005 Paris 32,	01 43 26 02 75
Pr Roger DOREY	boulevard Marbeau - 75116 Paris 27, rue des	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 Paris	01 43 54 69 31
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, ay. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY Dr Henri NORMAND Dr	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Aline PETITIER	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
M. J.-B. PONTALIS	15, rue de Montparnasse - 75006 Paris	01 45 49 32 64
Dr Robert PUJOL	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Jean-Claude ROLLAND	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Guy ROSOLATO	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Felipe VOTADORO	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Pr Daniel WIDLÖCHER	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 21 52 45

**MEMBRES SOCIÉTAIRES**

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Joël BERNAT	14ter, rue Lyautay -54000 Nancy	03 83 32 01 04
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue du Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Christophe DEJOURS	26, rue Bourgon - 75013 Paris	01 45 65 99 65
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	16, ay. de Strasbourg - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 43 54 44 12
Dr Claudine GEISSMANN	rés. le Rohan 33, rue Taudin - 33200 Bordeaux	05 56 02 56 89
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Patrick LACOSTE	7, rue Vauban - 33000 Bordeaux	05 56 08 88 42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 45 89 11 78
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 - Berlin Allemagne	00 49 30 85 3
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 97 27
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Daniel ROCHE	62, Cours de l'Intendance 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Mme Monique ROVET	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 46 28 13 41
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77

**MEMBRES HONORAIRES**

Mme Nicole BERRY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES  
Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Bernard JOLIVET  
Dr Marianne LAGACHE - Dr Elisabeth LEJEUNE

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46*